



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

2

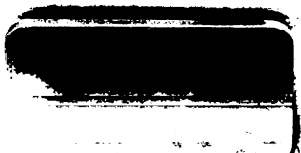
1758,7,1

Eur.

Mercur

511³

- 1758, 7, 1



<36617683160010

S

<36617683160010

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JUILLET. 1758.

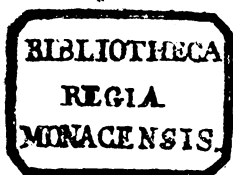
PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,
Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A V I S

DE M. MARMONTEL

AU PUBLIC.

LE Roi ayant jugé à propos de réunir au privilege du *Mercur de France*, le privilege exclusif du *Choix des anciens Mercurés historiques & littéraires*, M. Marmontel, en vertu de son Brévet, s'est proposé de continuer la collection qui a d'abord paru sous ce titre. Mais comme on avoit réuni depuis au *Choix des anciens Mercurés*, l'extrait de tous les *anciens Journaux*, il n'a pas cru devoir séparer ces deux objets, & il vient d'acquérir le droit de donner cette collection dans toute son étendue.

Cependant comme le Public a désiré plus de perfection, & dans le plan, & dans l'exécution de cet ouvrage, voici le point de vue sous lequel M. Marmontel l'envisage, & la nouvelle forme qu'il entreprend de lui donner.

L'objet de cette collection est de réunir en très peu d'espace tout ce qu'il y

a de curieux & d'utile dans une multitude effrayante de volumes que peu de gens ont le moyen d'acquérir, & que personne n'a le temps de lire.

Mais pour donner à ce recueil tout l'agrément & toute l'utilité dont il est susceptible, les morceaux doivent être non-seulement choisis avec soin, mais encore distribués avec méthode, & rapprochés avec intelligence.

Suivant ce nouveau plan l'extrait du Mercure historique où l'on ne s'attend pas de voir une suite de faits connus, ne sera qu'un Recueil choisi d'anecdotes ou de détails curieux que l'histoire a négligés.

L'extrait des Mercures de France & des Journaux en général, contiendra 1°. les Pièces fugitives qui sont dignes d'être conservées. 2°. Le précis des jugemens sur les ouvrages célèbres en tous les genres. 3°. Les digressions des Journalistes sur des points de littérature, de philosophie, &c, quand elles auront un mérite particulier. 4°. L'époque des découvertes & des productions intéressantes dans les sciences & dans les arts.

Un ouvrage exécuté sur ce plan peut devenir un recueil de mémoires pour servir à l'histoire du goût & de la philosophie.

3

Quant à l'exécution , M. Marmontel se propose , dans les morceaux qu'il extraira des Mercuries historiques , de ne prendre que le fonds des choses , & de les écrire avec autant de précision & de rapidité qu'il lui sera possible.

Dans le choix des piéces fugitives , en observant toute la sévérité que le Lecteur desire , il tâchera de ne lui présenter à chaque page que des morceaux dignes d'être lus. Il supprimera les longueurs , se permettra de légères corrections dans les choses qui en seront susceptibles , & se contentera de donner l'idée des piéces dont le sujet heureux en lui-même aura été manqué dans l'exécution.

Dans le précis des jugemens sur les ouvrages , il ne rappellera que les traits de critique qui peuvent encore éclairer le Lecteur , ou lui faire sentir les progrès de la raison & les variations du goût.

Au reste on ne s'astaindra pas si rigoureusement à donner de simples extraits , qu'on ne se permette d'éclaircir par des réflexions , ou par des notes , les endroits qui en auront besoin.

La distribution des matieres sera déterminée par la nature même des objets.

4

Le premier volume de ce *Choix*, par M. Marmontel (qui fera le 16^e de la collection) paroîtra le premier du mois d'août prochain, ainsi que son premier volume du *Mercur*e de France.

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercur*e est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du *Mercur*e, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du *Mercur*e.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le *Mercur*e par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le *Mercur*e, écriront à l'adresse ci-dessus.

A ij

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste , en payant le droit , le prix de leur abonnement , ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis , resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi , Mercredi & Jeudi de chaque semaine , après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure , les autres Journaux , ainsi que les Livres , Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.





M E R C U R E

D E F R A N C E .

JUILLET. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

LA FAUVETTE
ET LA TOURTERELLE,

F A B L E .

U N E Fauvette vive, belle ,
Et l'ornement des bosquets d'alentour ,
N'épargnoit rien pour augmenter sa cour
De quelque conquête nouvelle :
Graces piquantes , doux accens ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Voluptueux regards , tendres agaceries ,
Soupirs légers , minauderies ;

Elle employoit les traits les plus puissans

Que met en œuvre une Coquette.

Or donc , notre jeune Fauvette ,

Sur un arbre perchée un jour ,

S'entretenoit avec la Tourterelle

Sur la douceur des plaisirs de l'Amour.

Vous le sçavez , lui disoit-elle ,

Les Oiseaux qui peuplent ces bois ,

S'empressent à m'y rendre hommage.

Il en est peu dans ce bocage

Qui n'ayent vécu sous mes loix.

Je sens depuis long-temps qu'il faut que je m'en-
gage ,

Et je dois avouer que déjà maintefois

J'ai tenté d'entrer en ménage ;

Mais de tous les Oiseaux dont j'ai pu faire choix ,

Je n'en ai point trouvé qui ne fût un volage.

Si je ne veux qu'aimer , on écoute ma voix ;

Si je parle de mariage ,

Chere Amie , aussi-tôt je vois

L'Oiseau fuir , & l'Amour replier son carquois.

Que faire donc , j'ai tout mis en usage ;

Verrai-je sans époux s'écouler mon printemps ?

L'ennui me gagne , & ma peine est cruelle.

Vous pourriez bien vous ennuyer long-temps ,

Lui répondit la Tourterelle ;

Et malgré ces attraits piquans ,

Ces grâces qu'avec art vous relevez sans cesse ,
Je crains bien que les soupirans ,
Dont l'essain près de vous s'empresse ,
Ne cherchent dans l'objet d'une feinte tendresse
Que de simples amusemens :
Tant que vos traits auront quelque finesse ,
Sans doute vous verrez toujours quelques Amans ;
Mais dès-lors que votre jeunesse
Aura perdu l'éclat de ses vives couleurs ,
La bande des Amours sonnera la retraite :
En vain dans votre ame inquiète
Vous en accuserez l'injustice des cœurs ;
Vous en attesterez en vain , je le répète ,
Ces charmes autrefois Vainqueurs.
Jamais pour l'Hyménée avez-vous été faite !

Retenez , gentille Fauvette ,
Cette salutaire leçon ;
L'on s'amuse d'une Coquette ,
Mais rarement l'épouse-t'on.
Soyez plus sage & moins frivole ;
Mais . . . je craindrois votre courroux.
Adieu , je vous laisse , & je vole
Soupirer près de mon époux.

*MEUNIER , Avocat en Parlement , &
de la Société Littéraire de Châlons-
sur-Marne.*

LES RIVALES RÉUNIES,

C O N T E.

ALMANZOR étoit né vertueux : une humeur douce , un cœur bienfaisant , une probité scrupuleuse lui méritoient l'estime générale , & sembloient ne laisser rien à desirer à ses amis ; sa bouche exprimait la franchise , & ses yeux le sentiment & la candeur. Une seule nuance gâtoit un si beau coloris. Almanzor étoit la légèreté même , d'autant plus dangereux que tout parloit en sa faveur. Il étoit impossible de le connoître sans l'aimer , & plus impossible encore d'échapper aux effets de son inconstance.

Alcidon lui prodiguoit l'amitié la plus tendre. Il avoit joui de la sienne ; mais il en étoit aux regrets de l'avoir perdue. Il s'en plaignit amèrement : « Vos reproches » m'accablent , lui dit Almanzor ; je con- » nois mes torts , & ne puis les réparer. » Plaignez-moi de méconnoître le prix » d'un Ami tel que vous. Que dis-je ? Non, » je ne le méconnois pas ; je sçais tout ce » que vous valez ; je vous estime , je vous » respecte ; mais l'amitié est éteinte , & je » fais d'inutiles efforts pour la ranimer.

» Pardonnez à ma franchise : hélas ! c'est
 » peut-être la seule vertu qui me reste...
 » Je l'admire , reprit Alcidon du ton le
 » plus pénétré , & quelques cruelles que
 » soient les preuves que j'en reçois dans le
 » moment , je sens qu'elles me sont chères.
 » J'espère tout d'un si beau naturel : si le
 » Ciel exauce mes vœux , si rendu à toi-
 » même tu veux jouir un jour des charmes
 » d'une amitié constante , souviens-toi de
 » mon cœur , & viens retrouver un Ami
 » qui t'aimera toujours. . . »

Alcidon s'éloigne : Almanzor le suit des
 yeux , son ame est émue , il soupire : « Al-
 » cidon : trop tendre ami ; quel prix reçois-
 » tu d'un attachement si parfait ?.. Trop
 » coupable Almanzor , quel astre ennemi
 » présida à ta naissance ? . . »

Cette scène s'étoit passée dans un jardin
 public. Almanzor assis sur un banc faisoit
 de sérieuses réflexions sur lui-même. Il
 étoit tard ; les ombres de la nuit écartoient
 de ce lieu ce qui auroit pu le distraire. Il
 se croyoit seul : un mouvement qui se fit
 derrière lui , le détrompa. Deux femmes
 appuyées près d'un arbre voisin avoient
 écouté son entretien avec Alcidon ; &
 par l'attention qu'elles lui donnoient en-
 core , elles paroissoient vouloir interpréter
 jusqu'à son silence. A cet aspect , le volage

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Almanzor oublie son ami & ses remords. L'idée d'un nouveau plaisir s'offre à son esprit ; c'est peut-être une conquête que l'Amour lui amène. Il s'approche avec vivacité. Les Dames se levent à la hâte. Il les suit ; mais l'obscurité & leur pas rapides trahissent son espoir. Il les perd de vue , sans avoir pu tirer le moindre éclaircissement sur leur compte.

Cette aventure ne pouvoit manquer d'exercer l'esprit & le cœur d'Almanzor. La démarche vive & légère de l'une des Dames , lui avoit persuadé qu'elle étoit encore dans la fleur de l'âge. La chaleur de son imagination supplée au degré de certitude qui lui manque. Il se la figure charmante , spirituelle , & peut-être tendre : du moins le desir curieux qui l'avoit conduite près de lui , annonçoit un intérêt de sa part , dont l'indifférence est peu susceptible ; il ne peut-être heureux , s'il ne la retrouve. Dès le lendemain il retourne au même lieu ; mais un sentiment plus pétulant encore détruit entièrement des impressions si vives : au centre d'une assemblée nombreuse , attiré par la sérénité du jour , il distingue une jeune personne dont les graces & la beauté réunissent tous les suffrages : tout respiroit en elle le sentiment & la modestie. Elle étoit dans cet

âge heureux , où l'esprit ouvert à la réflexion, sçait allier les solides avantages de la raison avec l'éclat de la jeunesse. Almanzor ne peut résister à des attraits si doux. Il perd l'idée de son inconnue : il ne voit plus , il n'aime plus qu'Isménie. Il cherche avec empressement quelqu'un qui puisse lui donner les éclaircissemens que son cœur desire.

Isménie avoit perdu sa mere dans un âge très-tendre ; elle avoit été élevée dans un Couvent , & y étoit restée jusqu'à la mort de son pere dont elle portoit encore le deuil. Depuis ce triste événement , elle demeuroid avec une tante à qui elle étoit infiniment chere , & vivoit dans une retraite qui ne laissoit aucun espoir à ceux dont ses charmes lui soumettoient les cœurs : elle fuyoit avec soin l'Amour & les Amans , & bornoit ses plaisirs à la société de quelques amis vertueux. Quand Almanzor n'auroit pas été séduit par les charmes d'Isménie , le récit auroit suffi pour l'enflammer : mais quel moyen de l'en instruire ? Il apprend qu'Alcidon est estimé d'elle. Il vole chez lui.

La vue d'un ami dont il a si cruellement outragé le cœur , lui en impose. Il hésite à s'ouvrir à lui : il tremble de le trouver contraire à ses desseins. Alcidon voit son

A vj

12 MERCURE DE FRANCE:

embarras : « Almanzor , lui dit-il , vos
» craintes me font injure ; vous devez me
» connoître : parlez , qu'exigez - vous de
» moi ?

» Vous me rendez toujours plus coupa-
» ble à mes yeux , lui répondit Almanzor
» d'un air confus. Alcidon , que je suis
» malheureux & que vous êtes estimable !
» fasse le Ciel que je puisse un jour répa-
» rer tant de torts ! . .

» Vous le desirez , cela me suffit... Par-
» lez , Almanzor ; je brûle de vous servir...

» Trop généreux Ami . . . j'adore Isménie.
» Vous la connoissez ; elle vous estime.
» L'aimez-vous ?

» C'est m'en demander beaucoup. Vous
» l'adorez. Comment accorder ce senti-
» ment avec votre légèreté ? . . Rassurez-
» vous cependant sur les dispositions de
» mon ame ; j'estime Isménie , & je borne
» mon ambition à être estimée d'elle. De-
» puis long-temps mon cœur est engagé
» dans des liens que la mort seule pourra
» rompre. . .

» Vous me tranquillisez : achevez votre
» ouvrage ; présentez-moi à Isménie. . .

» Hélas ! est-ce encore une nouvelle
» victime ? . . Alcidon , je suis perdu si
» vous me rappelez mes anciennes er-
» reurs. J'aime Isménie ; je crois pouvoir

» l'aimer toute ma vie : mais je ne suis pas
 » assez téméraire pour en répondre ; je
 » n'ai que trop appris à me défier de moi-
 » même... Si vous êtes trop foible pour ré-
 » sister aux occasions d'être coupable , ayez
 » du moins assez de courage pour les éviter,
 » ne voyez pas Isménie. Je ne le puis , il
 » y va de ma vie ; son image me fuit ,
 » m'accompagne sans cesse ; sans cesse elle
 » agite mon ame d'un trouble inexprima-
 » ble. Je ne suis plus à moi-même ; je ne
 » jouis plus d'un moment de repos. Par
 » pitié... Trop foible ami... je vais vous
 » satisfaire : suivez-moi , je vais vous con-
 » duire vers l'objet de vos vœux... »

Isménie étoit seule avec sa tante. Alcidon s'approche d'elle , & lui dit d'une voix basse : « Pardonnez au zele de l'amitié ,
 » charmante Isménie , Almanzor vous a
 » vue , c'est dire que vous lui avez inspiré
 » les plus tendres sentimens. Il est mon
 » ami ; je n'ai pu lui refuser le plaisir de
 » venir vous en faire l'hommage... »
 Isménie ne lui répond que par un sourire gracieux. Almanzor l'admire , la contem-
 ple ; elle lui paroît plus touchante encore
 que la première fois : il est enivré d'amour ;
 il ose en parler. Isménie, sans affecter ni
 colere , ni sensibilité , garde un profond
 silence , ou si elle l'interrompt , ce n'est

14 MERCURE DE FRANCE.

que pour prononcer au hazard des mots vagues & sans suite. Almanzor en est surpris , ses yeux promettoient tant d'esprit :
« Est-ce par timidité, dit-il à Alcidon , dès
» qu'ils se trouverent seuls , ou par quel-
» ques autres motifs , qu'elle nous a dérobé
» un de ses plus beaux avantages ? Je la
» crois spirituelle , & cependant... atten-
» dez pour en décider que vous la connois-
» siez mieux , lui répondit froidement Al-
» cidon , il est dangereux de précipiter son
» jugement. »

Les sentimens frivoles sont presque toujours excessifs dans leur naissance. Almanzor profita , ou plutôt il abusa de la permission qu'il avoit obtenu de voir Isménie. Il passoit des journées entières auprès d'elle , & ne pouvoit sans chagrin la perdre un seul moment de vue. Il faisoit toutes les occasions de lui parler de son amour : mais quel cruel revers ! Cette Isménie en qui tout annonçoit un esprit fin & délicat , Isménie pouvoit à peine prononcer deux phrases de suite ; l'indolence paroissoit être son caractère dominant, & la stupidité son appanage. . .

« Aurois-je pu le prévoir , dit Almanzor
» à son Ami , & ne m'en aviez-vous pas
» donné une autre idée ? Vous étiez jaloux
» de mériter son estime ; je la crois inca-

„ pable de distinguer le vrai mérite : Com-
 „ ment pourroit-elle vous estimer ? . . .
 Alcidon ne s'empresça pas de justifier Isménie :
 „ J'ai passé les bornes de l'amitié en
 „ favorisant votre passion ; ma condescen-
 „ dance me donne des remords ; je crains
 „ pour Isménie & pour vous les suites
 „ d'un sentiment combattu dans votre
 „ ame par votre légèreté naturelle , & par
 „ les défauts que vous remarquez en elle :
 „ satisfaites ma délicatesse , ne la voyez
 „ plus. »

Le desir qu'Alcidon témoignoit de le
 voir renoncer au dessein d'attendrir Is-
 ménie , ne servoit qu'à rendre Almanzor
 plus assidu auprès d'elle. Il se flattoit qu'il
 échaufferoit enfin son ame par l'expression
 du feu qui consumoit la sienne : « Elle n'a
 „ jamais aimé ; c'est à l'amour qu'est ré-
 „ servé le droit de réaliser ce que ses yeux
 „ promettent : quel plaisir de former l'es-
 „ prit de ce qu'on aime ! » Quelquefois
 Isménie l'écoutoit avec une attention qui
 sembloit partir d'un cœur pénétré : un sou-
 rire fin , un regard tendre & flatteur lui
 persuadoient alors qu'il alloit recueillir le
 fruit de ses soins ; mais elle parloit , & cet
 espoir étoit détruit , jamais elle n'étoit ni
 plus stupide , ni plus froide que lorsque
 ses yeux annonçoient plus d'esprit & de
 sentiment.

16 MERCURE DE FRANCE.

Dans un de ces momens , Almanzor agité du plus violent dépit , se promettoit de ne plus aimer Isménie , lorsqu'on vint annoncer à cette jeune personne que Céliante retenue chez elle par une indisposition, desiroit ardemment de la voir. Almanzor avoit entendu plusieurs fois nommer Céliante par Isménie , sans avoir pu s'instruire de ce qui la regardoit. L'occasion lui paroît favorable ; il offre d'accompagner Isménie : elle l'accepte , il met à profit ses momens , en lui faisant des questions sur son amie.

Isménie , autant que sa simplicité & le peu de suite qu'elle mettoit dans ses discours purent le lui permettre , lui apprit que Céliante avoit quitté depuis peu la Province , pour venir s'établir dans la Capitale ; qu'elle vivoit dans une si grande retraite , qu'aucun homme encore n'avoit pu obtenir l'entrée de sa maison ; qu'enfin son aversion pour toute espece de société avoit pour fondement son excessive laideur , qui l'obligeoit même de ne sortir & de ne se montrer que le visage couvert.

Une façon de vivre & d'agir si singulière frappa Almanzor : tout ce qui avoit l'apparence de la nouveauté avoit des droits sur son cœur. Il ne peut cacher la compassion que lui inspire le triste sort de

Céliante. Isménie lui demande ingénument s'il ne sera pas flatté de la connoître : « A ma considération , je crois qu'elle con- » sentira à vous recevoir chez elle. » Almanzor accepte la proposition avec une vivacité qui eût allarmé toute autre qu'Isménie.

Céliante avoit fixé sa demeure dans le quartier le plus écarté de sa ville ; elle occupoit seule une maison isolée. Aucune de ces circonstances n'échappèrent à Almanzor , & redoublèrent sa curiosité ; elle fut bientôt satisfaite , autant du moins qu'elle pouvoit l'être. Céliante paroît , mais le visage couvert d'un voile épais , qui ne laisse voir qu'une taille très-avantageuse : elle vole à Isménie , l'embrasse , & sous un léger prétexte , elle l'attire dans un cabinet voisin , après s'être excusée auprès d'Almanzor de ne pouvoir lui tenir compagnie.

Almanzor s'occupoit cependant de mille idées dont la moins frivole rouloit sur une prétendue ressemblance , qu'il trouvoit de la taille & du maintien de Céliante avec l'inconnue qui l'avoit si vivement affecté pendant quelques heures ; c'étoit tout ce qu'il pouvoit se rappeler d'elle ; l'obscurité l'ayant empêché de juger du reste. Il se ressouvenoit aussi qu'elle étoit enveloppée

18 MERCURE DE FRANCE

de ses coëffes , ce qui s'accordoit beaucoup avec la façon d'agir de Céliante : il se promit bien d'éclaircir ce mystère à la première occasion.

Le retour des deux amies auprès de lui suspendit le cours de ses projets. Isménie témoignant un empressement qui ne lui étoit pas ordinaire , ne lui laissa pas le temps d'entamer un entretien suivi. Elle sortit avec lui , après avoir engagé son amie à condescendre au desir qu'il témoignoit de lui faire assiduellement sa cour. Céliante n'avoit pu résister aux instances de l'amitié. Almanzor profita dès le lendemain de la permission qu'elle lui avoit accordée. Il la trouva seule alors , & dans l'attitude d'une personne qui réfléchit ; il fut plus satisfait encore de cette visite que de la précédente. Céliante gaignoit à ses yeux ; sa taille lui parut plus avantageuse encore , son maintien plus noble : elle parla peu ; son esprit n'étoit pas brillant , mais elle avoit le ton du sentiment ; le son de voix insinuant & doux , les expressions simples & naïves ; son langage étoit celui de la tendresse , on la respiroit avec elle. Il n'en falloit pas tant pour séduire Almanzor : « Qu'importe qu'elle soit laide , pourvu qu'elle sçache bien aimer. » Il la quitta l'ame occupée d'un nouveau senti-

ment ; il se crut dégagé pour jamais des fers d'Isménie , il se trompoit : les charmes de cette jeune personne rallumerent un feu mal éteint ; il en devint plus épris que jamais : surpris de la bizarrerie de son cœur, il veut essayer si la présence de Céliante n'y apportera pas encore quelque changement. En quittant Isménie, il vole chez elle. Elle étoit sortie. Il revient , la voit , & sent renaître tous les mouvemens dont il avoit été agité la veille. Peu fait à combattre ses penchans , il s'y abandonna sans réserve : il partagea ses momens entre ces deux Rivalesses ; elles lui offroient alternativement ce qui pouvoit flatter son goût pour la variété. Isménie embellie de mille attraits , enchantoit ses yeux & ses sens. Les qualités du cœur de Céliante qui se développoient de jour en jour , séduisoient son ame & sa raison : persuadé qu'il ne pourra jamais inspirer à Isménie un sentiment dont sa stupidité lui dérobe les charmes , il cherche à s'en dédommager auprès de Céliante. Il l'entretient de son amour : elle lui répond avec douceur ; il paroît même qu'elle n'y seroit pas insensible , si son amitié pour Isménie ne lui faisoit pas un scrupule de lui enlever un Amant aimable & peut-être aimé. Almanzor veut triompher d'une délicatesse qu'il adore ; la

20 MERCURE DE FRANCE.
froideur d'Isménie justifie son inconstance.

« Almanzor , c'en est donc fait : vous
» n'aimez plus Isménie ? .. » Almanzor est
interdit. Que répondre à cette question ?
doit-il trahir la vérité ? .. Non , la bonne
foi s'y oppose : « Ah ! Céliante , que me
» demandez-vous ? De la franchise ; elle
» seule peut vous conserver mon estime..
» Eh bien ! connoissez donc tous mes éga-
» remens ? Je vous adore , quand je suis
» près de vous ; j'adore Isménie en voyant
» ses attraits : vous occupez toutes deux la
» même place dans mon ame ; j'ai pu être
» frivole , mais je ne portai jamais si loin
» l'inconséquence... Voulez-vous me per-
» suader que c'est moins par goût que par
» nécessité que vous êtes volage ? Oui ,
» croyez-le ; je connois tout le prix de la
» fidélité ; je ne suis pas heureux au sein
» de l'inconstance , & je sens que je de-
» vrois une nouvelle vie à qui pourroit
» fixer mon cœur. Almanzor , qu'il est
» dangereux de vous connoître ! que je
» vous plains de ne pouvoir goûter les
» plaisirs d'un attachement solide ! qu'il
» est doux de pouvoir se dire : Je regne
» avec empire sur un cœur fidele & ten-
» dre ; son bonheur est mon ouvrage , &
» je l'augmente en le partageant ! .. »

„ Ah ! Céliante , pourquoi vous inter-
 „ rompre ? .. Continuez une leçon qui
 „ m'enchanté ; persuadez à mon cœur des
 „ vérités si chères. Le plaisir que je prens
 „ à vous entendre me prouve qu'il étoit
 „ fait pour les goûter. Par quelle fatalité
 „ m'en suis-je si long-temps écarté ? .. Ne
 „ vous rebutez pas cependant ; soyez assez
 „ généreuse pour combattre les obstacles
 „ qui s'opposent à votre triomphe : c'est
 „ l'ouvrage du sentiment de nous arracher
 „ à l'erreur ; je sens que je vous aimerai
 „ un jour uniquement. . . Je cede à vos
 „ instances. Oui , mon cher Almanzor ,
 „ j'apporterai tous mes soins à ramener
 „ votre cœur sous les loix du sentiment ;
 „ mais ce n'est que sous le titre d'amie que
 „ je puis l'entreprendre. Les prétentions
 „ de l'amour écartent la confiance , & j'ai
 „ besoin de toute la vôtre. „

Almanzor la lui promit , & tint parole.
 Céliante devint son conseil & son guide ;
 la douceur , l'agrément , & surtout la ten-
 dresse qui présidoient à ses leçons intéres-
 soient toujours plus Almanzor , & assu-
 roient à Céliante un empire absolu sur son
 esprit ; elle en profitoit pour lui inspirer
 le goût des vertus qui devoient triompher
 de sa légèreté. Il étoit déjà moins frivole ,
 mais il restoit encore à le rendre fidele ,

22 MERCURE DE FRANCE.

Un jour qu'il la pressoit vivement de lever le voile importun qui lui déroboit la connoissance parfaite d'une amie qui lui étoit si chere : « Non , lui dit-elle , non , ne » l'esperez pas : Isménie vous a confié les » raisons qui m'engage à le conserver ; si » avec de la beauté elle n'a pu vous fixer , » que seroit-ce de moi ? »

La fermeté de Céliante en imposa aux desirs curieux d'Almanzor : il n'osa insister ; mais voulant du moins se dédommager de ce refus , il la pria de lui avouer si elle n'étoit pas cette même inconnue qui , après avoir écouté son entretien avec Alcidon , s'étoit soustrait avec tant de soin à la vivacité de sa poursuite. « Je ne sçais , ajouta- » t'il , quel secret pressentiment m'agite ; » mais plus je considère cette taille divine » & ce maintien charmant , & plus je suis » porté à croire que c'est pour vous-même » que j'ai senti un intérêt si vif & si ten- » dre. » Céliante ne lui permit pas de s'arrêter plus long-temps à ce soupçon : « So- » phie ; c'est le nom de votre inconnue , » lui dit-elle ; elle est mon amie ; habituée » à me dévoiler tous les secrets de son » ame , elle ne m'a pas caché la circon- » stance dont vous me parlez : vous ne dû- » tes qu'au hazard la curiosité qui l'attira » près de vous ; mais vous ne dûtes qu'à

» vous l'intérêt qu'elle y prit : elle a sou-
 » vent admiré la franchise avec laquelle
 » vous étiez convenu de vos torts envers
 » Alcidon , & plus encore les regrets que
 » vous en aviez témoignés. »

Céliante s'arrêta pour examiner la con-
 tenance d'Almanzor : « Pourquoi , lui de-
 » manda-t'il avec embarras , Sophie s'est-
 » elle éloignée avec tant de précipitation ?
 » que craignoit-elle de moi ? »

Votre curiosité : vous eussiez pu la sui-
 vre & découvrir sa demeure , & c'est un
 secret qu'elle veut se réserver ; si vous par-
 venez à la connoître , peut-être vous en
 dira-t'elle davantage ; mais la discrétion
 que je lui dois me condamne au silence.

« Ne pouvez-vous du moins m'appren-
 » dre si quelque Amant chéri ; .. Non ,
 » Almanzor , Sophie jouit encore de toute
 » la liberté de son cœur ; insensible aux
 » plaisirs d'aimer , elle ne connoît & ne
 » desirer que ceux de l'esprit ; & au mépris
 » des préjugés établis contre son sexe , elle
 » passe sa vie dans les études les plus sé-
 » rieuses ; l'amour est à ses yeux une foi-
 » ble indigne des grandes ames. . . »

Il seroit difficile de rendre le désordre
 où ce détail jeta Almanzor ; il augmenta
 la contrainte qu'il se faisoit pour le ca-
 cher à Céliante. « Almanzor , lui dit cette

22 MERCURE DE FRANCE.

Un jour qu'il la pressoit vivement de lever le voile importun qui lui déroboit la connoissance parfaite d'une amie qui lui étoit si chere : « Non , lui dit-elle , non , ne » l'esperez pas : Isménie vous a confié les » raisons qui m'engage à le conserver ; si » avec de la beauté elle n'a pu vous fixer , » que feroit-ce de moi ? »

La fermeté de Céliante en imposa aux desirs curieux d'Almanzor : il n'osa insister ; mais voulant du moins se dédommager de ce refus , il la pria de lui avouer si elle n'étoit pas cette même inconnue qui , après avoir écouté son entretien avec Alcidon , s'étoit soustrait avec tant de soin à la vivacité de sa poursuite. « Je ne sçais , ajouta- » t'il , quel secret pressentiment m'agite ; » mais plus je considère cette taille divine » & ce maintien charmant , & plus je suis » porté à croire que c'est pour vous-même » que j'ai senti un intérêt si vif & si ten- » dre. » Céliante ne lui permit pas de s'arrêter plus long-temps à ce soupçon : « So- » phie ; c'est le nom de votre inconnue , » lui dit-elle ; elle est mon amie : habituée » à me dévoiler tous les secrets de son » ame , elle ne m'a pas caché la circon- » stance dont vous me parlez : vous ne dû- » tes qu'au hazard la curiosité qui l'attira » près de vous ; mais vous ne dûtes qu'à

» vous l'intérêt qu'elle y prit : elle a sou-
 » vent admiré la franchise avec laquelle
 » vous étiez convenu de vos torts envers
 » Alcidon , & plus encore les regrets que
 » vous en aviez témoignés. »

Céliante s'arrêta pour examiner la con-
 tenance d'Almanzor : « Pourquoi , lui de-
 » manda-t'il avec embarras , Sophie s'est-
 » elle éloignée avec tant de précipitation ?
 » que craignoit-elle de moi ? »

Votre curiosité : vous eussiez pu la sui-
 vre & découvrir sa demeure , & c'est un
 secret qu'elle veut se réserver ; si vous par-
 venez à la connoître , peut-être vous en
 dira-t'elle davantage ; mais la discrétion
 que je lui dois me condamne au silence.

« Ne pouvez-vous du moins m'appren-
 » dre si quelque Amant chéri ; .. Non ,
 » Almanzor , Sophie jouit encore de toute
 » la liberté de son cœur ; insensible aux
 » plaisirs d'aimer , elle ne connoît & ne
 » desire que ceux de l'esprit ; & au mépris
 » des préjugés établis contre son sexe , elle
 » passe sa vie dans les études les plus sé-
 » rieuses ; l'amour est à ses yeux une foi-
 » ble indigne des grandes ames. . . »

Il seroit difficile de rendre le désordre
 où ce détail jeta Almanzor ; il augmenta
 la contrainte qu'il se faisoit pour le ca-
 cher à Céliante. « Almanzor , lui dit cette

24 MERCURE DE FRANCE.

„ tendre amie , je lis dans votre ame : vous
 „ brûlez de voir Sophie. . . Ah ! ne croyez
 „ pas . . . Pourquoi vous en défendre ? le
 „ titre que j'ai pris avec vous , ne m'auto-
 „ riseroit à condamner vos penchans, qu'au-
 „ tant qu'ils pourroient vous entraîner
 „ dans quelques égaremens honteux. J'au-
 „ rois voulu vous arracher à l'inconstan-
 „ ce , peut-être ai-je formé des vœux se-
 „ crets pour que votre choix pût tomber
 „ sur moi ; mais cet espoir m'étant inter-
 „ dit , vous n'en pouvez faire un qui soit
 „ plus capable de m'en consoler. J'aime
 „ Sophie , elle est une autre moi-même :
 „ voyez-la donc , vous la trouverez sûre-
 „ ment à la promenade , où vous l'avez
 „ déjà apperçue ; je sçais qu'elle s'y rend
 „ souvent : ne heurtez pas ses préjugés ,
 „ soumettez-vous à ce qu'elle exigera de
 „ vous ; c'est par la discrétion & par la
 „ docilité que vous pourrez vous insinuer
 „ dans son esprit : parlez-lui de moi ; s'il
 „ le faut même , dites lui que je suis votre
 „ amie , que je ne desire que votre bon-
 „ heur , & que je serois flattée qu'elle dai-
 „ gnât y contribuer ; le zele de l'amitié
 „ aidera peut-être au triomphe de l'a-
 „ mour. ”

Almanzor admira le procédé noble &
 généreux de Céliante ; il l'en aima davan-
 tage,

tage, sans que Sophie ne perdît rien dans son ame. Il se rendit au lieu marqué deux heures plutôt qu'il ne falloit. Sophie n'arriva qu'à l'entrée de la nuit accompagné de sa Gouvernante. Almanzor la reconnoît à sa démarche ; car l'obscurité étoit si grande alors , qu'il ne put distinguer aucun de ses traits. La connoissance fut bientôt liée entr'eux ; le nom de Céliante prononcé de part & d'autre en fut le signal. Céliante n'avoit rien avancé de trop à l'avantage de Sophie. Almanzor fut ébloui de son esprit : les sciences , les talens & les arts furent la matiere de leur conversation ; elle en parloit en personne instruite , & avec un agrément qui lui étoit particulier. Almanzor eût bien voulu qu'elle eût raisonné avec autant de graces sur le chapitre de l'amour ; mais à ce nom seul Sophie se révoltoit , & tout en l'assurant du goût qu'elle prenoit à son entretien , elle lui imposa la dure loi de n'y mêler jamais le mot d'amour. Prévenu par Céliante , il n'osa combattre trop fortement une résolution si contraire à ses vues. Sophie profita de sa docilité pour lui arracher la promesse de ne faire aucune tentative pour la connoître plus particulièrement , jusqu'à ce qu'elle lui en eût accordé la permission ; elle lui promit en revanche de se rendre

26 MERCURE DE FRANCE.

tous les jours au même lieu & à la même heure.

Quel que fut le desir d'Almanzor d'être instruit de tout ce qui intéressoit son amour pour Sophie , il étoit trop honnête homme pour manquer à la parole qu'il lui avoit donnée. Il résolut donc d'attendre patiemment le terme de l'épreuve où elle mettoit sa discrétion. Cependant son cœur épris à la fois de trois objets différens , ne pouvoit se déterminer à se fixer à aucun. Ismenie l'enflammoit par sa beauté , Céliante par les qualités de son ame & par sa sensibilité , & Sophie par les charmes de son esprit. Mais comment accorder des intérêts si opposés & si chers ? Ceux de Céliante surtout lui caufoient un extrême embarras ; c'étoit toujours avec de nouveaux remords qu'il s'écartoit de la fidélité qu'elle méritoit à si juste titre ; combattu , agité sans cesse de sentimens tumultueux , il ne put soutenir long-temps un état si violent ; les ressorts de son ame en furent affoiblis ; l'insipidité est la suite des goûts frivoles. Il en ressentoit déjà les atteintes , lorsque Céliante parla de s'éloigner ; quelques affaires d'intérêts furent le prétexte dont elle couvrit ses desseins. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Almanzor , & arracha son cœur à l'espece d'a-

néantissement où il étoit plongé : « Quoi !
 » vous m'abandonnez. Ah ! Céliante , que
 » vais-je devenir ? . . . Ismenie & Sophie
 » vous dédommageront de ma perte . . .
 » Non , Céliante ; non , rien ne pourra
 » me tenir lieu de vous ; si pour vous re-
 » tenir , il ne faut que vous sacrifier ces
 » deux Rivaless , parlez , je ne les verrai
 » plus . . . Ismenie & Sophie me sont trop
 » chères pour vouloir rien obtenir à leur
 » désavantage. Je reviendrai dans peu vous
 » offrir de nouveau les charmes de l'ami-
 » tié ; ne négligez pas cependant ceux de
 » l'amour , je vous y invite ; s'il faut plus ,
 » je vous l'ordonne . . . »

Almanzor obéit. Il continua ses assiduités auprès de Sophie & d'Ismenie ; mais il ne trouvoit dans aucune d'elles les ressources qu'il avoit trouvées dans le cœur de Céliante. La stupidité d'Ismenie ne lui permettoit pas de connoître les avantages du sentiment. Sophie donnoit tout à l'esprit , aux dépens du cœur ; doux épanchemens de l'ame , attentions délicates , flatteuse certitude d'être aimé , il avoit tout perdu en perdant Céliante ; elle ne le laissa pas languir dans une longue attente : elle revint. Almanzor vole à elle : il tombe à ses pieds ; sa joie , ses transports , ses larmes , son silence annoncent assez le changement

28 MERCURE DE FRANCE.

qui s'est fait en son cœur. « Jouissez de
 » votre ouvrage , ma chere Céliante ; je ne
 » suis plus un volage... je n'adore que
 » vous... Quoi ! Almanzor , quoi ! vous
 » m'aimeriez uniquement ? Oui, Céliante ,
 » & j'en atteste... Arrêtez , vous prenez
 » peut-être le plaisir de retrouver une amie
 » dont la sensibilité vous flatte ; pour
 » l'effet d'un véritable amour : une sem-
 » blable erreur nous seroit trop désavan-
 » tageuse à tous deux , pour ne pas nous
 » en garantir. Voyez encore Ismenie &
 » Sophie , & venez demain me rendre
 » compte des sentimens qu'elles vous au-
 » ront inspirés. »

Almanzor s'étoit trop bien trouvé des
 conseils de Céliante pour ne pas encore
 les suivre ; jamais Ismenie ne lui parut si
 charmante qu'au moment qu'il brisoit les
 liens qui l'attachoient à elle : sa parure
 plus recherchée que de coutume , annon-
 çoit en elle un désir de plaire , qui ajoutoit
 à l'éclat de ses yeux ; jamais ses regards ne
 furent ni plus flatteurs , ni plus tendres :
 « Quelle est aimable, s'écrie Almanzor !.. »
 Mais le souvenir de Céliante se retrace à
 son esprit : « Non , ajoute-t'il , en s'arra-
 » chant au plaisir que la vue d'Ismenie lui
 » inspire : non , je ne serai plus infidèle.
 » Céliante seule mérite ma tendresse : les

» charmes extérieurs s'effacent avec le
 » temps, la beauté de l'ame est immor-
 » telle. » Il revient à Sophie : nouveaux
 combats à soutenir ; l'esprit de cette jeune
 personne semble avoir encore acquis un
 degré de supériorité ; elle se surpasse elle-
 même dans cet entretien. Almanzor est
 saisi d'une nouvelle admiration. Pour
 surcroît d'embarras, Sophie a moins d'é-
 loignement pour l'amour, ce nom ne l'es-
 fraye plus. « Almanzor, dit-elle, votre
 » discrétion & votre constance à respecter
 » mes caprices & à vous y conformer,
 » m'ont intéressée plus que je ne le pré-
 » voyois ; je veux vous en récompenser :
 » acceptez cette boîte, elle renferme mon
 » portrait. Trouvez-vous demain ici vers
 » le milieu du jour, vous y reconnoîtrez
 » l'original. »

Almanzor croit avec peine ce qu'il en-
 tend. Sophie pourroit devenir sensible !
 elle réuniroit en sa faveur les précieux
 sentimens du cœur aux avantages de l'es-
 prit & de la figure ! Quelle flatteuse ima-
 ge ! Céliante n'a pour elle que sa ten-
 dresse : de son propre aveu, le voile dont
 elle se couvre cache une laideur rebutan-
 te. . . Mais que ne doit-il pas aux tendres
 soins qu'elle s'est donnée pour le rendre
 digne du bonheur qu'il envisage ? Sa pa-

tiéce à supporter ses caprices , l'amour généreux qu'elle lui a conservé , lorsque ses égaremens n'auroient dû lui inspirer que le mépris : « Non . . . non , je ne serai » point infidèle : honneur , sentiment , » tout s'y oppose. » Il retourne chez lui ; il examine le présent que Sophie vient de lui faire ; mais un secret qui n'est connu que d'elle , lui dérobe la vue du portrait dont elle lui a parlé ; il en est médiocrement affecté : « Que m'importe de la con- » noître ? je ne puis l'aimer , & c'est sans » doute l'amour qui m'a suscité cette nou- » velle difficulté , pour me préserver de » toute idée d'inconstance. » Le lendemain, dès que la bienséance le lui permet , il se rend chez Céliante : elle l'attendoit. « Eh » bien ! Almanzor , que venez-vous m'ap- » prendre ? . . . Que vous triomphez : j'ai » vu Ismenie & Sophie, je les ai admirées ; » mais je n'aime que vous : oui , mon » cœur est à vous sans partage ; vous m'a- » vez donné un nouvel être , je ne veux » l'employer qu'à vous prouver ma recon- » noissance & mon amour. »

Il lui raconte alors le succès des démarches qu'il a faites la veille ; il lui parle du portrait de Sophie , sans lui cacher les tentatives infructueuses qu'il a faites pour contenter sa curiosité. Céliante lui demande la

boîte ; il la lui remet : « Heureux , lui
 » dit-il , si la joie avec laquelle je vous en
 » fais le sacrifice , peut vous prouver la
 » sincérité de mes sentimens pour vous !
 » Il est juste , repliqua Céliante , que vous
 » connoissiez le prix du sacrifice que vous
 » me faites ; il ne peut me flatter qu'à cer-
 » te condition. Tenez , ajouta - t'elle en
 » exposant à ses yeux la peinture , les traits
 » sont-ils indignes de la préférence ?...
 » Que vois-je ? dit Almanzor... Ismenie...
 » ne me trompai-je pas ?.. Mais non... Ce
 » sont ses traits , ses yeux.. son sourire fin
 » & enchanteur... C'est elle-même... Oui ,
 » c'est Ismenie... Mais par quel hazard So-
 » phie m'a-t'elle donné ce portrait, au lieu
 » du sien ? , . . L'erreur n'est que de votre
 » côté, Ismenie & Sophie ne sont qu'une
 » même personne... Ah ! que me dites-
 » vous ? & comment m'en convaincre ,
 » Ismenie dont la stupidité contraste si
 » sensiblement avec l'esprit de Sophie ?..
 » Oui , Almanzor , & quelques fondés
 » que vous paroissent vos doutes , ils cesse-
 » ront quand je vous aurai éclairci ce
 » mystere : Ismenie vous aimoit , conti-
 » nua Céliante du ton le plus tendre ; mais
 » pour fixer votre cœur , il falloit le laisser
 » de l'inconstance : elle n'a pu se résoudre
 » à confier un soin si cher à d'autres qu'à

B iv

32 MERCURE DE FRANCE:

» elle-même : elle s'est donc reproduite à
» vos yeux sous différentes formes ; stupi-
» de sous les traits qui vous avoient sé-
» duit , spirituelle sous le nom de Sophie..
» Céliante s'arrête, & soupire... Achevez ,
» reprit Almanzor avec un trouble inex-
» primable ; mon cœur me dit qu'il vous
» reste encore un secret à m'apprendre..
» Il ne vous trompe pas : oui , c'est sous le
» nom de Céliante qu'elle a voulu vous
» offrir les charmes de l'amour parfait ;
» l'amitié généreuse commença le rôle ,
» l'amour jaloux de ses droits se hâta de la
» remplacer. Oui , oui , mon cher Alman-
» zor , vous devez reconnoître les senti-
» mens de la tendre Ismenie , dans les dif-
» férentes méramorphoses auxquelles elle a
» recours... Céliante lève son voile.. Quel
» enchantement ! s'écrie Almanzor : quel
» bonheur ! Quoi ! j'étois fidele au sein
» même de l'inconstance. Ah ! ma chère
» Ismenie.. » Il n'en put dire davantage ;
la joie , l'étonnement & l'amour lui cou-
pent la parole.. Ismenie partage son ravis-
sement. Cher Amant , vous m'aimez.. Je
n'ai plus à craindre votre inconstance ; je
n'ai eu besoin , pour en triompher , que des
armes du sentiment ; esprit , beauté , vous
lui avez tout sacrifié ; ma victoire est com-
plette.

STANCES

A Mademoiselle Coraline, à qui sur le Théâtre un Enfant courut donner un Bouquet, après l'avoir vue jouer la Comédie & danser un menuet.

Des Roses que l'Amour fait éclore & qu'il
donne,

Pour rendre hommage aux vrais talens,
Aux graces, aux attraits brillans,
Qui mieux que vous, mérite une Couronne ?



Cet Enfant semble dire, en vous offrant des fleurs,
Qu'il tient de vous sa puissance suprême.
Oui, c'est l'Amour, sous cet heureux emblème,
Qui pour tribut vous donne tous les cœurs.



Agréez cette offrande, elle est votre partage;
Qui fait naître l'amour, doit être son soutien :
Caressez-le, ne craignez rien ;
Il n'a point de bandeau, lorsqu'il vous rend hom-
mage.

GUÉRIN-DE FRÉMICOURT.



V E R S

*A une Dame qui disoit que les conversations
amoureuses l'ennuyoient , & qu'elle chasse-
roit tous les Amans.*

Je suis fâché pour vous , Eglé , d'être si tendre ,
Et j'en serai fâché long-temps ;
Ce n'est pas votre aspect qui pourra m'en dé-
fendre :

Si vous chassez tous les Amans ,
Qui verrez-vous ? hélas ! vous vivrez solitaire :
En vous parlant , pour ne point vous déplaire ,
Souvent contre mon cœur mon esprit cherche
un tour ;

Mais ce qu'auprès de vous on veut dire , on veut
faire ,

Malgré soi prend la forme & le ton de l'Amour.

*Par l'Anonyme de Chartrait , près
Melun.*

Le 4 Mai 1758.



R É F L E X I O N
SUR LA FORCE D'ESPRIT,

Par M. D. G. à Bézune.

ON ne connoît la force d'esprit, que par les effets qu'elle produit extérieurement, ou qu'on éprouve en soi-même ; mais il n'est pas possible de déterminer au juste quels en sont les principes & les ressorts intérieurs. Pour les découvrir, il faudroit pouvoir pénétrer l'esprit jusques dans le fonds de sa nature, & ce fonds est tout-à-fait impénétrable à l'homme. Nous sentons en nous l'esprit qui pense, qui raisonne, le sentiment est très-vif : mais qu'est-ce que l'esprit ? Nous ne pouvons le définir ; rien ne nous est plus inconnu que le principe de nos connoissances. Plus il réfléchit sur soi, moins il comprend au vrai ce qu'il est. Sa liaison avec un corps, sa dépendance du même corps, les correspondances mutuelles qui se trouvent entre lui & ce corps, ses relations avec tous les êtres matériels dont il s'occupe, tout cela lui est également inconnu. Si les Philosophes essayent de sonder cet abîme, ils ne vont, pour ainsi dire, qu'à tâtons : La

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

lumière leur manque ; ils n'ont tout au plus que de foibles lueurs qui laissent toujours une grande obscurité.

Tout ce que nous pouvons dire de la force d'esprit par rapport à son principe , c'est qu'elle est plus ou moins grande dans l'esprit même. Comme Dieu a créé des Anges avec différens degrés de perfections, comme les corps sont naturellement plus robustes les uns que les autres , les esprits peuvent être aussi produits par le Créateur avec plus ou moins de force ; mais au fonds nous ne sçavons ce qui en est , parce que quand les esprits seroient tous en eux-mêmes d'égale force , les seules affections des corps auxquels ils sont unis , & dont ils dépendent , suffiroient pour mettre dans les esprits la diversité étonnante que nous y remarquons.

Dans le même homme l'esprit passe comme le corps par les différens âges , il paroît à peine dans l'enfance. L'adolescence le développe , la jeunesse le fortifie , il n'a toute sa vigueur que dans l'âge mûr ; il dépérit dans la caducité , & se perd entièrement dans l'âge décrépit.

Cependant l'esprit le plus fort , le plus vigoureux , ne se trouve pas toujours avec le corps le plus robuste : au contraire , on voit ordinairement que les hommes d'un

tempérament dur & rustique , d'une complexion forte & capable de soutenir les plus rudes travaux , ont l'esprit très-petit , très-borné , très-foible , pendant que d'un côté on apperçoit des personnes d'un tempérament fort délicat , dont l'esprit est excellent , & se montre dans toute sa force.

Il faut en conclure 1°. que la trop grande foiblesse du corps , les infirmités qui l'accablent , les accidens qui le blessent , ou la grossièreté , la rigidité , la pesanteur des organes , sont autant d'obstacles à la force d'esprit , & comme des liens qui le tiennent dans une espece de captivité ; 2°. que l'heureuse température , la juste proportion , un certain point de flexibilité & de délicatesse des organes du corps , donnent l'essor à l'esprit , & le laissent agir dans toute sa force. C'est par conséquent ce qui en peut être regardé comme le principe & la cause physique ; mais cause seulement accidentelle ou occasionnelle , cause improprement dite : elle ne consiste qu'à laisser une pleine liberté à l'activité de l'esprit , & à le servir ponctuellement sans peine , ni difficulté dans ses opérations.

Il nous reste à déterminer en quoi consiste la force de l'esprit considérée dans ses

38 MERCURE DE FRANCE.

effets , qui nous sont un peu mieux connus.

Les Stoïciens la mettoient dans l'insensibilité absolue pour tous les maux , à toutes les disgraces de la vie. A les entendre , tout l'Univers eût été bouleversé , que leur prétendu Sage , ferme comme un rocher , n'en auroit pas eu la moindre frayeur , la moindre émotion : belle chimere ! orgueilleuse , mais folle présomption de l'esprit humain ! Sa force ne consiste pas à ne rien sentir , ce qui n'est ni possible , ni raisonnable , mais à ne pas fléchir du côté du mensonge & de l'injustice dans les plus redoutables épreuves , & à ne jamais perdre courage , quoi qu'il arrive.

C'est dans le sens qui n'est cependant pas le plus naturel , que se prend quelquefois parmi nous la force d'esprit pour grandeur d'ame , fermeté , constance : comme quand on dit , il faut avoir bien de la force d'esprit pour soutenir une telle disgrâce , pour n'être pas déconcerté par des accidens aussi fâcheux ; mais c'est plutôt élévation de sentimens que force d'esprit : nous essayerons d'en donner une idée plus juste.

Les Pyrrhoniens faisoient consister la force d'esprit & la sagesse à douter de tout , à suspendre toujours son jugement sur les

choses mêmes qui se montrent les plus claires ; sentiment absurde , s'il en fut jamais , & directement opposé à toutes les lumières du bon sens & de la raison. Ce sentiment est trop favorable aux penchans du cœur , aux illusions de l'amour-propre , aux charmes de la sensualité , pour n'être pas adopté par des gens déterminés à le suivre sans scrupule , & à se débarrasser , s'il est possible , des remords d'une conscience qui les troublent.

La force d'esprit ne consiste pas à nier tout ce qui passe les bornes étroites de notre intelligence , tout ce qui nous paroît obscur , ou à le regarder comme problématique , lorsque d'ailleurs il y a des preuves certaines , infaillibles , indubitables que les choses sont , quoique nous ne puissions les comprendre : elle consiste au contraire à connoître toute la valeur de ces preuves , à les peser avec équité , à s'y rendre avec docilité ; elle consiste à sçavoir posséder son esprit pour ne pas l'abandonner à une vaine & dangereuse curiosité , pour ne pas le laisser se perdre dans des spéculations orgueilleuses , où l'homme téméraire voulant s'élever jusqu'à la Majesté Divine , est accablé par le poids immense de sa gloire.

La force d'esprit consiste proprement à

40 MERCURE DE FRANCE.

penfer juste & eftimer chaque chofe ce qu'elle vaut , à juger fainement de tout , à raifonner avec folidité , à découvrir , à développer , à approfondir avec fobriété , & autant qu'il eft donné à l'homme , les vérités les plus abstraites , les plus obscures , les plus embarraffées : elle donne à l'homme un difcernement exquis , un goût fin & délicat pour le bon & le vrai , elle le met au deffus des opinions vraiment populaires. C'eft la force d'efprit qui fait les plus belles découvertes dans les arts & dans les fciences ; elle s'élève jufqu'aux cieux , elle en mefure les efpaces immenfes , elle y contemple les aftres , elle en admire le magnifique fpectacle , & en fait faire ufage ; elle pefe les élémens , & en montre les propriétés ; elle entre dans les abîmes de la mer , elle fouille dans les entrailles de la terre , elle en parcourt toute les régions , elle en tire les plus riches trésors , elle fonde les fecrets de la nature , & en découvre les merveilles , rien n'échappe à fa pénétration.

C'eft elle qui apperçoit le point fixe de chaque difficulté , & qui fçait le réfoudre ; elle divife , elle diftingue , elle démêle avec une facilité merveilleufe les différences les plus abstraites , & atteint fans peine à tout ce qu'il y a de plus relevé ; elle produit le

joli , le beau , le sublime , l'amusant , le délicat , le pathétique ; lorsqu'elle s'énonce , elle le fait toujours avec justesse , avec netteté , précision , & noblesse.

C'est elle qui garde un juste milieu , & qui évite sagement les partis extrêmes , les disputes outrées & opiniâtres. Plus un homme a de cette force d'esprit , & plus il est en garde contre l'entêtement , la prévention & la trop grande chaleur ; plus il est modéré , réservé , modeste dans ses décisions : il n'y a que les petits esprits , les esprits foibles , les demi sçavans qui tranchent hardiment sur tout , & qui s'obstinent dans leurs opinions ; ils se rendent par-là ridicules & souvent insupportables : ils ne s'en apperçoivent pas , la prévention les aveugle.

On peut avoir de l'esprit , de la vivacité , comme on en voit dans la jeunesse & dans bien des personnes du monde , sans avoir ce qui s'appelle force d'esprit. Là , ce n'est qu'une légère flamme , qu'un feu follet qui brille sans beaucoup de consistance ni de mesure : ici , c'est un fonds de lumières , c'est un feu solide & pénétrant , mais réglé , mais tempéré dans une juste proportion. Les esprits tout de feu montrent plus d'imagination que de jugement : ce sont des esprits superficiels qui effleu-

42 MERCURE DE FRANCE.

rent & qui n'approfondissent rien.

L'esprit fin , délicat , le bel-esprit qui s'exprime d'une manière ingénieuse , brillante , pleine de bon sens , n'est pas toujours l'esprit fort ; il se trouve incapable de réflexions sérieuses , de profondes méditations , & ne sera bon qu'à s'exercer légèrement sur des matières peu importantes , à se jouer , à badiner sur des sujets plaisans. Cette sorte d'esprit est sujet à s'user , & à s'épuiser en peu de temps.

On ne doit pas non plus confondre l'esprit juste avec la force d'esprit ; celui-là peut-être borné , tardif , pesant , comme il paroît dans plusieurs ; celle-ci forme l'esprit étendu , facile , actif , élevé , transcendante.

La force d'esprit n'est pas sans la justesse & la beauté , sans la vivacité , la finesse , la délicatesse jusqu'à un certain point ; mais ces qualités sont souvent sans la force d'esprit , qui est la plus éminente perfection en ce genre , & qui renferme ou suppose toutes les autres. Illustre prérogative ! don précieux ! don inestimable !

Il ne s'acquiert point , il faut l'avoir naturellement : mais ces heureux que le Ciel en a favorisés peuvent le cultiver , le ménager avec soin.

Il se conserve par une vie sobre &

reglée , même un peu dure ; les excès d'une sensuelle intempérance , les mouvemens inquiets des passions & les assoupissemens délicieux de la mollesse , l'étouffent & le font périr.

Il veut être nourri par l'étude , & entre-tenu par l'exercice d'une application modérée.

Ce qu'il y a de plus excellent en ouvrage de génie & de littérature , il le dévore , il s'en fait une substance qui lui devient propre , & qui augmente son embonpoint.

L'oïiveté ou la trop grande contention énervent également l'esprit , en émoussent la pointe & en épuisent les forces. Dans l'inaction , il languit ; dans l'excessive agitation , il s'use , il se dissipe & s'évapore.

Si la force d'esprit n'est dirigée par celui qui la possède , du côté de la vertu & de la perfection , elle ne le détermine que plus sûrement à sa perte.

Loin donc de se prévaloir de ce que l'on a de la force dans l'esprit , & d'en concevoir de la présomption , il est nécessaire de s'en défier , de se tenir toujours en garde ; parce qu'avec l'esprit le plus fort , on peut être entraîné par le poids de la fragilité humaine dans les désordres les plus honteux & les plus funestes , que l'on n'évitera

44. MERCURE DE FRANCE.

que par une vigilance continuelle fut soignée même.

*ELOGE de la Médiocrité , ou Réponse
aux Vers qu'on lit dans le premier Mer-
cure d'Avril 1758 :*

Pleurez , jeunes Auteurs , dont la muse insipide.

FAUT-IL qu'un Auteur pleure & qu'il se déses-
père

Pour n'avoir qu'un talent médiocre , ordinaire :

Un tel homme , à mon sens , seroit un très-grand
sot ,

Prenons chacun patiemment notre lot.

La médiocrité que l'orgueilleux méprise ,

Du genre humain fut toujours la devise ;

En fait d'esprit , comme en fait de beauté ;

On rencontre partout la médiocrité :

Si les seules beautés étoient en droit de plaire ,

Bientôt le monde finiroit ;

Et si pour écrire il falloit

Avoir absolument tout l'esprit d'un Voltaire ;

Que deviendrait le métier de Libraire ?

Nos petits Madrigaux , nos chansons pour Iris ,

Quoi qu'on en puisse dire , ont sans doute leur
prix.

Beaux esprits , qui voulez tant vous en faire ac-
croire ,

Vous ignoreriez les charmes de la gloire :
 Si du monde on ôtoit la médiocrité :
 Tout votre éclat vous vient de notre obscurité.
 Ce monde est un tableau dont le fonds paroît
 sombre ,
 Mais qui , vu dans son jour , flatte l'œil enchanté :
 Vous êtes les couleurs, c'est nous , qui sommes
 l'ombre :
 Du tableau, comme vous, nous faisons la beauté.

V E R S

*Sur le Mariage de M. le Vidame d'Amiens
avec Mademoiselle de Chevreuse.*

L destin parcourant son immense registre ,
 Du Vidame d'Amiens parut très-satisfait.
 De cet illustre nom , il lut tout le chapitre :
 Appercevant Chevreuse , en tournant le feuillet ;
 Oh ! oh ! dit-il , voilà l'accord le plus parfait ;
 Je les ai placés là sans doute à juste titre ;
 Je vois en eux même vertus ;
 Mêmes sentimens , même gloire ;
 Jamais au temple de mémoire
 Héros ne sont mieux parvenus.
 Unissons des destins si bien faits l'un pour l'autre.
 Nulle félicité n'égalera la vôtre ,
 Poursuit-il : jeunes cœurs soyez toujours heu-

46 MERCURE DE FRANCE.

Faites revivre en vous vos illustres familles ;
Et vous , en s'adressant aux immortelles filles ,
Parques , filez long-temps pour eux :
Venez à votre tour , vous , aimable Déesse ,
Qui présidez à la jeunesse ,
Charmante Hébé , guidez leurs pas :
De ces jeunes Epoux vous avez les appas ,
Partagez aussi leur tendresse ;
Ne vous contentez pas de les suivre en ce jour ;
Soyez sans cesse sur leurs traces ,
Et qu'on dise de vous : C'est le cercle des graces
Formé par les mains de l'Amour.

TACONET.

DES QUESTIONS ET DES QUESTIONNEURS.

LES questions sont la formule ordinaire de la conversation des fots. Elles sont aussi le canevas des entretiens que les Grands accordent à leurs inférieurs.

Les questions annoncent le plus souvent la supériorité ou l'indiscrétion : aussi sont-elles presque toujours odieuses.

Comment ces hommes si vains , si remplis d'eux-mêmes , qui croient de bonne-foi que *le troisième Ciel ne roule que pour*

eux, s'amusent-ils à questionner les autres sur tous les détails qui les regardent ? L'amour-propre laisse donc bien du vuide dans ceux mêmes qui en sont le plus remplis ? Oui sans doute, puisque les questionneurs les plus impitoyables sont les gens vains & désoccupés.

On est réduit à se faire des affaires de tout, quand on ne sçait s'occuper de rien.

Il est déjà bien humiliant de s'avouer tellement vuide & à jeun, qu'on ait besoin de l'histoire des autres, de leurs desseins, de leurs affaires, pour se nourrir & subsister. Mais ce qui acheve de prouver le vague de ces têtes absolument creuses, c'est que rien de ce qui y entre, ne se tourne en applications, ni en réflexions utiles pour eux ou pour les autres.

Questionneurs frivoles, ils se répandent, ils se fondent en propos frivoles ; semblables à ces estomacs dérangés, qui rejettent les alimens les plus simples & les plus sains, faute de pouvoir les digérer, ils rendent avec toute l'impatience de se débarrasser, ce qu'ils ont reçu avec toute l'impatience de se remplir ; le tout, teint de la nuance qui leur est particulière, coulé au feu brûlant d'une imagination sans règle, qui, en dénaturant les objets, de-

248 MERCURE DE FRANCE.

vient la source d'une éternité de dits & de redits , d'explications désagréables qui répandent au moins la froideur & la réserve dans la société , si elles n'y engendrent pas l'aigreur & les suites.

Mais à quel titre ces Questionneurs téméraires & fastidieux s'érigent-ils des tribunaux d'Inquisition ? Se croiroient-ils dignes de confiance & d'ouverture de cœur ? L'illusion seroit bien forte , surtout pour ceux qui sont absolument fots. Croyons plutôt qu'ils sentent confusément que leur véritable intérêt est de n'être point en jeu , & que le plus sûr est d'écarter d'eux par des questions qui y mettent les autres.

Mais les insolens présomptueux se présentent avec bien plus d'audace & de confiance. Enivrés d'eux-mêmes , ils se persuadent qu'ils imposent aux autres ; que leur nom , leurs dignités , leurs talens , leur opulence , suspendront tout , feront tout taire devant eux , & que dans cette position , les questions les plus déplacées , les plus indécentes , les plus humiliantes même , seront prises pour des marques de bonté & de familiarité , tandis que des réponses échappées à la timidité ils feront des termes de comparaison avantageux à leur amour-propre , & des trophées à leur vanité.

Mais

Mais les questions ne seront elles donc jamais permises ? & faudra-t'il en proscrire l'usage dans la société ?

Je demanderois plus volontiers : Qu'est-ce que les circonstances & l'à-propos ne justifient pas ?

Ainsi , laissons à la politesse obligeante cette unique ressource de conversation vis-à-vis de ces automates , à qui la figure humaine assure les droits de l'humanité ; mais qui , incapables de se former aucune idée , apprennent à peine de l'usage à se familiariser avec celles des autres.

N'étouffons point par un silence forcé la modeste simplicité , avide de s'instruire , de s'éclaircir sur ses doutes , & de s'affermir dans le vrai ; il ne se montre avec complaisance qu'à ces ames privilégiées.

N'ôtons point à l'amitié rendre cette activité industrieuse à pénétrer ce qu'une délicatesse louable , ou du moins excusable , cherche à dérober & à cacher sous le voile de la discrétion. Permettons enfin à ces subalternes zélés & d'un secret inviolable ; à ces parfaits amans , dont l'amour-propre est devenu l'amour d'autrui , qui ont placé tout leur bonheur hors d'eux-mêmes ; permettons leur , dis-je , non seulement des questions , mais cette curiosité avide & inquiète , qui lit dans les yeux ,

qui consulte les gestes, qui étudie la prononciation, & jusqu'au son de la voix, comme ces Musiciens habiles & délicats, qui veulent un concert parfait entre l'expression des paroles & de la musique.

Oter aux personnes que je viens de désigner l'usage des questions, ce seroit leur ôter l'usage du sentiment; & à celles qui en sont l'objet, un des agrémens les plus sensibles & les plus touchans de la vie.

Il y a des questions qui marquent de l'amitié, d'autres marquent de l'estime, la plupart sont contraires au respect.

Les questions fréquentes offensent quelquefois, & importunent presque toujours.

Il y a un défaut assez commun au sujet des questions; c'est d'en faire, & de n'écouter pas la réponse. On avoit peut-être déjà manqué à la politesse en interrogeant; on y manque encore, & bien plus grièvement, en n'écoutant pas. Quelquefois, à la vérité, ce n'est que par distraction. On a fait une question, & une pensée qui se présente à l'esprit, la fait oublier au questionneur. Mais les distractions volontaires, ne le fussent-elles que dans leur principe, sont une grande faute dans la conversation & avec les hommes, aussi bien que dans la prière & avec Dieu. Quelquefois on n'écoute pas la réponse demandée,

parce que dans le fonds elle n'étoit pas désirée. On a questionné pour dire quelque chose , n'ayant rien à dire. On a parlé pour parler.

Que les sourds surtout ne soient pas questionneurs : c'est l'avis que leur donne M. d'Espremenil , Auteur de l'*Examen de la surdité & de la cécité* , qu'on a pu lire dans le *Mercur* de Février 1756. Il est sourd lui-même , & ne questionne jamais. S'il est curieux , il est encore plus discret : aussi ne craint-on point sa rencontre. On lui parle même d'autant plus volontiers , qu'il l'exige moins. On se plaît à prévenir ses questions ; il gagne à n'en point faire : on lui en fait. On lui demande s'il sçait telle ou telle nouvelle , pour la lui dire s'il ne la sçait pas.

J'ose proposer cet exemple à un sourd célèbre , un des hommes du monde le plus estimable par ses connoissances & par son esprit , le plus aimable même par toutes les qualités du caractère ; mais il est trop questionneur , & il l'est d'une façon d'autant plus incommode , qu'il a plus d'esprit & de philosophie. En conséquence de ces deux qualités , il est curieux des moindres détails , & il est vrai que les détails , souvent même ceux qui au premier coup d'œil paroissent les plus petits & les plus indis-

C ij

férens , sont précieux pour le philosophe & pour l'homme d'esprit. Un fait n'est rien pour lui sans ses circonstances , parce que ce sont elles qui en dévoilent les causes , qui font connoître les motifs des Acteurs , leur habileté ou leur imprudence , & par-là l'homme. Un esprit superficiel néglige tout cela , ou du moins ne pousse pas si loin sa curiosité. Il lui suffit de sçavoir les choses en gros. Il s'en fait même un mérite ; il s'en croit l'esprit plus solide & plus élevé , & traite ceux qui en demandent davantage d'esprits minutieux. Encore une fois , il a tort , & c'est précisément tout le contraire. La curiosité de sçavoir un fait avec tous ses détails , est donc très-louable & très-philosophique ; mais elle est insupportable dans un sourd.

Celui dont je parle est mon ami. Il peut me questionner tant qu'il voudra ; je répondrai à tout , autant que je serai en état de le faire ; mais je lui conseille d'être plus discret avec les autres.

Il m'a quelquefois paru piqué lorsque je lui disois que je ne sçavois pas ce qu'il me demandoit. M'auroit-il soupçonné de vouloir m'épargner la peine d'une plus longue réponse ? Ce soupçon seroit injuste , & mon ami est équitable. Voici pourtant ce qui l'excuseroit un peu , s'il m'a soup-

JUILLET. 1758. §3.

çonné. Peut-être a-t'il vu quelquefois très-clairement qu'on ne lui disoit qu'on ne sçavoit pas un fait, une nouvelle, que pour se dispenser de les lui conter, surtout de la maniere qu'il exige qu'on lui conte, & il aura conclu des autres à moi. Je lui pardonne, & c'est une preuve de mon innocence. Peut-être ne lui pardonnerois-je pas si aisément, si j'étois coupable, & si en lui disant que j'ignorois telle ou telle chose, je lui avois menti.

*IMITATION de la quatrieme Ode
du premier Livre d'Horace.*

Solvitur acris hyems gratâ vice veris & favoni, &c.

ENFIN le triste hyver fait place aux plus beaux
jours ;

L'Amante des Zéphyrs , la jeune & tendre Flore ,
Dans nos champs se décore
De ses brillans atours.

Les troupeaux bondissans s'égayent dans la
plaine ;

Vénus sur tous les cœurs régnant en souveraine ,
Folâtre avec les ris , les jeux & les Amours.

Les Graces se mêlant aux danses des Bergeres ,
Font briller à l'envi leurs aimables talens :

Tantôt leurs pas majestueux & lents ,

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

Effleurent le gazon sous leurs traces légères ;

Tantôt rapides, animés ,

Leur trace disparoit , si-tôt qu'ils sont formés.

Qu'il est doux dans ces jours de fêtes ,

Cher ami , de parer nos têtes

Des myrthes de l'Amour , ou des fleurs du Prin-
temps :

Momens délicieux, où de purs sacrifices

Vont nous rendre propices

Les Dieux protecteurs de nos champs !

Livrons-nous aux plaisirs , il en est temps encore ,

Tôt ou tard paroîtra notre dernière Aurore.

Ce monstre aveugle & sourd qui confond tous les
droits ,

La mort , à l'aspect effroyable ,

Sans égards & sans choix

Frappe de sa faux redoutable

L'humble toit des Bergers & les palais des Rois :

En vain nous nous flattons de la douce espérance

De voir un jour combler nos indiscrets desirs ;

La cruelle ! sur nous dans le sein des plaisirs.

Vient quelquefois signaler sa puissance.

Ne lisons point dans l'avenir :

Peut-être en ces demeures sombres ,

Triste séjour des pâles ombres ,

Tu descendras bientôt pour n'en plus revenir.

L'agréable Falerne à la mousse légère ,

Alors pétillera vainement dans ton verre ;

Cloris étalera vainement ses appas :

Plus de baisers, plus de repas.
 Jouis donc du présent. Que le vin & la joie
 Filent tes jours heureux avec l'or & la foie.

L E T T R E

*De Mademoiselle de Tui... à Madame la
 Marquise de... sur la lecture des Ro-
 mans.*

DIRIEZ-VOUS, Madame, que je me suis
 mis en tête de faire un Roman : oui, j'en
 ai formé le dessein, & j'ai en partie
 exécuté. Un Roman & ce seul nom ne va-
 r'il pas vous effaroucher ? Non, je sais
 que vous ne ressemblez point à certaines
 personnes qui, jugeant des Romans par
 Cyrus, Clélie, Cléopâtre, Cassandre,
 condamnent impitoyablement tout ce qui
 en porte le nom. Il est cependant des ou-
 vrages dans ce genre qui renferment les
 maximes les plus admirables, & dont tout
 le but est de nous conduire à la vertu par
 un chemin semé de fleurs. Ces censeurs
 austères peuvent-ils, sans faire tort à leur
 jugement, condamner la Princesse de
 Clèves ? Quelle pureté dans la diction !
 que de graces dans le style ! quelle variété !
 quel élégant coloris dans les portraits !

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

Avec quel art les situations n'y sont-elles pas amenées ? Quelle élévation ! quelle noblesse dans les sentimens ! Avec quelle délicatesse ne sont-ils pas rendus ? Les caractères y sont soutenus , tout y est vraisemblable , tout y respire la morale la plus pure , la vertu la plus aimable.

Télémaque n'a-t'il pas immortalisé son illustre Auteur ? ce Roman admirable est au dessus de tous les éloges qu'on en peut faire. Zaïde , Cléveland , les Mémoires d'un homme de qualité plairont toujours aux Connoisseurs. Marianne , le Paysan parvenu , les Egaremens du cœur & de l'esprit ne renferment-ils pas une critique fine & délicate des mœurs du siècle ?

Je ne prétends pas qu'on fasse son unique occupation de la lecture des Romans : non sans doute : mais feroit-on si mal de lire dans des momens perdus ce que nous avons de meilleur en ce genre ; ne fut-ce que pour acquérir ces graces dans le style , cette légèreté dans la conversation dont on fait aujourd'hui tant de cas ?

Je prévois vos objections ; ces situations intéressantes amenées avec tant d'art , ces tendres sentimens maniés avec tant de délicatesse , ne sont-ils pas capables de faire une impression trop vive sur le cœur d'une jeune personne ? les images

qu'on lui présente sont d'autant plus séduisantes , qu'elles sont parées de tout ce que la vertu a de plus brillant : d'ailleurs cette lecture trop agréable n'étouffe-t-elle pas le goût de toute autre plus sérieuse & plus utile ? Il n'est pas impossible de répondre à ces objections , quelques fortes qu'elles paroissent.

Les meilleurs Romans ne se lisent qu'une fois , ainsi on est bientôt au bout de ses ressources ; car le bon en quelque genre que ce soit , est toujours rare , & j'ai supposé qu'on ne devoit lire que ce qu'il y avoit de meilleur. On est donc obligé alors pour satisfaire le goût de la lecture que l'on a puisé dans ces ouvrages charmans , de se rabattre sur les piéces dramatiques , la fable , l'histoire , & les autres parties de la littérature. Insensiblement l'esprit s'accoutume à une nourriture plus solide ; d'ailleurs ce qui plaît , ravit , enchante à dix-huit ans , ne produit pas le même effet à vingt-cinq. Notre esprit plus formé demande d'autres alimens , les Romans qui occupoient autrefois , amusent alors ; ils servent à nous délasser dans nos momens perdus d'un travail sérieux.

Quant à la première objection , je vous dirai que de deux maux le moindre est toujours à préférer. Les mœurs de notre

§8 MERCURE DE FRANCE.

siècle sont si corrompues , que la tendresse est mise aujourd'hui au niveau de la vertu. Une personne de beaucoup d'esprit a même prétendu qu'une femme qui n'avoit dans le cours de sa vie qu'une seule passion , étoit plus estimable que celle dont la conduite régulière ne donnoit aucune prise à la médisance. Quoi qu'il en soit, ces sentimens tendres & délicats qu'une jeune personne puise dans la lecture des Romans , ne doivent-ils pas la fortifier contre les maximes contagieuses qu'elle entend sans cesse débiter dans le monde ? Je le croirois assez. Mais il est temps de finir une dissertation qui n'a déjà que trop duré.

J'ai l'honneur d'être , &c.

MUSETTE.

LORSQUE sur ta Musette
Tu chantes ton ardeur ,
Une langueur secrète
S'empare de mon cœur.
Ah ! sur un ton si tendre ,
Pourquoi te faire entendre ?
Pourquoi , Colin , mallarmer chaque jour ?
Ne peut-on pas vivre heureux sans amour ?

Les matins sur l'herbette ,
 Je conduis mon troupeau ;
 Si tu me vois seulette ,
 Tu prends ton chalumeau ;
 Tu célèbres ta flamme ,
 Et je lis dans ton ame
 Qu'il te faudra , Colin , quelque retour :
 Mais ne peut-on vivre heureux sans amour ?

Encor si , plus tranquile ,
 Tu respectois ma voix ;
 Mais ta main trop agile
 Badine quelquefois.
 Par cent jeux tu m'agaces ,
 Malgré moi tu m'embrasses :
 Tu erois peut-être ainsi faire ta cour :
 Ne peut-on pas vivre heureux sans amour ?

Mais quelle est ta tristesse !
 Et d'où naissent tes pleurs ?
 Dans ma délicatesse
 Tu ne vois que rigueurs :
 Partage ma tendresse ,
 Jouis de ma foiblesse ,
 Que ton bonheur commence dès ce jour ,
 Puisqu'on ne peut vivre heureux sans amour.

FIN.



Cvj

Les Bienfaisances sont des Loix pour le Sage.

DISCOURS.

IL semble que les hommes aient toujours craint de se ressembler. Les siècles se sont succédés en offrant un spectacle nouveau de vices ou de vertus. Ainsi a-t-on vu changer mille fois la scène du monde. Les ténèbres d'une ignorance profonde furent dissipées par le jour brillant des connoissances. La première férocité des hommes fut remplacée par une espèce de politesse, mais rude, & se sentant de la grossièreté de son origine : celle-ci, par une politesse raffinée, dont l'âme étoit un tissu de riens agréables, un détail minucieux de devoirs prétendus. Aujourd'hui l'amour de l'aisance est devenu la folie générale. Semblable à un peuple d'esclaves qui cherchent à secouer le joug, l'on crie de toutes parts *à la liberté* : de l'esprit elle a passé dans les écrits, des écrits dans les manières. Tous ces devoirs dictés par la vertu, consacrés par l'usage, & qui font la base de la société, gênent & importunent. Si on les souffre, c'est comme un amusement aux petits esprits. Dans une telle calamité

publique , il convient au vrai Philosophe d'élever la voix, & d'opposer à cette révolution générale le modele du Sage qui se fait une loi des bienséances.

Mais comment prouver que les bienséances sont des loix. Elles ne se trouvent point gravées sur des tables; des forfaits honteux n'en ont point sollicité la promulgation, & voilà ce qui en constitue la grandeur & la noblesse aux yeux du sage. Il les envisage tirées du code de la raison & de l'humanité : lui en faut-il davantage pour se décider à les suivre ? En un mot sans s'aveugler il les respecte, parce qu'il les voit liées avec la vertu. Sans s'avilir il s'y soumet, parce qu'il les voit attachées au bonheur de la société.

Première Partie. I. Le nom seul des bienséances rappelle à la vertu : car qu'est-ce que bienséance, sinon l'honnêteté ? & qu'est-ce que l'honnêteté, sinon la vertu même ou quelque action produite par la vertu ? Ses actes peuvent varier (car chaque Nation a les siens); mais partant toujours du même principe, du mépris de soi-même & de l'estime de ses semblables, elles ne peuvent que se rapporter à la vertu. Si elles se diversifient, c'est toujours sous le sceau de la vertu. Tantôt c'est le respect qu'elles expriment, souvent la

62. MERCURE DE FRANCE.

déférence, quelquefois l'amitié; mais par-tout elles sont des expressions de la vertu. Remontons à ces momens heureux & trop courts, où la terre n'avoit pas encore été fouillée par des crimes qui produisoit ces égards, ces attentions réciproques, fruits des bienséances, ou plutôt de la tendresse & de la compassion, autant de signes de la vertu, autant de vertus elles-mêmes. Ouvrons les premières annales du monde, partout où il y a eu des hommes vertueux, se remarquent les mêmes bienséances. On y voit l'amitié s'épancher dans des festins, les heureux événemens consacrés, ainsi que les malheureux par des visites; les vieillards à la tête des assemblées parlant les premiers, la jeunesse les écoutant avec respect. Les hommes ont-ils donc inventé les bienséances, ou la vertu leur en a-t-elle donné les préceptes? Cette question, le Sage la résoud aisément; il prend l'homme dans son berceau, il descend dans son propre cœur, & là il voit les bienséances, disons plutôt, il les y sent gravées par le doigt de la Divinité. C'est d'après ce livre respectable que se sont décidés tous les Philosophes; ces maîtres qui, après avoir étudié la vérité par le seul amour de la vérité, ont versé leurs connoissances dans le sein de leurs semblables, incapables

d'étudier par eux-mêmes, ou peut-être peu jaloux de la science de la sagesse. Ils nous représentent les bienfaisances comme entièrement confondues avec la vertu, en sorte qu'elles ne forment qu'un corps avec elles. Bien plus, ils prouvent que toutes les actions de la vertu y sont assujetties, comme une conséquence l'est à son principe.

II. Il n'appartient qu'au Sage de donner des idées justes de la vertu. En vain voudroit-on nous la représenter sur un trône superbe & élevé, comme une Divinité sans action, qui exige, qui reçoit les hommages & les respects des humains : sous de pareils dehors on la verra bien entourée d'adorateurs, jamais d'hommes vertueux. Le Sage nous prouve par ses paroles & ses exemples que cette vertu peut s'identifier avec nous ; qu'elle a des règles, qu'elle est assujettie à des devoirs. Ces devoirs se multiplient selon les temps, les lieux & les personnes ; la vertu, invariable d'ailleurs par elle-même, prend ces diverses formes, reçoit différens noms, & nous porte à des actions soumises à autant de règles qu'elles ont elles-mêmes de faces. Pouvoir donc conformer sa conduite à ces différentes circonstances, c'est posséder le plus heureux talent, & voilà le trésor dont le Sage se rend l'économe & le dispensa-

64 MERCURE DE FRANCE.

teur par l'observation des bienséances, sans lesquelles les actes les plus louables peuvent paroître des vices.

L'équité naturelle accorde à l'homme en place le droit de la correction ; mais que ses réprimandes sortent des bornes de la bienséance , il pourra juger équitablement , mais ce sera sans fruit , & il ne remportera que le titre de censeur ridicule.

L'amitié pour un inférieur prouve un heureux naturel ; mais si elle ne ménage pas les convenances , elle passera pour foiblesse , peut-être même pour un crime.

L'amour de la gloire est l'aiguillon des grandes ames ; c'est lui qui excite , qui développe , qui élève le mérite & les talens. Mais celui qui y sacrifie ses jours ou ses veilles , marche-t'il par des routes que la décence ne lui a pas montrées , nous n'aurons qu'une ame vulgaire , où nous comptons trouver un grand homme.

Ainsi parcourant toutes les vertus morales & civiles , on les verra dégénérer , s'avilir , si elles ne paroissent pas à l'ombre des bienséances : la générosité paroîtra foiblesse ; la magnificence , luxe ; la docilité , simplicité ; la vivacité , pétulance ; les passions même de l'ame , si difficiles à contenir , & dont les écarts sembleroient par-

donnables , sont assujetties à ces bornes particulières ; la douleur & la joie , quelque juste qu'en soit le motif , sembleront autant de foiblesses , si les bienséances n'en moderent les accès. Mais quoi ! faut-il donc tant d'exemples pour justifier le Sage , ou pour condamner l'ennemi déclaré des bienséances. « Homme raisonnable, ou qui » devez l'être (puis-je lui dire) , j'en appelle à votre raison , si elle n'est pas entièrement étouffée en vous , ne seroit-il pas honteux que cette raison , votre seul apanage distinctif des autres classes d'êtres créés , ne vous insinuât pas ce que l'art suggere à ceux qui veulent l'imiter , ce que vous-même en exigez si scrupuleusement ? Le Poète dans un drame , le Peintre sur la toile , l'Acteur sur la scène , pour vous toucher ou pour vous plaire , sont assujettis à certaines bienséances sans lesquelles ils ne s'attirent que votre censure , & vous mépriserez les regles capables de donner à toutes vos actions le degré de mérite qu'elles doivent avoir. Fausse sagesse que la vôtre ! »

Mais j'entends nos Philosophes modernes traiter d'esclavage honteux cet assujettissement des actions vertueuses aux regles des bienséances. Ils aiment à se représenter

66 MERCURE DE FRANCE.

la vertu fiere & inflexible. Qui sont donc ces superbes défenseurs de la vertu, qui craignent tant de l'avilir ? sont-ce des hommes qui n'aiment la vertu que pour elle-même, dont le cœur libre de toute passions, ne sacrifie qu'à la raison, qui ne secouent le joug des bienséances que parce qu'ils en appellent à la primitive liberté ? Non, ce sont des hommes qui souvent ne connoissent la vertu que de nom : esprits inconséquens qui préfèrent un esclavage réel & quelquefois honteux, à l'esclavage honnête de nos bienséances ; ce sont des hommes qui, au milieu de cette liberté qu'ils vantent si fort, se font une étude constante & laborieuse d'une foule de simagrées, de manieres mille fois plus forcées & plus gênantes que celles qu'ils évitent avec tant de soin, qu'ils décrivent avec tant de chaleur ; ce sont des hommes qui, ardens à obtenir, jaloux de conserver l'objet de leurs desirs, ne craignent pas de franchir la voie de l'honnêteté, & d'afficher le scandale & la pure déraison. Chaînes pour chaînes, est-il plus doux de les recevoir des mains du caprice & de la folie, que des mains de la vertu, pour étendre son empire ? Car voilà le troisieme rapport que les bienséances ont avec elle, & qui la présentent aux yeux du Sage comme de véritables loix.

III. C'est le triomphe du Sage de faire triompher la vertu : mais que ce triomphe lui coûtera de dangers , s'il a des préjugés à combattre, des vices consacrés à vaincre ! Les bienfécances alors lui tiendront lieu de ressources. S'il les néglige , il manquera ses succès , & il aura ou la honte ou la douleur d'avoir , pour ainsi dire , compromis la sagesse.

Le Philosophe cynique fort de son tonneau , & la lanterne à la main , il va en plein jour par les places publiques chercher un homme. Son desir étoit digne d'un Sage. Le mépris des bienfécances le rendit ridicule. S'il eût sçu se conformer aux temps , aux lieux , aux personnes ; s'il eût sçu ménager les esprits superficiels de son siècle ; s'il ne se fût pas montré sous des dehors que l'on a , pour ainsi dire , droit de mépriser , il eût pu se flatter d'amener ses concitoyens à la pratique de la sagesse ; il les en écarta , en s'écartant lui-même des bienfécances.

Le peuple se souleve à Rome contre le Sénat. La fiere République députe dix cœurs vénérables. Toute la force de la saine raison eût convaincu les séditieux & ne les eût pas persuadés. Il falloit la plus grande adresse pour les ramener , irrités qu'ils étoient. Le sage Agrippa employe

28. MERCURE DE FRANCE.

l'art de l'Apologue , le peuple en saisit l'esprit , rentre dans le devoir. Les hommes se laissent bientôt gagner , quand ils sentent qu'on les ménage.

Si le vice a ses ressorts secrets , la vertu a les siens ; ressorts légitimes puisqu'ils n'agissent que pour rétablir la vertu sur les débris du vice , & ses succès prouvent assez la droiture de ses démarches.

Doit-elle ramener un cœur féroce à la douceur , elle se proportionne à la foiblesse de l'humanité , & au moment qu'elle semble oublier toute sa grandeur , elle la recouvre avec plus d'éclat. Une civilité , une déférence à propos dissipe la haine , fait tomber les préventions. Mais c'est dans les occasions délicates , où , aidée des bien-séances , elle triomphe avec plus de gloire.

Doit-elle faire ouvrir les yeux sur une injustice , loin d'exposer la vérité toute nue , qui par son aspect couvrirait de honte l'auteur de l'iniquité , elle prend un détour adroit pour présenter les conséquences dangereuses qui vont résulter du projet formé qu'elle veut détruire ; elle rejette sur des incidens , sur des surprises , les ruses de la cabale , la marche sourde de l'intrigue. Sous le voile d'un mot jeté comme au hasard , elle découvre presque sa pensée ; elle fait soupçonner tout ce

qu'elle pourroit découvrir encore ; tout le complot est à découvert , & elle n'en a pas proféré le nom. Alors elle désarme la noirceur , & sort victorieuse d'un combat où elle avoit à vaincre peut-être tous les obstacles à la fois.

Et à quoi attribuer ces succès si constants de certains esprits qui ramènent si facilement les hommes à la raison , qui la leur font aimer , sinon au talent qu'ils ont de ménager tout , de ne négliger aucune des ressources légitimes , n'opposant que la douceur à l'emportement , une prudente fermeté à la lâcheté ! La vertu mise en action gagne plus de cœurs que lorsqu'elle est mise en préceptes.

Mais , dira-t-on peut-être , les bien-séances couvrent souvent un fonds de malice , quelquefois les plus noirs projets : eh ! quoi ! parce que les bien-séances serviront à quelques cœurs corrompus d'un art imposteur , d'un masque pour cacher les vices , faudra-t'il sous les dehors des bien-séances décrier ou soupçonner la vertu même ? Les abus prouvent la malice ou l'inaptitude des hommes , mais nullement la mauvaise qualité des moyens capables de les rendre meilleurs. Entre les mains du Sage tout devient remède pour guérir les hommes de leurs passions , tout devient

exemples & leçons pour les ramener à la vertu qu'ils méconnoissent ou qu'ils négligent.

Mais je veux que les bienfécances n'aient aucun rapport à la vertu ; dépouillons-les de la noblesse de leur origine , de l'éclat de leur marche , de la gloire de leurs succès ; ne les envisageons avec le faux Sage que comme les fruits de l'invention humaine , des especes d'actes de convention , une politique dictée par l'intérêt ou par le caprice. C'est déjà un grand avantage pour elles , que de se trouver tout-établies. Un édifice dont les fondemens aussi anciens que le monde , ont été posés par la bonne intelligence des hommes , les saper tout d'un coup , parce qu'ils blessent la vue de certains esprits prétendus délicats , c'est une entreprise bien téméraire dans la théorie , plus dangereuse encore dans l'exécution ; mais enfin accordons au faux Sage tout ce qu'il demande , en fera-t'il plus fondé à mépriser les bienfécances ? Le Sage va le détromper encore , en démontrant que même sous ce rapport elles sont des loix pour quiconque prétend vivre avec des hommes , parce que sans elles il n'y aura que confusion & que trouble dans l'ordre général , il n'y aura plus de bonheur pour le particulier.

Seconde Partie. C'est un spectacle bien digne d'un Philosophe une fois élevé au dessus des idées vulgaires, de considérer ce corps qu'on nomme *société*, de le comparer avec ce monde matériel dont on ne peut assez admirer la grandeur du tout & la beauté des parties. S'il porte donc un œil curieux sur ce composé infini d'états & de conditions, où l'âge & le sexe varient; s'il considère ce tourbillon immense où des riches & des pauvres, des grands & des petits, des héros & un vulgaire, des Rois & des sujets se meuvent tous ensemble, quelle pensée lui viendrait-il, s'il avoit à imaginer le moyen de conserver chaque état dans sa place, de prévenir le dérangement de chaque partie, & d'entretenir l'harmonie du tout. Le faux Sage imagineroit sans doute, pour le bonheur commun, une parfaite égalité : car telle est la ressource de ces esprits foibles dont l'envie s'exhale sans cesse contre toute prééminence, parce qu'ils s'imaginent ramper dès lors qu'ils ne sont pas élevés. Avec ce système le monde rentreroit bientôt dans son premier chaos. Quittons l'hypothèse. L'univers est peuplé d'hommes : des milliers de siècles se sont écoulés depuis l'époque de leur union; qu'ils se soient rassemblés ou

par la crainte des maux qu'ils n'auroient pu éviter seuls , ou par l'espérance de trouver parmi leurs semblables des douceurs & des secours qu'ils auroient vainement attendus dans la solitude , il me suffit de les considérer comme déjà unis & formant un corps. Ce corps tout étendu qu'il est , s'est soutenu ; les ressorts qui en lient toutes les parties , ont , si j'ose parler ainsi , fait leur effet. Qui les a préservés du dépérissement ? qui leur donne encore cette élasticité qui les garantit de l'affaissement & de la chute ? J'ose le dire , l'inégalité des conditions , mais soutenue en même temps des devoirs rendus réciproquement. Ce seul secret a maintenu & maintiendra jusqu'à la fin des siècles l'ensemble des parties , & affermira la consistance du tout , sans quoi tout rentrera bientôt dans le trouble & la confusion.

I. Si l'on excepte ces têtes augustes qui ne voyent au dessus d'elles que le Maître de l'Univers , tout le reste des hommes a des supérieurs , des égaux , des subalternes. L'âge , le sexe , forment encore autant de classes particulières dans chacune de ces parties , autant de devoirs à remplir pour conserver l'harmonie générale.

« Tu es homme , tu es citoyen du monde , tu es le frère de tous les hommes ,

» tu

» tu es Sénateur ou dans quelque autre di-
 » gnité , jeune ou vieux , ou pere ou mari ;
 » penfes à quoi tous ces noms t'engagent ,
 » & taches de n'en deshonoré aucun. »
 Ainfi parloit le fage Epictete. Tous les
 devoirs de la fociété civile font renfermés
 en ce peu de mots , & fur cette regle le
 Sage fe conduit en quelque fituation qu'il
 fe trouve.

Le mérite ou la faveur l'a-t'il élevé à
 une de ces places éminentes , d'où l'on
 domine fur toutes les têtes d'une Nation ,
 il fent qu'il doit repréfenter la grandeur
 de l'Etat. L'éclat de fon rang lui devient
 un devoir. Dès lors ils s'interdit tout ce
 que , comme particulier , il pouvoit fe per-
 mettre. Dans fon habillement , il évite l'in-
 décence de Verrés ; dans fes paroles , l'in-
 difcrétion de Sophocle ; dans fa démarche ,
 l'inconféquence de Tigellius. En public ,
 c'est un Miniftre qui parle , qui agit au
 nom de fon Roi ; dans le particulier , c'est
 un Citoyen qui peut avoir des amis &
 vivre avec fes égaux.

La naiffance l'a-t'il laiffé parmi le vul-
 gaire , il fçait que les grands noms , les
 places éminentes , une fortune brillante ne
 font que les dehors de l'homme. Autant
 de motifs qui le consolent de l'obfcurité
 de fa vie. Mais il fait hommage à l'ordre

74 MERCURE DE FRANCE:

établi, & rend sans peine & sans contrainte l'honneur à qui il est dû : comme il paie à son Prince l'impôt qu'il lui doit en qualité de sujet ; ce seroit un sacrifice pour son cœur, qu'il craindrait de n'y point souscrire, parce que son refus tendroit à détruire, ou à troubler l'ordre général. Cette dette, selon lui, est une dette de l'Etat, & il lui suffit d'être membre de cet Etat pour l'acquitter avec plaisir & même avec empressement.

Il ne va pas, avec les yeux de la malignité, fouiller dans les archives de la critique, pour sçavoir si ce Magistrat assis sur son tribunal, doit sa place à la profondeur de son génie ou à la succession de ses Ancêtres : si ce Ministre est monté au faite des honneurs par ses talens ou par la brigue, il les voit placés, & il les honore. Les circonstances l'amènent-elles devant eux, la vertu ne s'avilira pas dans sa bouche ; avec une sage liberté, il parlera. Discret, il retiendra dans le silence ce que la flatterie avanceroit d'un ton hardi. Est-il obligé d'affaisonner son discours de quelques louanges, il fera avec discrétion & par nécessité ce que la fade adulation feroit par bassesse & avec excès.

S'il lui en coûte si peu pour satisfaire à des devoirs qui sont les plus onéreux pour

l'amour-propre, avec quelle facilité rend-il à ses égaux ce qu'il leur doit ! C'est avec eux qu'il coule ses jours ; c'est d'eux qu'il peut attendre toutes les douceurs de la vie ; quand il seroit intéressé, il deviendroit généreux à accorder ce qu'il sera en droit de retirer un jour avec usure. Ses inférieurs, il les ménage ; ce sont eux qui travaillent aux besoins les plus pressans de l'humanité ; d'ailleurs plus il adoucit leur sort, plus il voit d'heureux au dessous de lui, moins il comptera d'envieux.

L'ordre général étant ainsi maintenu, le Monarque s'assied sur son trône, sans exciter la jalousie ; le Magistrat rend ses arrêts, sans causer de murmure ; le Favori éblouit par sa fortune, sans armer l'envie ; le Citoyen vit paisible sans trop s'abaisser, de peur de se rendre méprisable, sans trop s'élever, de crainte de devenir odieux. La vieillesse jouit du respect de la jeunesse ; celle-ci profite des conseils de celle-là. Les deux sexes partagent entr'eux le droit qu'ils ont à attendre de la société ; l'un a les charges & les emplois, l'autre les complaisances & les plaisirs ; l'univers entier ne fait plus qu'une famille.

Après l'intérêt de la société en général, quel motif plus pressant que notre intérêt propre ! Les bienfaisances, en procurant le

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

bonheur général , procure encore le bonheur de chaque particulier.

II. Notre félicité vient de nous , mais presqu'autant encore de ceux qui nous environnent. Le Sage est assez désintéressé pour se payer du plaisir de contribuer au bon ordre général. Quelle satisfaction en effet plus sensible de voir une société immense dans la paix , chacun jouissant de ses droits ! cette vue seule le dédommageroit du bonheur que lui refuseroient ses semblables. Mais non : ce bonheur personnel lui est assuré. Qui s'oppose en effet à la félicité commune ? Le concours des passions & le concours des besoins. Les bienfaisances servent de frein ou de remède à ces deux maux.

Les passions , le caractère , le tempérament , ainsi que les traits du visage , font de chaque homme un être qui ne ressemble point à un autre. Chacun s'empporte aisément à ce penchant qui l'entraîne. Qui arrêtera cette fougue impérieuse , née avec nous , plus forte que nous ? Ce ne sera pas d'abord l'amour de la sagesse. On est homme long-temps avant que d'être sage. Mais ce seront les bienfaisances.

Des époux en s'unissant comptoient s'assurer un bonheur éternel ; mais à mesure qu'ils s'éloignent du jour où ils se

furent le don mutuel de leur cœur , les fleurs qui entouroient leur chaîne se fêchent , & en tombant la rendent plus pesante. L'ennui , le dégoût s'emparent de leur ame ; la haine , l'animosité les y suivent bientôt : leur désunion en éclatant , va former le scandale de toute une ville , les bienséances les retiennent. Leur maison n'offrira pas , il est vrai , l'image du temple de la paix , mais au moins ne deviendra-t'il pas le théâtre affreux de la discorde.

L'intérêt souffle son air empesté sur deux familles , & flétrit le nœud sacré qui les unissoit depuis long-temps. La chicane, pour les diviser plus sûrement , se divise elle-même , & offre à chaque partie les armes d'une éternelle dispute. Les bienséances vont arrêter ce déluge de maux. On craint de part & d'autre les langues envenimées , l'on appréhende encore de passer pour des *perturbateurs du repos public* ; si la haine ne sort pas des cœurs , au moins n'exhalera-t'elle pas son venin pour troubler la société.

Ainsi les bienséances sont utiles par les maux qu'elles arrêtent : combien sont-elles plus avantageuses par les biens réels qu'elles procurent !

L'estime des hommes si difficile à ac-

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

quérir, si facile à perdre, on l'obtient, on l'entretient avec les bienfaisances : comment en effet ne pas accorder des sentimens à ceux qui nous en témoignent ? comment refuser un retour à ceux qui nous préviennent ? Et voilà ce qui donne au commerce de la vie ces agrémens sans nombre, qui ne peuvent être conçus que par ceux qui en jouissent. Ces agrémens, il est vrai, semblent n'être que pour l'ame. Les bienfaisances en procurent encore de plus analogues à l'humanité, en lui assurant des ressources à tous ses besoins.

Composés tous de la même nature fragile, sujets aux mêmes vicissitudes, susceptibles des mêmes craintes & des mêmes desirs, comment s'affurer le secours de nos semblables, sinon par un concours intime de soins, d'égards, d'attentions. Les bienfaisances nous mettent entre les mains ce précieux trésor, avec lequel nous pourrions parer tous les accidens qui viendroient troubler le cours de notre vie. Dans notre bonheur, nous ne verrons point d'envieux ; dans notre infortune, nous ne rencontrerons que des personnes compatissantes ; dans nos infirmités, des consolateurs & des aides ; & comme la vie est un détail de besoins toujours renaissans, qui tantôt nous sont personnels, tantôt touchent nos

semblables, les bienfaisances fournissent une occasion perpétuelle de donner & de recevoir, de faire des heureux & de l'être toujours. Ainsi se perpétuera la chaîne de nos plaisirs; plaisirs purs & légitimes, puisque l'union en est le principe, comme elle en est la fin.

Laissons donc à nos Philosophes modernes, à nos prétendus Sages, le funeste goût d'une liberté imaginaire qui les rend esclaves. Laissons-les se priver volontairement de l'honneur singulier de faire valoir la vertu, de contribuer au bonheur de l'humanité : Sage, rendons hommage à la raison : hommes, assurons notre bonheur, en assurant celui de nos semblables.

V E R S

*A Mademoiselle de J. . . qui avoit demandé
des vers à l'Auteur.*

UNE Divinité me demandoit des vers ;
Avant que d'obéir, je voulus la connoître.

A l'entendre parler sur cent sujets divers,

D'abord je crus que ce ne pouvoit être

Qu'une des Muses ou Pallas.

A tant de raison, de sagesse,

D'esprit, de goût & de finesse,

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Hé ! qui ne s'y méprendroit pas ?

Puis , osant la fixer , je dis : C'est la Déesse ;
Ou des fleurs ou de la jeunesse.

Cependant à certains appas

Dont l'heureux accord nous enchante ,

'A ce je ne sçais quoi , qui la rend si touchante ;

A son air d'enjouement mêlé de dignité ;

A cet instinct secret qui conduit sur ses traces ;

Je reconnus la première des graces ,

Que l'on préfère à la beauté.

Lorsque j'offris ces Vers à la jeune Emilie ;

Ce n'est pas mon portrait , dit-elle en rougissant ;

Ah ! le voilà plus ressemblant :

Il y manquoit la modestie.

*Le Chevalier de M. . . Lieutenant au
Régiment de C. . .*

LE mot de l'Enigme du Mercure de Juin est *Thermometre*. Celui du Logogryphe est *Mélodie* , dans lequel on trouve *Elide* , *Léide* , *Die* , *mi* , *Ode* , *Isle* , *Deil* , *dôme* , *Dol* , *loi* , *dîme* , *mie* , *miel* , *Elic* , *feu saint Elme* , *lo* , *mode* , *mole* , *lime* , *Delie* , *ide* , *Mede* , *Eole* , *dé* , *Iolée* , *moële* , *oie* , *lie* , *moli* & *œil*.

E N I G M E.

Ja suis esprit , ou bien matiere ;
Je suis au Ciel , & la fable est ma mere ;
Je suis aussi parmi les minéraux.
L'art qui ma séparé de la terre & des eaux ;
De ma fluidité sçait fixer la vitesse :
Honteuse du bien que je fais ,
L'humanité rougit de mes bienfaits ;
Elle devrait rougir de sa foiblesse :
O Vénus ! Arrêtons , je dois être discret :
Un mot de plus , je dirais mon secret :
Quoi ! mon secret , je ne suis plus le même :
Formé de mille mains , on me méprise , on
m'aime ;
La curiosité se nourrit à me voir :
Semblable au sombre astre du soir ,
Je brille d'une autre lumiere :
Comme lui douze fois , je remplis ma carriere ;
Et bien souvent en moins d'un mois ,
Je la remplis nne seconde fois :
En trois mots finissons , ma muse ;
Je suis Dieu , je guéris , j'amuse.

Par M. G * , de S. Domingue.*

LOGOGYPHE.

Je suis un ornement futile ,
 Et , malgré cela , fort utile
 A certaines gens , dont le nom
 Ici seroit hors de saison ,
 Et qui , corrigeant la fortune ,
 Par une adresse peu commune ,
 Sçavent avec habileté ,
 Sous mon tissu muni d'un rebord travaillé ,
 Mettre en jeu maints crochets , où l'un des sens
 domine ,
 Et fixer quelque temps la Déesse mutine ,
 Qui , du fond d'un cornet , porte l'arrêt affreux ,
 Et ruine à jamais un Joueur malheureux.
 Aux caprices nouveaux d'une inconstante mode ,
 Je suis toujours assujetti.
 Piece souvent fort incommode ,
 Je déconcerte l'Étourdi ,
 Au geste léger & folâtre ,
 Qui voudroit profaner l'alsbâtre ,
 Que je défends des attemats.
 Je vois , Lecteur , ton embarras.
 Or-fus , pour me faire connoître ,
 Je vais analyser mon être.
 Propres à la combinaison ,
 Dix pieds composent ma structure :

Prends en trois, &c de la nature
Tu vois une production :
Plante dont les fibres utiles
Offroient à nos Ayeux habiles
L'heureux tissu, qui des frimats
Fit mépriser les nouveaux attentats.
Tu vois de plus un homme nécessaire
Dans un vaisseau ; ce qu'offre dans un verre
Du Champenois la fumeuse liqueur.
Ce qui d'un mets corrige la fadeur.
La fille d'Inachus, deux notes de musique,
De ma Cloé le plus bel ornement,
Des eaux un petit habitant ;
De plus un fleuve dans l'Afrique,
Qui déposant un utile limon,
Arrose des pays, où le triste Orion,
Quittant le palais de Nérée,
Ne rafraîchit jamais la terre désolée.
En un mot, cher Lecteur, mon regne va finir
Anvers, Albion & Maline ;
Jà me font faire grise mine.
Bientôt, triste & pauvre martyr,
Si dans le jour un mortel téméraire
Ose montrer mon tissu méprisé,
Tel qu'un hibou que l'aurore a trouvé
Imprudemment sorti de sa tanière,
On fuit mon aspect odieux,
Ou l'on me poursuit avec rage.
Je vais donc faire une retraite sage :

D. vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Si je ne puis jouir de la clarté des Cieux :

Adieu , jour imposteur , odieuse lumière ,

Une bien plus noble carrière

Pour moi s'ouvrira désormais.

Adieu donc , adieu pour jamais.

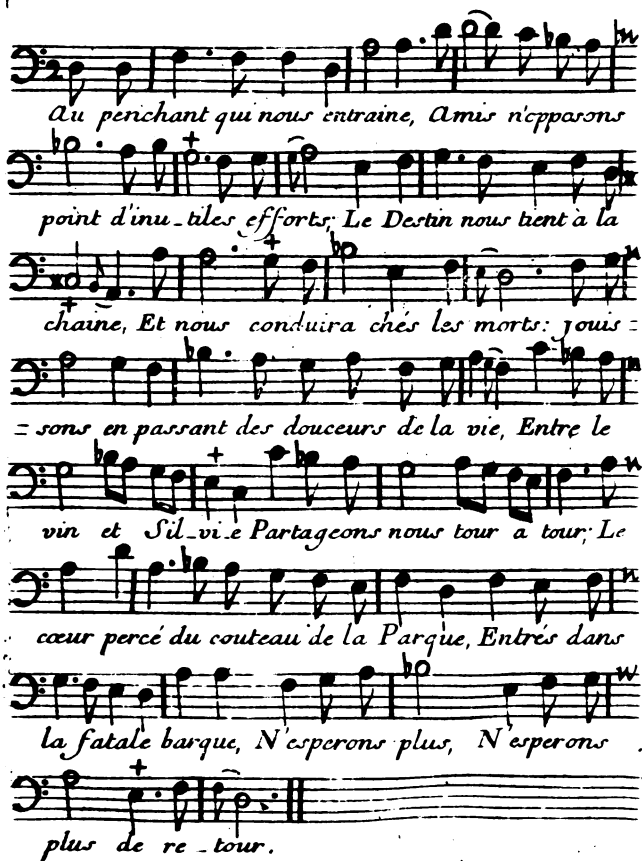
CHANSON.

Couplet Anacréontique.

Au penchant qui nous entraîne ;
Ami n'opposons point d'inutiles efforts ;
Le Destin nous tient à la chaîne ,
Et nous conduira chez les morts.
Jouïssons , en passant , des douceurs de la vie :
Entre le vin & Silvie
Partageons-nous tour à tour :
Le cœur percé du couteau de la Parque ;
Entrés dans la fatale barque ,
N'espérons plus de retour.

*Les paroles sont de M. Dallet , de Metz
Evêché , & la musique de M. Roberto ,
Musicien à Caën.*





Au penchant qui nous entraîne, Amis n'opposons
 point d'inutiles efforts; Le Destin nous tient à la
 chaîne, Et nous conduira chés les morts: jouis-
 sons en passant des douceurs de la vie, Entre le
 vin et Sil-vie Partageons nous tour à tour; Le
 cœur percé du couteau de la Parque, Entrés dans
 la fatale barque, N'espérons plus, N'espérons
 plus de re-tour.

Gravé par M.^{de} Labassée.

Imprimé par Tournelle

Handwritten text, likely a list or ledger, consisting of approximately 10 horizontal rows. The text is extremely faint and illegible due to the quality of the scan. Some characters, such as 'C' and 'd', are faintly visible on the right side of the rows.

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Nous avons eu occasion de nous appercevoir , que la plûpart de nos Lecteurs ne jettoient qu'un coup d'œil fort rapide sur le sixieme article du Mercure , destiné à annoncer *les Nouvelles étrangères , celles de la Cour , les Mariages , les Morts , &c.* , soit qu'ils le jugent peu intéressant par lui-même , parce qu'on ne fait qu'y répéter des choses déjà énoncées ailleurs , ou que le caractere menu qui le distingue des autres articles , les rebute. Ces considérations nous ont engagé à réimprimer à la tête des *Nouvelles Littéraires* du premier volume de ce mois , ce que nous avons dit dans celui de Juin, pag. 210, de feu M. de Boissy , Auteur de ce Recueil , à l'occasion de sa mort , dont il est de notre devoir d'instruire généralement toutes les personnes qui se sont abonnées pour le Mercure , & particulièrement celles qui demeurent en Province.

Louis de Boissy , de l'Académie Française , que le grand nombre de produc-

36 MERCURE DE FRANCE.

tions qu'il a mises au Théâtre, ont rendu célèbre, est mort à Paris le 19 Avril, âgé de soixante-trois ans 4 mois 24 jours. Il étoit né à Vic en Carladèz dans l'Auvergne, le 26 Novembre 1694, de Pierre Boissy, Conseiller du Roi, Juge Prévôt du Carladèz, & de Marie-Félice de Comblat, sortie d'une famille distinguée de cette Province. La Cour l'avoit choisi pour remplacer dans la composition du Mercure de France, feu M. de la Bruere, qui en avoit obtenu le Privilege. Il en avoit été chargé depuis le mois de Janvier 1755. Il avoit cru ne pouvoir mieux répondre à l'honneur du choix qu'on avoit fait de lui pour la direction de ce Journal, qu'en s'occupant uniquement du travail que comporte cet ouvrage périodique, qui étoit devenu l'objet de toute son application pendant les dernières années de sa vie. Il avoit apporté tous ses soins à intéresser le public à sa lecture, qu'il avoit tâché de rendre également agréable & instructive. Ce que nous oserons seulement nous permettre de remarquer à sa louange, c'est qu'ils n'ont pas paru avoir été infructueux. Le Mercure passe actuellement par Brevet entre les mains de M. Marmontel, dont les talents en divers genres de littérature sont assez connus pour n'avoir pas besoin de

nos éloges. Il nous suffira de dire que les contes ingénieux dont il a enrichi ce Recueil à différentes fois, étoient autant de titres pour mériter qu'on lui en confiât la rédaction. Il doit commencer par le volume du mois d'Août. Nous avertissons que le Bureau du Mercure continuera de se tenir chez M. Lutton. C'est à lui qu'on prie d'adresser les pièces qu'on enverra pour être insérées dans cet ouvrage.

Nous avons inséré dans les Nouvelles Littéraires du mois de Décembre de l'année dernière, une lettre sur la mort du R. P. Dom Augustin Calmet, Abbé de Senones, qui nous avoit été écrite par Dom Fangé son neveu, & son successeur dans la même Abbaye. Nous l'avons accompagnée d'un éloge de notre part, qui étoit assurément bien dû au mérite des travaux littéraires de ce docte Bénédictin. Nous nous sommes empressés de rendre, avec le public, ce témoignage d'estime à sa mémoire qui ne peut manquer d'être chère à toutes les personnes qui consacrent leurs veilles à l'étude des Lettres Saintes. Nous ne parlons point ici des rares vertus qui ont rehaussé l'éclat de ses talents. Le tribut de louanges qu'elles méritent, est une tâche que ceux qui se proposeront d'écrire sa

38 MERCURE DE FRANCE:

vie, rempliront beaucoup mieux que nous.
Il nous suffira de dire que la multitude des ouvrages qu'il a composés, & la profonde érudition qui y brille, doivent le faire regarder, à juste titre, comme un des plus laborieux & des plus sçavans Ecrivains de son siècle. On a trouvé dans les papiers qu'il a laissés, son épitaphe faite par lui-même, & telle qu'il a souhaité qu'elle fût gravée sur sa tombe. Elle caractérise à la fois sa candeur, son humilité & sa piété. Nous nous flattons que nos lecteurs nous sçauront quelque gré de la leur communiquer. On ne peut trop s'intéresser à tout ce qui part d'une main comme la sienne. La voici,

*Hic jacet frater Augustinus Calmet ,
Natione Lotharus ,
Religione Catholico-Romanus ,
Professione Monachus ,
Nomine Abbas :
Multa legit , scripsit , oravit ,
Utinam benè !*

Nous allons en donner une traduction en faveur des personnes qui sont dans le cas de ne pas entendre la langue latine.

Ici repose frere Augustin Calmet , Lorrain de Nation , Catholique-Romain de Religion , Moine de profession , Abbé de nom.

Il a beaucoup lu , écrit & prié ; Dieu veuille qu'il l'ait bien fait : nous n'avons cherché qu'à traduire littéralement les termes Latins de cette Epitaphe. Nous n'avons même pu exprimer que très-faiblement les deux mots latins qui la terminent. Il nous paroît fort difficile d'en rendre toute l'énergie dans notre langue , que nous croyons peu susceptible de cette brièveté , qui fait le mérite du style lapidaire.

• **TRAITÉ de Dynamique**, dans lequel les loix de l'équilibre & du mouvement des corps, sont réduites au plus petit nombre possible, & démontrées d'une manière nouvelle, & où l'on donne un principe général pour trouver le mouvement de plusieurs corps qui agissent les uns sur les autres d'une manière quelconque. Par M. d'Alembert, de l'Académie Française, des Académies Royales des Sciences de France, de Prusse & d'Angleterre, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suède, & de l'Institut de Bologne. Nouvelle édition, revue & fort augmentée par l'Auteur. *A Paris*, chez *David*, Libraire, rue & vis à-vis la grille des Mathurins, 1758.

Cette nouvelle édition du **Traité de Dynamique** est dédiée à M. le Comte d'Argenson. Comme l'épître dédicatoire,

98 MERCURE DE FRANCE.

qui n'est pas longue , honore également le Ministre & l'Homme de lettres , nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de la rapporter ici.

Monseigneur , l'accueil favorable que les Sçavans ont déjà fait à ce fruit de mes travaux , m'a inspiré le désir & la confiance de vous l'offrir. Je souhaiterois l'avoir rendu digne de la postérité , pour faire parvenir jusqu'à elle le seul témoignage que je puisse vous donner de mon attachement & de ma reconnaissance. De toutes les vérités contenues dans cet ouvrage , la plus précieuse pour moi est l'expression d'un sentiment si noble & si juste. Moins j'ai cherché les bienfaiteurs , moins je dois oublier ceux qui ont voulu être les miens ; & les graces dont Sa Majesté m'a honoré , toujours présentes à mon cœur , me rappelleront sans cesse ce que je dois au Ministre qui me les a obtenues. Puissent , Monseigneur , les sciences & les lettres , fideles à conserver le souvenir de ceux qui les ont aimées , célébrer d'une maniere digne de la France & de vous , tant d'établissements glorieux à votre Ministère , qui laisseront à vos successeurs l'honneur de les faire fleurir ! Puissiez-vous goûter en paix dans votre retraite la consolation que procure la vie privée , de ne point voir de

trop près les malheurs des hommes ! Tels sont, Monseigneur, les vœux d'un Citoyen à qui votre prospérité sera toujours chère, & qui se trouve pour la première fois à plaindre de la médiocrité de son état, par le désir qu'il auroit de donner plus d'éclat à son hommage. Je suis avec un profond respect, &c. &c.

Il suffit de voir le nom de M. d'Alembert à la tête d'un ouvrage de Mathématique, pour qu'il porte sa recommandation avec lui. Il n'est pas question de donner ici l'analyse de cet important traité, dont le mérite est suffisamment connu par le compte avantageux que les Journaux en ont rendu, lorsqu'il parut pour la première fois. Le sceau de l'approbation générale qu'il a reçue de la part des Sçavans, dit beaucoup plus que tous les éloges que nous en pourrions faire. Nous nous bornerons à parler de ce que l'édition que nous annonçons, renferme de nouveau. C'est ce que nous allons exécuter d'après l'avertissement de l'Auteur.

Cette seconde édition est augmentée de plus d'un tiers.

On a ajouté au discours préliminaire quelques réflexions sur la question des forces vives, & l'examen d'une autre question importante, proposée par l'Académie

92 MERCURE DE FRANCE.

Royale des Sciences de Prusse , *si les loix de la Statique & de la Méchanique sont de vérité nécessaire ou contingente ?*

Dans la premiere partie de l'ouvrage , ce qui regarde la mesure & la comparaison des forces accélératrices est expliqué avec beaucoup plus de détail que dans la premiere édition , & contient sur cette matiere des remarques qu'on ne trouvera point ailleurs : on a inséré aussi dans cette premiere partie , plusieurs nouvelles recherches sur les loix de l'équilibre.

Les additions principales de la seconde partie , sont quelques propositions sur l'état du centre de gravité de plusieurs corps qui agissent les uns sur les autres ; la solution complete d'un problème de Dynamique , qui n'avoit été qu'imparfaitement résolu jusqu'ici , parce qu'on n'avoit pu séparer les indéterminées de l'équation finale (ce problème se trouve art. 97 & suivans) ; une solution beaucoup plus simple du problème V sur le mouvement d'un fil chargé de plusieurs poids , avec un grand nombre de réflexions curieuses sur ce problème ; une solution plus détaillée & en même temps plus simple du problème des corps qui vacillent sur des plans ; enfin des recherches nouvelles & des observations importantes sur le choc des

corps à ressort. Nous ne parlons point de plusieurs autres additions moins considérables répandues dans le corps de l'Ouvrage, & qui ont principalement pour but de développer davantage ce qui a paru à l'Auteur en avoir besoin. Il a cru devoir nous apprendre les obligations qu'il a à M. Bezout, de l'Académie royale des Sciences, qui a bien voulu lui fournir pour cette édition un grand nombre de notes, dont l'objet est de mettre l'Ouvrage à la portée d'un beaucoup plus grand nombre de Lecteurs qu'il ne l'étoit dans la première édition. Ces notes, au nombre de plus de soixante, sont au bas du texte.

Quoique cette nouvelle édition soit déjà fort augmentée, le dessein de M. d'Alembert étoit d'y ajouter encore plusieurs autres morceaux, la plupart composés depuis long temps, & qui ont tous rapport à la Dynamique. Ces morceaux étoient 1°. Des recherches sur le mouvement d'un corps qui tourne autour d'un axe mobile; problème du même genre que celui de *la précession des Equinoxes*: l'Ouvrage dont il a fait part au Public sur ce dernier sujet en 1749, contient tous les principes nécessaires pour résoudre le problème général en question, & les recherches dont il s'agit ici, & que l'Auteur

94 MERCURE DE FRANCE.

étoit dans l'intention de joindre à ce *Traité*, ne sont que l'application de ces principes : 2°. Plusieurs additions à l'*Essai d'Hydrodynamique*, entièrement neuf qu'il a donné dans les chapitres VIII & IX, de sa *Théorie de la résistance des fluides*, publiée en 1752 ; ces additions ont pour objet de faire voir que cet *Essai d'Hydrodynamique*, quoique très-court, renferme une méthode aussi générale qu'on le puisse désirer pour soumettre au calcul le mouvement des fluides, & de déterminer en même temps le petit nombre de cas dans lesquels on peut appliquer *rigoureusement* le calcul à la recherche de ce mouvement : 3°. Une théorie des oscillations des corps flottans, pour servir de supplément à celle que l'Auteur dit avoir ébauchée dans le chapitre VI de son *Essai*, déjà cité, de la *résistance des fluides* : 4°. Un écrit assez étendu sur les vibrations des cordes sonores, en réponse aux objections qui lui ont été faites sur ce sujet dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* de 1753, par deux grands Géomètres, MM. Bernoulli & Euler, divisés d'ailleurs entr'eux, même dans ce qu'ils lui contestent, puisque l'un lui accorde ce que l'autre a jugé à propos de lui nier : 5°. Enfin une démonstration du principe de la compo-

tion des forces , à la vérité moins simple que celle qui a été donnée dans l'article 28. de cet Ouvrage , mais que M. d'Alembert croit cependant n'être pas indifférente pour les Mathématiciens , par le moyen qu'il a trouvé de simplifier la démonstration très-ingénieuse de ce même principe , qu'on peut lire dans le premier tome des *Mémoires de Pétersbourg*. Comme l'Auteur a craint que ces différentes additions , quoique toutes intéressantes par leur objet , n'eussent trop grossi le volume qu'il met au jour , il se propose de les publier ensemble ou séparément dans quelque autre occasion.

Il s'est contenté de joindre à son Ouvrage un petit écrit sur les Tables de la Lune, qui étoit trop court pour être publié séparément. Il répond dans cet écrit à quelques objections qui lui ont été faites sur ce qu'il avoit avancé dans son dernier Ouvrage, par rapport à ces Tables.

TRAITÉ des affections vaporeuses du Sexe, avec l'exposition de leurs principaux symptômes, de leurs principales causes, & la méthode de les guérir ; par M. Joseph Raulin , Docteur en Médecine , Médecin ordinaire du Roi , des Académies Royales des Belles-Lettres, Sciences & Arts de

96 MERCURE DE FRANCE.

Bordeaux & de Rouen , vol. in-12. de 408 pages , sans y comprendre le Discours préliminaire. *A Paris* , chez *Jean Thomas Hérissant* , Libraire , rue Saint Jacques , à S. Paul & à S. Hilaire , 1758.

Un Ouvrage sur les affections vaporeuses du sexe , ne peut-être que très-bien accueilli ; tous ceux de M. Raulin sont enrichis d'une pratique solide. Cet Auteur soutient dans celui-ci une réputation justement acquise ; le choix du Sçavant qui l'a engagé à le composer , prévient d'avance sur le jugement qu'on doit en rendre.

Cet Ouvrage est annoncé par un Discours préliminaire ; il est ensuite divisé en deux parties. M. Raulin fait voir dans le Discours préliminaire , que les vapeurs font la plus grande partie des maladies chroniques , qu'elles se multiplient de plus en plus , qu'elles attaquent les hommes tout comme les femmes , qu'elles deviennent héréditaires , &c. Il observe combien leurs causes ont été peu connues ; il rappelle plusieurs erreurs où l'on est sur ces maladies , & il donne à juger si l'on a pu les guérir sans les connoître. Il établit ensuite en général les véritables causes des vapeurs ; il les éclaire en détail dans la première partie , qui est divisée en trois sections , & celles-ci

celles-ci en plusieurs chapitres , qui contiennent leurs symptômes & leurs différentes causes. On trouve dans la seconde partie la cure de ces symptômes & de ces causes , dans le même ordre établi dans la première partie. Nous invitons l'Auteur à continuer ses observations sur des maladies aussi fâcheuses , & qui font tant de progrès en se multipliant : on connoît ses talens & son zèle pour le Public ; il ne sçauroit trouver des moyens plus heureux pour les rendre utiles.

*LETTRE de M. Bomare - de Valmont ;
Démonstrateur d'histoire naturelle , à M.
de Féligonde , Secrétaire perpétuel de la
Société Littéraire de Clermont-Ferrand ,
en Auvergne , & Discours à cette Académie
sur sa réception.*

MONSIEUR , je suis très-sensible à l'honneur que l'Académie vient de me faire. Ce ne peut être qu'aux espérances qu'elle a conçues de moi, que je dois le titre qu'elle m'accorde , & je tâcherai d'y répondre. C'est la nature qui donne les talens , le goût pour les sciences qui les perfectionne , l'amour du bien public qui les applique utilement. Voilà les différens points

I. Vol.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

de vue. sous lesquels vous m'avez considéré, & le désir d'être utile aura sans doute suppléé le reste à vos yeux. Il est heureux qu'ayant à accorder une fois à la bonne volonté la récompense la plus flatteuse du mérite, votre choix soit tombé sur moi. Je vous prie, Monsieur, de présenter à l'Académie, les sentimens de reconnoissance d'un homme qui connoît du moins toute son indulgence.

Je suis avec respect, &c.

Discours.

Messieurs, en m'admettant dans votre société littéraire, vous avez suivi la maxime de Sénèque, qui prescrit aux bienfaiteurs de *donner des choses utiles, des choses agréables, des choses durables* : demus utilia, jucunda, mansura.

Tel est l'honneur que je reçois de vous : il m'est très-utile, parce que votre gloire accrédite mes travaux, & me concilie la faveur du public ; il m'est infiniment agréable, parce que je trouve parmi vous des conseils, des exemples & de l'amitié. Enfin c'est un bienfait durable, parce que vous en déposez l'acte authentique dans les monumens de votre Académie.

(1) Lib. 1, de benefic. cap. 11.

De mon côté , Messieurs , la reconnoissance est sans bornes : si mes études sont couronnées de quelques succès , je serai charmé qu'on en découvre le principe , qu'on soit instruit des courses que j'ai faites dans votre Province , des trésors que j'en ai rapportés , des connoissances que j'y ai puisées , de l'encouragement que vous donnez à mes entreprises.

Mais en recevant aujourd'hui le titre honorable que vous me conférez , qu'il me soit permis d'en commencer les fonctions , c'est-à-dire , Messieurs , de vous parler en Naturaliste & en Académicien. J'ai goûté le plus sensible plaisir à la vue des productions naturelles de votre patrie ; puis-je trop applaudir au bonheur que vous avez d'être sans cesse spectateurs de tant de merveilles ? Ah ! Messieurs , dans l'impossibilité où je suis de payer vos bienfaits , quelqu'un pourroit-il me disputer l'avantage de célébrer ceux que votre Province a reçus de la nature ?

Il étoit déjà très-connu , Messieurs , que l'Auvergne est , par excellence , la Province féconde en esprits : *Arvernia ingeniorum ferax*. Sans remonter aux siècles des Avitus , des Sidoines & des Grégoires de Tours , quelle autre Province pouvoit compter dans ses fastes trois personnages

E ij

supérieurs ou même comparables à Sirmond , à Paschal & à Domat ; le premier , aussi profond dans les antiquités Ecclésiastiques , qu'élégant & majestueux dans son style ; le second , fondateur en quelque sorte de la physique parmi nous , & capable d'inventer les mathématiques , si elles n'étoient pas aussi anciennes que le monde ; le troisième , simple Jurisconsulte , mais digne , par la force de son génie , d'être Législateur.

Tels sont les hommes , Messieurs , que votre patrie a produits ; & quelles traces n'ai-je point remarquées du même mérite , des mêmes connoissances , de la même gloire littéraire , dans les conférences aussi aimables qu'instructives où vous m'avez permis d'assister durant mon séjour dans votre Ville ? Chacun de vous , semblable à ces mines précieuses qui se décelent par la couleur des terres & par la qualité des plantes dont elles sont couvertes , me faisoit appercevoir ses talens particuliers ; tantôt la profondeur du sçavoir , tantôt la finesse des vues , tantôt l'exactitude de la critique , tantôt la sagacité des conjectures , & j'admirois dans tous la vigueur de l'ame & l'élévation des pensées : c'étoit-là comme le trait commun & général qui vous caractérisoit tous également.

Je saisis ce trait , Messieurs , parce que je le remarque. aussi dans les richesses naturelles de votre pays. La force , la grandeur , l'abondance en forment le caractère spécifique , & leur donnent un prix inestimable. Oui , Messieurs , j'ai parcouru vos plaines , j'ai franchi vos montagnes , j'ai traversé vos rivières , & partout j'ai reconnu les opérations d'une nature forte , efficace , libérale : comme si la Providence n'avoit pas voulu permettre qu'une région si féconde en génies , n'eût qu'une réputation médiocre du côté des productions de la terre : ou comme s'il étoit de votre destiné , Messieurs , d'habiter une Province semblable en tout à l'Egypte.

Car vous le sçavez , cette mere des sciences , cette maîtresse des Philosophes & des Législateurs , l'Egypte fut en même temps très-renommée par la multitude & par la variété de ses productions. On tiroit de son sein ces masses prodigieuses de granite , qui servirent si long-temps à la construction des statues colossales & des obélisques. Or , Messieurs , il ne manque , ce semble , dans vos cantons , qu'un Sésostris pour entreprendre & faire exécuter les mêmes travaux. Le granite , en grandes masses , se trouve communément dans le terrain qui sépare votre Ville , du Puy-de

102 MERCURE DE FRANCE.

Dôme. Les Provinces voisines ne possèdent en quelque sorte que les effais, ou les restes de ces mines singulieres. Vous en possédez le fonds, & c'est véritablement chez vous, comme chez les Egyptiens, que la nature a travaillé en grand.

Que dirai-je de ces congellations stalactiques qui, pour vous seuls, ont opéré la merveille connue de tout le monde? Je parle de ce pont qu'on voit dans votre Ville; de cette architecture naturelle, qui n'est dûe qu'à la chute d'une eau plus puissante mille fois que tous les efforts de l'art.

Vous parlerai-je de cette source intarissable de *Naphie* qu'on appelle, dans vos cantons, le *Puy-de-la-Poix*? est-il quelque part ailleurs un écoulement pareil, une effusion aussi copieuse & aussi constante de matiere fondue & non enflammée?

Et ces montagnes majestueuses qui vous environnent ne dénotent-elles pas les grands efforts de la nature? ne renferment-elles pas dans leur sein des trésors infiniment propres à enrichir l'histoire naturelle? ne produisent-elles pas des arbres & des plantes d'une force & d'une vertu supérieure à tout ce qu'on vante le plus en ce genre? ne sont-elles pas même, ces montagnes, jusques dans leurs effrayans

phénomènes, des objets dignes de toute la curiosité d'un Philosophe ? Ces neiges éternelles qui en couvrent le sommet, ces vapeurs qui s'y rassemblent, ces torrens qui en découlent, ces orages qui s'y préparent, ces foudres qui s'y forgent, ces variations que leur proximité cause dans la température de votre climat ; je vous le demande, Messieurs, toutes ces choses ne vous ont-elles pas occupés cent fois ? n'ont-elles pas été le sujet le plus ordinaire de vos conférences philosophiques ?

Je sçais que de ces phénomènes résultent quelquefois des désordres ; que des vents impétueux, des grêles funestes, des inondations subites ont ravagé de temps en temps vos moissons : tristes effets, sans doute, du voisinage de ces monts audacieux, où la nature se plaît à donner tant de spectacles divers : mais, Messieurs, le Pouffin n'est pas moins admirable dans son tableau sombre & effrayant du déluge, que dans sa tendre & brillante composition du triomphe de Flore ; & si les graces naïves du Corregge nous enchantent, la maniere terrible de Michel - Ange nous transporte. Je veux dire qu'un Naturaliste aime aussi à contempler les écarts & la colere de la nature. Il s'enrichit de tout, & quand il m'est arrivé de parcourir, en

roulant , toute la croupe glacée de votre Puy de Dôme (1) , j'ai regardé cet événement comme un trait plus digne de servir à l'histoire de mon voyage , que toutes mes tranquilles promenades dans les Provinces méridionales de la France.

Cependant , Messieurs , malgré les tempêtes qui s'élèvent du sein de vos montagnes , vous habitez encore un des plus beaux pays qui soient au monde , un célèbre & ancien Ecrivain l'a dit : (Sidonius , liv. 4 , Epist. XXI) : « Cette terre dé-
 » lasse le voyageur , enrichit le laboureur ,
 » réjouit le chasseur. Elle abonde en pâtu-
 » rages , en vignobles , en fontaines &
 » en rivières , en villes & en châteaux.
 » Les étrangers qui ont occasion d'y passer ,
 » seroient tentés d'oublier leur patrie &
 » de s'y établir. » Ainsi parloit Sidoine Apollinaire il y a plus de treize siècles. La révolution des temps n'a rien changé dans ce beau portrait ; & les avantages du

(1) J'ai roulé de la cime du grand Puy de Dôme du côté du Nord , qui étoit couvert de neige jusques sur le petit Puy : la rapidité de cette chute , jointe au froid glacial de la moyenne région , me saisirent pendant quelques minutes , en me privant de l'usage des sens : revenu à moi-même sain & sauf , je ne trouvai que ma montre , mon thermomètre , & le sac qui contenoit quelques pierres d'endommagées.

commerce, des arts, des sciences, beaucoup plus sensibles aujourd'hui qu'ils ne l'étoient au cinquieme siecle, donnent à votre patrie un éclat dont Sidoine & tous les Anciens pourroient être éblouis.

Je le répète, Messieurs, parce qu'il me reste encore quelque chose à observer sur ce point : la nature est toute en grand dans votre Province ; si elle y a donné aux esprits une force supérieure, à la terre une fécondité inépuisable, aux alimens une salubrité presque universelle, faut-il s'étonner que cette mere commune des humains voulant paroître dans vos cantons tout ce qu'elle est, je veux dire puissante & magnifique, ait aussi pourvu vos compatriotes d'une complexion robuste & d'un penchant décidé au travail ?

Déjà le bienfait est général pour tous les animaux qui couvrent vos campagnes. Ces Germains, si vantés par Tacite, possédoient des troupeaux nombreux, mais d'une espece basse & foible. Il n'en est pas de même des habitans de l'Auvergne. Tacite auroit peint des plus grands traits leurs richesses champêtres, leurs charrues attelées de bœufs qui auroient mérité par leur corpulence de précéder les triomphateurs au Capitole. (1)

(1) Dans l'appareil des triomphes Romains, on

106 MERCURE DE FRANCE.

Mais quels furent, je vous prie, ces guerriers si célèbres dans les annales Romaines ; ces soldats de Vercingetorix qui eurent la gloire de harceler Jules-César & de lui faire lever le siège de Gergovia ? C'étoient vos ancêtres, Messieurs, c'étoient des hommes endurcis aux travaux militaires, ennemis du luxe, contens d'une nourriture frugale, incapables de former des projets injustes ou ambitieux ; mais extrêmement jaloux de leur liberté, & prêts à sacrifier tout pour conserver l'indépendance dont ils jouissoient sur les bords de l'Allier & de la Dordogne. César éprouva ce que pouvoient des bras armés de fer, & des esprits à qui la prétendue majesté du peuple Romain ne faisoit point illusion.

Aujourd'hui, Messieurs, ce Conquérant retrouveroit dans vos campagnes la même fermeté de caractère, & des soldats pour le combattre. Dans vos Villes, il retrouveroit une valeur dirigée par les connoissances, des hommes capables d'obéir sans bassesse, de commander sans orgueil, de vaincre sans cruauté & sans ambition.

L'Auvergne est donc encore remplie faisoit marcher à la tête des bœufs couronnés de fleurs & de banderoles ; quelquefois ils avoient les cornes dorées,

d'habitans livrés aux travaux les plus pénibles , attachés aux arts dont l'Antiquité fabuleuse ne chargeoit que les Cyclopes , les Géants ou Hercule. Cependant , Messieurs , cette contrée n'est pas inaccessible à l'infirmité , à la douleur , à la vieillesse , à cet essain de maux que Virgile place aux environs du Tartare : aussi la nature toujours bienfaisante est-elle venue à votre secours ; elle a prévu toute la malignité des monstres qui pourroient vous attaquer ; elle leur a opposé , dans le sein même de votre patrie , tout ce qu'il y a de plus spécifique & de plus puissant en herbes médicinales , en eaux salutaires , & quelles eaux encore ? Nulle Province n'en produit d'aussi abondantes , ni d'aussi appropriées à la diversité presque infinie des maux qui affligent tous les âges & toutes les conditions du genre humain.

Je ne vous en ferai pas le détail , Messieurs , les fontaines du Mont-Dor , de Saint-Allyre , de Pont-Gibant , de Saint-Myon , de Vic-le-Conte , de Besse , de Chanonat , & quantité d'autres , vous sont connues. Que dis-je ! les Romains même de la plus haute antiquité , sçavoient estimer l'abondance des eaux qui se trouvent dans votre pays , & l'efficacité de vos bains. On voit encore au Mont-Dor des restes de leur

E vj

magnificence, des colonnes, des bas-reliefs, des ruines de Temples & de Palais, &c.

Quels objets pour votre compagnie, Messieurs ! Je prévois le temps où il se formera des entreprises académiques pour parcourir & pour bien connoître ce beau pays. Ceux de vos Confreres qui se sont dévoués à l'étude des antiquités, rechercheront avec soin les monumens de la grandeur Romaine. Ils déterreron partout des médailles, des inscriptions, des instrumens de sacrifices, des vases destinés au culte des Dieux, &c. Ils rendront compte dans vos assemblées de leurs découvertes & de leurs conjectures. Ils ont déjà de grands modeles parmi vos compatriotes. Je me borne à nommer l'illustre Savaron, dont les Ouvrages, malgré les révolutions arrivés dans notre Langue, se soutiennent encore avec honneur.

Ceux qui ont fait des progrès dans les diverses parties de la médecine, ou qui s'appliquent à la chymie, entreprendront l'analyse de toutes vos eaux thermales ; ils en tireront plusieurs de l'obscurité, ils en accréditeront l'usage, & quelles sources de richesses pour cette Province !

Ceux qui auront la noble ambition de former des cabinets d'histoire naturelle, grimperont sur les montagnes, & y décou-

viront mille singularités précieuses. Je compte bien, Messieurs, me rejoindre de temps en temps à ces Curieux Observateurs. La Capitale immense où j'ai fixé mon séjour ne possède pas tout ; & de plus, quel agrément ne sera-ce point pour moi d'aller oublier le tumulte de Paris dans le silence de vos montagnes, & dans la Compagnie sçavante où j'ai l'honneur d'être admis ?

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui s'appliquent à la physique, seront toujours à portée d'observer les variations de l'air, les phénomènes de l'atmosphère, la température du climat ; & ne pourront-ils point quelque jour, en voyant de si près ces énormes montagnes, nous décider totalement sur l'attraction & sur ses effets ?

Enfin, je ne doute point que les Historiens, mêmes les Orateurs, les Poètes de votre Société Littéraire, ne signalent aussi leurs talens, quand il fera question de célébrer leur commune patrie. Vous avez l'exemple, Messieurs, de l'illustre personnage déjà cité ; de Sidoine Apollinaire, qui s'est consacré, pour ainsi dire, à la gloire de votre Province. Il a répandu dans ses écrits les plus éclatans témoignages de zèle & d'affection pour l'Auvergne. En prose & en vers, il a manifesté sans cesse

l'ardeur de ses sentimens. On couroit néanmoins alors vers l'époque de la barbarie, on entroit dans la nuit des temps. Aujourd'hui qu'un beau jour vous éclaire, seriez-vous moins sensibles au bonheur d'habiter une terre si féconde & si privilégiée de la nature ? Non, Messieurs, vous ne le céderez point en inclinations patriotiques aux grands hommes qui vous ont précédés ; & pour rendre à votre patrie le tribut d'amour qui lui est dû, vous ferez revivre tous ces doctes personnages qu'elle a portés dans son sein. Votre Société Littéraire fera le berceau où se formeront encore des Sirmonds, des Paschals, des Domats ; ajoutons-y des Génébrards, des Rolles, & ressouvenons-nous de plus qu'un Chancelier de l'Hôpital, aussi grand homme d'Etat, qu'excellent Littérateur, naquit dans la Province à laquelle tant de liens vous attachent.

Si je me représente ainsi, Messieurs, tous les heureux génies qui font votre gloire, c'est pour m'animer moi-même à marcher dans la carrière qu'ils nous ont tracée. Quoique je sois né sous un autre Ciel que le vôtre, j'adopte, comme Académicien, tous vos sentimens patriotiques. Je crois que tout étranger, dès qu'il étoit reçu Citoyen Romain, avoit un zèle ardent

pour Rome ; & que quand on étoit seulement allié de Lacédémone , on pensoit en vrai Spartiate.

Plein de ces maximes, Messieurs, j'espère profiter non seulement de vos lumières, mais de vos exemples & de vos vertus. Une Académie est une école de mœurs autant que de littérature, un centre de probité autant que de connoissances. Je n'altérerai point ces notions, aussi anciennes que la bonne, la vraie & l'unique philosophie. Je les fortifierai même par les exercices auxquels je consacre mon temps & mes forces.

Oui, Messieurs, la profession de Naturaliste porte avec elle-même tous les caractères de la simplicité, de la candeur & de la paix : un homme tout occupé de recherches sur les diverses productions de la nature, ne doit connoître ni le faste, ni l'ambition, ni l'artifice. Il a un avantage encore plus précieux : ses travaux l'élèvent sans cesse à l'Auteur des merveilles, qui attirent continuellement ses regards.

Dans ce Discours, Messieurs, j'ai parlé à tout instant de la nature & de ses œuvres ; mais je connois ceux à qui j'ai eu l'honneur d'adresser la parole : vous êtes tous des Philosophes instruits, des Académiciens qui regardent comme leur premier

112 MERCURE DE FRANCE.
devoir de conserver & de révéler la Religion.

Enfin c'est en quelque sorte plus pour nous, qui contemplons la nature, que pour les autres hommes qui la voyent simplement, qu'il est écrit dans le Psalmiste (1) : *Quam magnificata sunt opera tua, Domine !*

(1) Psal. ch. 3, 24.

BOMARE-DE-VALMONT.

Les Fables de Phedre, Affranchi d'Auguste, en Latin & en François ; nouvelle traduction avec des remarques, dédiée à Monseigneur le Duc de Bourgogne. *A Rouen*, chez *Nicolas & Richard Lallemand*, 1758. in-8°. petit format.

L'Auteur de cette Traduction commence par avertir dans sa Préface, qu'il n'a pas l'avantage d'être le premier qui ait mis les Fables de Phedre en notre Langue. Il a même la modestie de ne pas présumer assez de la bonté de la sienne pour détourner quelqu'autre d'en entreprendre une nouvelle. Il dit s'être particulièrement attaché à éviter cette circonlocution, qui est le défaut le plus ordinaire des Traductions ; outre qu'elle est fort éloignée du genre que Phedre a traité. En effet, un style simple, net & concis en forme le caractère distinctif ; d'ailleurs ces circon-

locutions dont quelques-uns s'imaginent qu'une phrase reçoit plus d'harmonie, ne servent qu'à déguiser, ou du moins à affoiblir le sens d'un Auteur. C'est la remarque que fait le nouveau Traducteur, & l'on ne peut nier qu'en général elle ne soit juste. Il se rencontre souvent des traits, à la vérité, dont toute l'énergie dépend de l'expression latine. Il est très-rare que quand on les rend dans une autre Langue, ils ne viennent à perdre beaucoup de leur force. Il leur arrive même quelquefois d'être confondus dans le nombre des pensées communes. Notre Traducteur nous apprend encore què, pour mieux approcher du narré de fable, il a toujours eu devant les yeux la Fontaine, qui est un excellent modele en ce genre : « J'ai, dit-il, em-
 » ployé les termes qui tiennent le plus
 » d'une conversation polie, & les expres-
 » sions naïves & pittoresques de mon Au-
 » teur se présentent quelquefois assez na-
 » turellement dans nos expressions fami-
 » lieres. Deux idées cependant qui m'ont
 » occupé, ajoute-t'il, pourront bien s'ê-
 » tre fait tort l'une à l'autre. Le soin de
 » ne me pas écarter du littéral, m'a quel-
 » quefois arrêté dans différens tours natu-
 » rels, dont le sujet eût été susceptible ;
 » d'un autre côté, pour ne pas rester em-

» prisonné dans une obscure exactitude ;
 » le desir de donner du vif m'a quelque-
 » fois écarté du littéral , mais rare-
 » ment , &c. »

Ces paroles que nous avons cru devoir citer , ne prouvent pas assurément que le nouveau Traducteur ait ici profité de son modele. *Rester emprisonné dans une obscure exactitude , & le desir de donner du vif* , sont des façons de parler qui nous paroissent impropres , nous osons dire de plus trop recherchées , & qui par cela même sortent de la nature du style convenable au sujet dont il s'agit. On est fort étonné de les voir mises en usage dans une Préface qui est à la tête d'une traduction d'un Ouvrage dont la simplicité fait le principal mérite. Nous nous flattons qu'il ne prendra point en mauvaise part le léger reproche que nous ne pouvons nous empêcher de lui faire par rapport à ces locutions vicieuses. Nous n'avons d'autre but qu'à l'engager par-là à les rectifier , en cas qu'on réimprime sa Traduction. Nous l'invitons surtout à être en garde contre cette affectation , que l'on a de nos jours de vouloir dire spirituellement jusqu'aux choses qui demandent à être énoncées d'une manière simple , précise & correcte.

Cette Traduction est accompagnée de

courtes remarques , qui roulent sur la grammaire , la fable , l'histoire & la géographie. Elles ne contiennent rien de fort instructif , & ne sçauroient convenir tout au plus qu'aux jeunes gens , entre les mains desquels on met ordinairement Phedre.

Tout ce que l'on sçait relativement à la personne du Fabuliste Latin , & aux particularités de sa vie , se réduit à très-peu de chose. Il étoit né en Thrace. Il commença par être Esclave ; si ce fut par un malheur de sa naissance , ou accidentellement , c'est ce qu'on n'entreprend point de décider. Après avoir été affranchi par l'Empereur Auguste , il essuya quelques disgraces de la part de Séjan , sous le regne de Tibere. On ne connoît ni l'année de sa naissance , ni celle de sa mort.

Ses Fables , que peu d'entre les Anciens ont alléguées , ont couru le risque d'éprouver le même sort. Ce ne fut que vers la fin du seizieme siecle que MM. Pithou , célèbres Avocats au Parlement , firent l'heureuse découverte de ces Fables manuscrites , qui furent imprimées par leurs soins pour la premiere fois , à Troyes en Champagne , en 1596. Ils les dédièrent à M. de Thou , Président au Parlement de Paris. Ce sont-là des faits qu'on ne peut

ignorer, pour peu que l'on ait quelque teinture des Lettres.

Le nouveau Traducteur a indiqué en tête de ses remarques les Fables d'Esopé & de la Fontaine, qui ont rapport à celles de Phèdre. Il croit que cette manière de présenter les mêmes choses sous diverses faces, est la meilleure méthode qu'on puisse employer pour former le goût des jeunes gens.

Il présume que ce parallèle sera avantageux à Phèdre, qui ne pourra que gagner beaucoup à être rapproché d'Esopé : mais, selon lui, le Fabuliste Latin sera loin de compte vis-à-vis de la Fontaine. On ne sera sans doute pas fâché de voir de quelle façon il définit le genre de mérite qui est propre à ces trois Auteurs.

« Esopé poussé par l'occasion, pressé
 » souvent par la nécessité, étoit peu abondant dans ses expressions, & ne jettoit
 » pas les fleurs à pleines mains. Toujours
 » empressé de satisfaire la foule qui l'écoutoit, ou un Maître qui l'interrogeoit,
 » il couroit plutôt au fait qu'il n'y menoit.
 » Il faisoit le rôle de Philosophe, & il n'a
 » été monté sur le ton d'Auteur, que par
 » les soins de ceux qui ont recueilli ses
 » Fables pour les produire à la postérité.

« Phèdre, Auteur poli, partout mesuré,

» toujours (1) *recherché*, s'érigea, ce me
 » semble, en Fabuliste, moins pour indi-
 » quer la morale qu'il débitoit, & montrer
 » aux hommes à se conduire, que pour
 » leur montrer qu'il avoit de l'esprit. S'il
 » n'eût eu pour but que d'offrir un tableau
 » de morale, il n'eût pas sans doute donné
 » certaines Fables plus propres à bleffer les
 » mœurs qu'à les former. Ces Fables sont
 » en petit nombre, il est vrai, & n'empê-
 » chent pas qu'on ne reconnoisse l'Auteur
 » poli, le Philosophe sensé.

» Quant à la Fontaine, peu prévenu
 » de lui-même, & peut-être trop admira-
 » teur des autres, il s'avouoit inférieur à
 » Phedre, & cependant sur ses traces il
 » prit si bien les devants, qu'il l'a, je crois,
 » laissé derriere. Il a partout offert des
 » *copies créatrices* (2), qui font oublier

(1) Il falloit dire élégant, & non *recherché*.
 D'ailleurs ce mot est fort équivoque en notre
 Langue; il s'y prend même presque toujours en
 mauvaise part, & pour le contraire du naturel.

(2) Il est aisé de voir que le nouveau Traduc-
 teur veut faire entendre par ces termes que la
 Fontaine s'est tellement approprié les sujets de
 Fable qu'il a empruntés d'Esopé ou de Phedre,
 par la maniere de narrer aussi naïve qu'enjouée,
 qu'il est lui-même original. Mais l'alliage de ces
 mots incompatibles l'un avec l'autre, en ce qu'ils
 impliquent contradiction, nous paroît hardi &

118. MERCURE DE FRANCE.

„ l'original. Le naturel s'y présente avec
„ cette ingénieuse simplicité, qui caracté-
„ rise l'esprit & le sentiment, & annonce
„ dans la Fontaine quelque chose de plus
„ que cette naïveté simple, & souvent
„ *bonnasse* (1) que plusieurs lui ont prêtée.

„ Phedre avoit orné avec art la sim-
„ plicité d'Esopé, & la Fontaine a donné
„ tout le gracieux, tout le riant à l'art de
„ Phedre. Esopé sera renommé tant que
„ l'on aura le goût des Fables. Phedre ne
„ verra tomber sa réputation qu'avec les
„ débris de la Latinité, & la Fontaine vi-
„ vra tant qu'on aimera à se récréer avec
„ esprit. »

Nous allons transcrire quelques Fables
que nous avons prises au hasard. Nous
commencerons par rapporter le texte de
l'Auteur Latin, auquel nous joindrons la
nouvelle traduction. C'est en facilitant les
voies de la comparaison à nos Lecteurs,
que nous les mettrons à portée de juger de
son mérite. Cela vaudra beaucoup mieux

sans exemple. L'envie que l'on a de donner une
tournure singulière à ses expressions, pour vouloir
mieux caractériser sa pensée, fait souvent em-
ployer des façons de parler que la raison désavoue.
C'est à quoi bien des Auteurs devroient prendre
garde.

(1) Cette expression est triviale, & on ne la
met en usage que dans le style le plus familier,

que tout ce que nous pourrions dire à ce
sujet en prévenant la décision du Public.

Fabula III, Lib. I, pag. 10.

In propria pelle quiesce.

GRACULUS SUPERBUS.

*Né gloriari libeat alienis bonis ,
Suoque potius habitu vitam degere ,
Æsopus nobis hoc exemplum prodidit.
Tumens inani Graculus superbiâ ,
Pennas , Pavoni qua deciderant , sustulit ,
Seque exornavit : deinde contemnens suos ,
Immisceuse Pavonum formoso Gregi.
Illi impudenti pennas eripiunt avi ;
Fugantque rostris. Male multatus Graculus
Redire marens capit ad proprium genus ;
A quo repulsa tristem sustinuit notam.
Tum quidam ex illis , quos prius despexerat :
Contentus nostris si fuisses sedibus ,
Et quod natura dederat , voluisses pati ,
Nec illam expertus esses contumeliam ,
Nec hanc repulsam tua sentiret calamitas.*

Traduction.

Fable III, Liv. I. page 11.

Restez dans votre condition,

LE GEAI SUPERBE.

Æsope nous a laissé cet exemple, afin

qu'il ne prenne envie à personne de se parer des dépouilles d'autrui , & que chacun plutôt vive dans son état. Un Geai enflé d'une sorte vanité , ramassa les plumes qui étoient tombées d'un Paon , & se les ajusta ; puis méprisant ses pareils , il se mêla dans la belle troupe des Paons. Ceux-ci arracherent les plumes à cet impudent Oiseau , & le chasserent à coups de bec. Le Geai retourna fort triste chez ceux de son espece ; mais il eut la honte d'en être repoussé. Alors un de ceux qu'il avoit méprisés auparavant , lui dit : Si tu t'étois contenté de vivre parmi nous , demeurant dans l'état où la nature t'avoit mis , tu n'aurois pas reçu un tel affront , & dans ta disgrâce tu n'éprouverois point un pareil traitement.

Fabula VIII , Lib. II , pp. 72 & 74.

Plus videas oculis tuis quam alienis.

CERVUS ET BOVES.

*Cervus nemorosus excitatus latibulis
Ut venatorum fugeret instantem necem ,
Cæco timore proximam villam petit ,
Et opportuno se bubili condidit.
Hic Bos latenti : Quidnam voluisti tibi ;
Infelix ; ultro qui ad necem cucurreris ,
Hominumque recto spiritum commiseris ?*

At

At ille supplex : Vos modò , inquit , parcite ;
 Occasione rursùs erumpam datâ.
 Spatium diei noctis excipiunt vices :
 Frondem bubulcus affert , nèc idèd videt.
 Eunt subinde , & redeunt omnes rustici ;
 Nemo animadvertit : transit etiam Villicus
 Nec ille quicquam sentit. Tum gaudens ferus ,
 Bobus quietis agere cœpit gratias ,
 Hospitium adverso quod præsiterint tempore.
 Respondit unus : Salvum te cupimus quidam ;
 Sed ille qui oculos centum habet , si venerit ,
 Magno in periculo vita vertetur tua.
 Hac inter ipse Dominus à cœnâ redit ,
 Et quia corruptos viderat nuper boves ,
 Accedit ad præsepe : cur frondis parum est ?
 Stramenta desunt. Tollere hac aranea ,
 Quantum est laboris ? Dum scrutatur singula ;
 Cervi quoque alta conspiciatur cornua :
 Quem convocatâ jubet occidi familiâ ,
 Pradamque tollit. Hac significat Fabula
 Dominum videre plurimum in rebus suis.

Traduction.

Fable VIII , Liv. II , pp. 73 & 75.

*On voit mieux par ses yeux que par ceux
d'autrui.*

LE CERF ET LES BŒUFS.

Un Cerf poussé hors du bois , voulut
Échapper aux dangereuses poursuites des

I. Vol.

F

Chasseurs. Aveuglé par la crainte, il gagna une ferme qui étoit *proche*, & se cacha dans une étable à bœufs *qui se présenta*. Un Bœuf l'y voyant caché, lui dit : Malheureux, quel a été ton dessein de venir de gaieté de cœur chercher la mort, & livrer ta vie aux hommes dans leur propre maison ? Celui-ci *tout suppliant*, leur répondit : Sauvez-moi pour le moment, & je prendrai la fuite à la première occasion. Le jour se passe, vient la nuit, le Bouvier apporte des feuillages, & ne voit rien. Tous les Valets vont & viennent, personne ne l'apperçoit ; le Fermier y passe aussi, n'en voit pas davantage. Alors le Cerf fort content, commença à faire ses remerciemens aux paisibles Bœufs de ce qu'ils avoient exercé envers lui l'hospitalité dans une circonstance *critique*. Un d'eux lui répondit : Nous souhaitons bien assurément que vous vous tiriez d'affaire ; mais si celui qui a cent yeux entre ici, votre vie est en grand danger. Sur ces entrefaites, le Maître lui-même *sort de souper* ; & comme la dernière fois il avoit remarqué ses Bœufs en mauvais état, il va à l'étable : Pourquoi, dit-il, y a-t'il ici si peu de feuillage ? il manque de la litière : ôter ces araignées, est-ce un ouvrage si difficile ? Tandis qu'il examine ainsi

chaque chose, il apperçoit le grand bois du Cerf. Puis ayant appelé tous ses gens, il le fait tuer, & emporte sa proie. Cette Fable nous montre que l'œil du Maître est le plus clairvoyant dans ses affaires.

Fabula XII, Lib. III, pp. 106 & 108.

Optima sapè despecta.

MARGARITA IN STERQUILINIO.

*In sterquilinio, Pullus Gallinaceus
Dum quarit escam, margaritam reperit.
Jaces indigno, quanta res, inquit, loco!
Te si quis pretii cupidus vidisset tui,
Olim redisses ad splendorem pristinum:
Ego, qui te inveni, potior cui multo est cibus
Nec tibi prodesse, nec tu mihi quicquam potes.
Hoc illis narro qui me non intelligunt.*

Traduction.

Fable XII, Liv. III, pp. 107 & 109.

Les meilleures choses sont souvent méprisées.

LA PERLE DANS LE FUMIER.

Un jeune Coq cherchant à manger dans le fumier, y trouva une Perle : O chose admirable ! dit-il, tu es là en un vilain endroit ! Si quelque curieux t'avoit vue, il y a long-temps que tu serois revenue à ton premier éclat. Pour moi qui t'ai trou-

F ij

vée, moi, à qui quelque *mangeaille* conviendrait bien mieux, je ne puis t'être bon à rien, & tu ne peux m'être utile. Je dis ceci pour ceux qui ne me comprennent point. (1)

On trouve à la suite de cette traduction un Catalogue raisonné des différentes éditions des Fables de Phedre, dont on donne une notice assez détaillée, & de chacune desquelles on apprécie le mérite distinctif. La partie typographique de cet Ouvrage est exécutée avec soin. Le papier est beau, & la netteté des caractères fixe agréablement la vue. Cela doit faire d'autant plus d'honneur aux Libraires de Rouen, qui se sont chargés de l'impression de ce Livre, qu'il est rare de voir sortir de cette Ville de belles éditions.

Les mêmes Libraires ont réimprimé en plus petit format le texte Latin des Fables de Phedre, avec la nouvelle Traduction & les Remarques. Comme cette édition est destinée uniquement à l'usage des Commençans, on a pris soin de marquer la construction Latine, par des chiffres placés au dessus de chaque mot du texte de Phedre. Du reste, elle est presque aussi défec-

(1) Phedre veut dire par-là que ses Fables étoient pour bien des gens, ce que la Perle étoit pour le Coq. *Remarque du Traducteur.*

neuse du côté des Types & du papier, que l'autre que nous avons annoncée, est élégante.

MATHÉMATIQUE Universelle abrégée, à la portée & à l'usage de tout le monde, principalement des jeunes Seigneurs, Ingénieurs, Physiciens, Artistes, &c. où l'on donne une notion générale de toutes les sciences mathématiques, & une connoissance particulière des sciences géométriques au nombre de cinquante cinq Traités. Nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée de diverses Pièces imprimées manuscrites contre le paradoxe géométrique proposé en 1728, avec le jugement des plus habiles Géometres; par le Pere Castet, Jesuite, des Sociétés royales d'Angleterre, de Bordeaux, de Rouen, de Lyon, &c. *A Paris*, chez *Duchesne*, Libraire, rue S. Jacques, &c. 1758, 2 vol. in-4°.

DESCRIPTION Historique de la tenue du Conclave, & de toutes les cérémonies qui s'observent à Rome, depuis la mort du Pape jusqu'à l'exaltation de son Successeur, avec la liste des Cardinaux qui composent aujourd'hui le Sacré College depuis la mort de Benoît XIV. *A Paris*,

F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

chez *Desprez* , Imprimeur - Libraire du
Clergé , rue S. Jacques , &c. 1758 , in 4^o.
de 25 pages.

ÉPITRE d'Héloïse à Abelard traduite de
M. Pope , & mise en vers par M. Feutry.
Seconde édition. *A Londres* 1758. La pre-
mière avoit paru en 1751.



ARTICLE III.
SCIENCES ET BELLES - LETTRES.

P H Y S I Q U E.

*LETTRE de M. Olivier-de Villeneuve ;
Docteur-Médecin de la Faculté de Mont-
pellier , sur le triomphe de l'Éther , à
l'Auteur du Mercure.*

MONSIEUR , je suis bien résolu à ne rien écrire désormais pour l'établissement de mon principe , parce que je le crois aussi solidement établi qu'incontestable ; c'est donc la dernière fois que je préconise l'éther , & pour le faire avec plus de succès , j'ai cru devoir expliquer sommairement le feu , la chaleur , la flamme , la fumée , la lumière qui passent sans aucun fondement , pour être les seuls effets ou phénomènes de l'éther. Je dis , sans aucun fondement , puisque les états opposés n'en dépendent pas moins , & lui doivent également leur naissance , leur origine.

Les états des corps que j'ai choisis pour

F iv

128 MERCURE DE FRANCE:

cet opusculé , si je ne les considère que dans les objets qui sont hors de moi , ne me présentent que des parties qui s'éloignent d'un centre donné avec plus ou moins de vitesse & d'éclat. Je n'y vois que des courants excentraux qui présupposent un éther surabondant , lequel s'étant plus ou moins accumulé au centre , y devient victorieux de tout ce qui est à son entour avec un pouvoir inégalement contrebalancé par une puissance contraire.

Je trouve une preuve éclatante de cette vérité dans un mélange d'étain & de plomb mis sur un fer rouge , qui dans un lieu dont on a pompé l'air , jette de la flamme & de la fumée , tandis que le même mélange mis en plein air sur un fer rouge , & par conséquent contenu dans ses bornes par une force suffisante , ne jette pas la moindre flamme qui soit visible. Cette vérité se trouve encore confirmée par l'eau chaude qui bout dans une machine pneumatique , aussi fort que fait l'eau bouillante exposée à l'air.

Tout s'opère par raréfaction , tout est redevable à l'éther , au seul raréfiant universel. S'il raréfie avec plus de pouvoir du centre à la circonférence , nous voyons éclore la lumière , la chaleur , la désunion , & tous les effets qui leur répondent ou

qui leur ressemblent ; s'il exerce au contraire plus de pouvoir de la circonférence au centre , il n'en peut naître que ténèbres , froid , union , & tous autres effets de la même trempe. Si les raréfactions centrales & excentrales sont en apparence au même degré , & se succèdent paisiblement , nous ne pouvons pour l'ordinaire juger de l'état de ces corps , que relativement à celui où les nôtres se trouvent.

C'est donc une opinion populaire de croire que l'éther ne peut produire que les effets que j'entreprends d'expliquer dans cet opuscule : feignons de nous y conformer , afin de pouvoir avec plus de liberté leur donner toute l'évidence que les systèmes scholastiques travaillent à leur ravir.

Supposons que nous sommes sur les plus hautes montagnes ; nos humeurs , semblables à l'eau chaude mise dans une machine pneumatique dont on a pompé l'air , jouiront de leur plus grande effervescence ; ce bouillonnement ne sera plus retenu par une puissance opposée , rien ne réprimera plus leur raréfactions excentrale ; elles feront leurs derniers efforts sur leurs conduits ; leur raréfaction excentrale trop libre , annoncée par un bouillonnement , se perdra , se dissipera , se confondra avec l'air tenu qui regne sur

F v

ces montagnes sans réserve & sans ressort ; le ton de nos vaisseaux, nullement soutenu , se détruira ; leur ressort sera anéanti , notre chaleur se sera évaporée , nous serons saisis de froid , notre poumon se gonflera , faute d'être arrosé & contenu ; la respiration manquera, & avec elle toutes les fonctions nécessaires à la vie.

Dans l'asthme habituel où les vaisseaux sont certainement plus engorgés qu'ils ne devroient l'être , l'homme recherche un air libre pour étayer ses vaisseaux , pour favoriser leur contraction , pour les dégager de la raréfaction excentrale des humeurs , qui tend à le priver successivement de la respiration , de la circulation , de la vie : un animal prêt à périr dans la machine pneumatique reprend vigueur dès qu'on le met en liberté ; un canon fatigué par de trop fréquentes explosions de la poudre , recouvre sa première fermeté , si l'on discontinue de s'en servir, ou si on le mouille pour en continuer le service ; une pomme ridée qui reparoît fraîche dans la machine pneumatique , revient à ses premières rides dès qu'on l'en retire ; le poisson hors de l'eau pérît en très-peu de temps , &c.

Je ne finirois jamais si je parcourais toutes les expériences qui se présentent à mon esprit en foule pour établir les rap-

ports successifs que doivent avoir les rare-factions centrifuges & centripetes , pour l'entretien de la vie corporelle dont jouissent les animaux , soit terrestres , soit aquatiques.

Pour ne pas me singulariser avec trop d'affectation , & pour parler le langage ordinaire des écoles , je consens qu'on donne à l'éther le nom de feu élémentaire , avertissant cependant que ce mot feu me paroît équivoque par l'habitude où l'on est de n'attribuer au feu , même élémentaire , que des qualités , des propriétés opposées à celles que l'éther fait éclore aussi facilement que mille autres qu'on a coutume de qualifier d'ignées.

Les contraires opposés l'un à l'autre se font mieux appercevoir. La lumière conduit à la connoissance des ténèbres : la chaleur donne un nouveau jour au froid , le feu à l'eau , les corps faciles à enflammer à tout ce qui est le moins inflammable.

L'air enrichi de la lumière pendant le jour , & plongé dans les ténèbres pendant la nuit , est il plus ou moins air dans un temps que dans un autre ? Un corps tantôt chaud , tantôt froid , tantôt allumé , tantôt éteint , un corps , dis-je , dévoré par les flammes , converti en cendre & en fumée dans un temps , est-il , à physiquement parler ,

132 MERCURE DE FRANCE.

moins corps , moins portion de la matiere , que lorsque dans un autre temps ses parties paroissent enchaînées les unes avec les autres ? non sans doute.

L'air est , sans contredit , autant mu en hyver qu'en été , la nuit que le jour , quelles que puissent être ses déterminations : souvent même les tempêtes héymales & nocturnes portent à juger témérairement que son mouvement est plus grand dans cette rude saison , & pendant ces nuits orageuses , que dans la saison d'été & dans les jours calmes & sereins qui succedent à ces tempêtes. L'air cependant se trouve dans deux états différens , la nuit & le jour.

Le soleil , ce pere de la nature , semble répandre à son lever ses largesses bienfaisantes dans notre atmosphere : l'aurore qui les annonce , nous laisse le temps de suivre par degrés tous les changemens naissans & croissans peu-à-peu que l'air éprouve à la vue flatteuse d'un astre si brillant.

C'est pour approfondir ce nouvel état de l'air , que l'on a besoin de ne pas confondre ces termes d'effluence & de refluen-
ce. Ces rayons lumineux , que tout le monde admire , sont-ils des effluences du soleil , comme le prétendent plusieurs Philosophes , ou ne sont-ils que de pures re-

fluences ? sont-ils des effusions solaires ? sont-ce des parties essentielles & propres à cet astre qui émanent de son sein , autant libéral sans s'appauvrir , qu'abondant sans se détruire ? Ne seroient-ils au contraire que des cônes nouvellement formés dans l'air , en vertu des rotations annuelles & diurnes que plusieurs attribuent à ce bel astre ? Est-ce le soleil qui tourne autour de la terre ? est-ce la terre qui tourne autour du soleil ? Questions autant superflues pour la connoissance de la lumiere , qu'elles sont sublimes , & peut-être insolubles. Abandonnons ces recherches aux Astronomes , & arrêtons-nous à examiner ces petites lumieres qui sont à la portée de tout le monde. Allumons feu , flambeau , & voyons ce qui se passe dans ces expériences , qui , outre qu'elles sont les substituts du soleil , en sont aussi des modeles plus parfaits que l'on ne pense.

Si l'on n'a égard qu'à la grandeur de ces corps lumineux , l'on dira sans doute qu'il n'y a nulle comparaison à faire ; mais si l'on consulte l'uniformité que la nature affecte dans tous ses ouvrages , l'on sera forcé de convenir que l'intelligence du plus petit des corps lumineux conduit sûrement & évidemment à la connoissance des plus grands , des plus vastes , des plus

étendus. La vie corporelle d'un moucheron, bien comprise, étale celle des éléphants, & de tous les animaux infiniment plus grands que ne le doit être ce petit insecte : étudions donc avec une attention singulière le commencement & les progrès de la lumière que nous procure un flambeau. Quelque circonscrit que celui-ci puisse être, quelque borné que soit l'espace qu'il favorise de sa clarté, il sera pour nous un portrait fidèle de ce grand flambeau céleste, qui semble destiné à ranimer la nature, & à éclairer tous les lieux qui jouissent de sa présence.

Pour qu'un flambeau éclaire & continue d'éclairer, il faut que l'air, qui se succède à lui-même pour l'environner immédiatement & continuellement, devienne plus rare du centre à la circonférence, à proportion qu'il aborde ce flambeau : sa nouvelle légèreté le prouve, l'empire qu'il acquiert sur l'air voisin jusqu'à une certaine distance, est un témoin irréprochable de ce nouvel état. Il faut que cette raréfaction insolite soit soutenue & entretenue par un nouvel air pendant tout le temps que ce flambeau doit luire.

L'air suffit pour la lumière, comme on le voit, quoiqu'il ne suffise pas seul pour la chaleur. On le comprendra de plus en

plus par la suite , & il est déjà aisé de l'entrevoir dans une canne à vent , d'où l'ait chasse une balle sans aucune explosion qui soit suivie de chaleur ou de bruit sensibles. La lumière n'est donc qu'un air dardé en rayons lumineux , en lignes pyramidales , en cônes aéro-éthérés , assez puissans pour faire impression sur l'organe de la vue.

Faut-il un nouveau mouvement circulaire dans les corps lumineux pour déterminer l'air éthérifié à se former en rayons paralleles ? Entend-t'on par ces cercles productifs de la lumière des lignes tirées d'un centre à tous les points d'une circonférence circonscrite ? C'est ainsi que se déclarent la lumière sans chaleur & la lumière avec chaleur , l'une par des progrès plus lents , l'autre avec une rapidité surprenante.

Au de-là de ces raréfactions excentrales dont les degrés sont autant inconcevables que nombreux , doit-on imaginer gratuitement des mouvemens circulaires dans certains corps qui jettent de la lumière , tels que sont l'eau de la mer dans la tempête , le vif-argent agité dans le vuide , le dos d'un chat & le col d'un cheval frottés à contre poil dans un lieu obscur , le bois , la chair , le poisson qui se putréfient , les vapeurs des eaux corrompues , le tas de

136 MERCURE DE FRANCE.

foin & de bled moites , les vers luisans ;
l'ambre & le diamant quand on les frotte ,
l'acier battu avec un caillou , &c ?

Avouant ingénument que le mouvement ne quitte jamais une ligne droite que pour en reprendre une autre pareille , qu'il n'abandonne même la première qu'il affectoit qu'autant qu'il est forcé d'en suivre d'autres également droites par les mouvemens qui lui sont opposés , & qui lui étant supérieurs , le dévoient , sans le détruire , & l'empêchent seulement de suivre sa première direction progressive : avouant de plus qu'il n'y a aucun mouvement qui ne soit relatif au centre de la base , du cône , ou de la pyramide dont il procède , & par conséquent à l'étendue de la base pyramidale qui en constitue la force : avouant enfin qu'un cône une fois formé , ne dégénère en d'autres cônes collatéraux ou totalement renversés , qu'autant que les autres cônes qu'il rencontre , l'y déterminent par leur surabondance victorieuse ; je ne découvre nullement la nécessité d'admettre dans les corps lumineux des tourbillons , des cercles , des rotations , pour qu'ils répandent la lumière jusqu'à une certaine circonférence.

Si les Physiciens n'entendent par leurs cercles luciferes que des raréfactions cen-

trifuges, je suis du même avis qu'eux ; mais au de-là, s'il faut recourir à des nouveaux mouvemens circulaires, ils me permettront de leur dire que leurs hypotheses sont de surérogation, dénuées de tout fondement, & purement gratuites.

Seroit-ce la rotation du globe électrique qui auroit conduit à cette erreur, & cette illusion n'est-elle point assez combattue par mille autres expériences dans lesquelles la lumière se déclare sans fournir le moindre soupçon de mouvement circulaire ? D'ailleurs, je ne connois dans les cercles qu'une infinité de directions droites vers les points auxquels elles répondent, lesquelles ne se terminent soit plus près, soit plus loin des centres des bases pyramidales, où les progressions commencent, que eu égard aux obstacles rencontrés, quand même elles n'auroient parcouru qu'une ligne, ou même moins.

Bien plus, si l'on prête un mouvement circulaire au soleil pour déterminer des corpuscules imaginaires à former des rayons paralleles, il faut en même temps supposer qu'il tourne autour de la terre, & que ce n'est point la terre qui, tournant sur son axe, se présente successivement à lui pour en recevoir les effluences ou réfluences.

138 MERCURE DE FRANCE.

Que ce soit le soleil, que ce soit la terre qui tourne, cela n'ajoute ni ne diminue rien à la progression lumineuse. Tous les corps s'électrifient les uns les autres naturellement, & les effluences ou réfluences des uns servent d'affluences & d'influences aux autres.

Revenons d'une manière générale à tous les corps lumineux que nous venons de mentionner, & sans entrer dans un détail que cet opusculé ne permet point; forçons seulement de convenir que l'éther, qui de sa nature ne favorise pas plus le feu que la glace, doit raréfier l'air du centre à la circonférence pour le rendre lumière ou lumineux; que cet air, ainsi raréfié, demande un plus grand espace; qu'il s'étend vers celui où il trouve moins de résistance; que lorsqu'il en rencontre une invincible dans son retour vers les corps lumineux d'où il provient, il doit s'y amasser dans la proportion des autres résistances, même vincibles, qu'il rencontre; qu'il y doit former des cônes, des pyramides, des rayons qui deviennent victorieux de ceux de l'air voisin ambiant, jusqu'à ce que par leur dispersion & par l'éloignement, ils leur deviennent presque égaux, & par conséquent hors d'état de perpétuer leurs impressions sur l'organe de la vue.

La lumiere de la lune ne sçauroit être ni assez réunie, ni assez pure dans le foyer d'un grand miroir ardent pour produire des explosions échauffantes, pour donner naissance à la chaleur. Elle a été trop affoiblie dans le grand espace qu'elle a parcouru du soleil à la lune, & de la lune à la terre : elle est outre cela trop aqueuse, trop absorbée, trop noyée pour devenir explosive au degré qu'il le faudroit pour la chaleur.

La poudre à canon, & les exhalaisons que l'air charie, ne passent à une telle explosion, qu'après avoir été duement déphlegmées & desséchées. La lumiere que la terre réfléchiroit à une distance aussi grande qu'est celle de la lune à nous, seroit en tout semblable à celle que la lune répand sur la terre d'un second bond. Ces deux lumieres planétaires, quelque réunies qu'elles fussent dans le foyer d'un miroir ardent, pourroient, je l'avoue, fournir lentement & à la longue, une lumiere assez éclatante pour aveugler la meilleure vue du monde (l'eau elle-même plus elle est électrisée, plus elle devient lumineuse dans l'obscurité); mais je les croirois trop assaisonnées du remede contre la chaleur & le feu, pour darder leurs rayons avec cette promptitude qu'exige la chaleur,

pour opérer la moindre raréfaction sur le thermometre , pour enlever des corps ces especes sensibles qui sont les fideles présages de la chaleur , pour produire en un mot sur nos organes cette impression vive , qui présuppose une explosion capable de désunir avec autant de violence que de rapidité les parties d'un corps susceptible d'inflammation.

Il est donc aisé de comprendre , sans recourir à des mouvemens circulaires , que la seule collection d'air éthéré , proportionnée aux résistances qui l'occasionnent , produit , à mesure que les obstacles se lèvent , des affluences plus ou moins lumineuses. Telles sont celles d'une mer orangeuse , d'un mercure agité dans le vuide , & des autres corps ci-devant mentionnés , qu'on reconnoît suffisantes pour former la lumiere qu'ils jettent.

Peut-on douter que les étincelles de l'acier battu avec le caillou ne soient des effluences de ces corps , puisque les parcelles que l'acier abandonne , s'attachent à l'aimant ? Les vapeurs de la chair & du poisson putréfiés , celles des eaux corrompues sont trop fétides pour n'en être pas des effluences qui , outre qu'elles sont lumineuses , s'en exhalent assez promptement & assez abondamment pour faire une impression disgracieuse sur l'odorat.

L'éther qui abonde dans tous ces corps , & qui les raréfie du centre à la circonférence , n'y occasionne que des effluences lumineuses , proportionnées aux dissolutions lentes & tacites qu'il y opère ; mais dans un tas de foin & de blé moites , il produit non seulement la lumière , mais encore une chaleur , un feu , par un coup sur coup qui ne provient que de la désunion prompte & explosive des parties qui les composent. Ces mêmes parties en société avec l'eau , donnoient lieu à un amas vainqueur par les réfractions centrales qu'elles occasionnoient. L'eau enfin s'est évaporée insensiblement , & un feu sensible s'est mis de la partie.

La lumière étant plutôt ce qui sert à appercevoir les objets que les objets mêmes apperçus , trouve dans l'air seul tout ce qui lui est nécessaire pour s'y manifester , & même elle s'y développe avec une facilité aussi admirable que naturelle ; mais pour les autres qualités visibles ou sensibles , telles que sont le feu , la flamme , la fumée , la chaleur , &c. il faut quelque chose de plus que l'air : il faut des corps soit terrestres , soit aqueux , soit aériens , qui résistant à leur raréfaction excentrale , qui réduisant leur raréfiant à une réfraction vers leurs centres , donnent lieu à un amas

242 MERCURE DE FRANCE.

d'air éthéré, insolite, capable de vaincre brusquement les obstacles provenans de la liaison de leurs parties, qui les surmonte en effet, non seulement avec une violence considérable, mais encore avec une célérité proportionnée à l'excès de cet amas sur la chaîne qui tient ces parties mêmes assujetties soit à des centres particuliers, soit au centre commun des graves.

L'on me dira sans doute que par l'idée que je donne de la lumière & de la chaleur, les corps durs & solides n'en doivent nullement être susceptibles pendant qu'ils conservent leur solidité; que, par exemple, le diamant qu'on frotte ne peut devenir lumineux qu'en participant de la liquidité.

Il est constant que la lumière est autant un courant d'air éthéré que le peut-êtr le vent. Il n'est pas moins évident que l'air qui se trouve partagé en courans radicaux ou pyramidaux, au point de donner ou de devenir la lumière, est plus éthérisé que celui qui fournit ou qui forme le son, puisque la flamme ou l'éclair du canon & du tonnerre, précèdent le bruit de l'un & de l'autre.

Entreprendrai-je de déterminer si l'éclat que rend le diamant frotté, est une effluence de ce corps précieux, ou s'il n'est qu'une réfluence. Le flux magnétique qui

entre par les pores de l'aimant qu'on appelle pores d'entrée, & qui, après avoir suivi des directions parallèles à son axe, s'échappe par d'autres pores opposés qu'on nomme de sortie; ce flux, qui fait la principale vertu de l'aimant, qui opere ces grandes merveilles, dignes objets de notre admiration, parcourt, de l'aveu de tout le monde, la propre substance de l'aimant d'une extrémité à l'autre.

Cela étant unanimement avoué, & par conséquent hors de toute contestation, rien n'éloigne de penser que l'éclat du diamant, qui fait tout son prix, tout son mérite, est un épanchement de sa substance qui se répare & se perpétue sans aucune déperdition sensible de sa solidité naturelle.

Cette proposition ne paroîtra nullement révoltante, si l'on fait attention que les voies libres, non interrompues d'un corps solide, reçoivent & transmettent un courant d'air éthéré plus abondant que les conduits tortueux de plusieurs autres corps, qui sont plutôt propres à absorber, dévorer & disperser de pareils courants, qu'à les transmettre avec une direction désirée, avec une profusion avantageuse.

Si le soleil est un corps solide, comme ses taches, suites de quelques volcans,

144 MERCURE DE FRANCE.

paroissent l'insinuer, l'Auteur de la nature a créé de beaux diamans, où l'air étheré se perfectionne, s'épure, s'affine pour fournir en plus grande abondance des vaisseaux raréfians, capables de réveiller & de ranimer toute la nature.

Ne soyons point en peine d'une réparation proportionnée à la déperdition de substance que le soleil éprouveroit en faveur de l'air qui l'environne, & qui en est peut-être l'aliment, en faveur de l'air qu'il illumine autant qu'il le raréfie par ses effluences, en faveur de l'air qu'il dârde dans les corps planétaires, soumis à son empire pour les échauffer, & les enrichir des plus belles productions. C'est le soin de l'Auteur suprême. Il a suffisamment pourvu à notre réparation; pourquoi n'auroit-il pas étendu ses largesses à tous les êtres qu'il a créés, & qu'il paroît ne devoir conserver dans l'état où nous les voyons que pendant le temps de la vicissitude temporelle & locale?

Trois expériences choisies entre mille autres, vont prouver évidemment que la lumière & la chaleur, sont produites & entretenues de la manière que je viens de l'expliquer, & donneront même à mon exposé un air de démonstration. Les deux premières ne concerneront que la lumière,

&c

& la troisieme développera le concours des circonstances nécessaires pour produire le feu , la chaleur , &c.

Premiere & seconde expériences.

Le bois luisant vermoulu perd toute sa lumiere dans le vuide , & ne la reprend plus ; je pense que la même chose arriveroit, si on le transportoit sur le pic de Ténériffe. Ce bois est mort , sa putréfaction tacite se fait de telle maniere , qu'elle donne lieu à un amas suffisant d'effluences lumineuses. Si celles-ci viennent à s'exhaler, toutes à la fois dans le vuide ou sur ce pic (ce qu'elles doivent faire avec d'autant plus de facilité, qu'elles ne sont point contenues par une puissance contraire), la putréfaction se trouvera tout-à-coup épuisée sans aucune espérance de retour ; au lieu que les mouches luisantes qui perdent leur lumiere dans le vuide , & qui , selon toutes les apparences, la perdroient également sur le pic ci-dessus mentionné, la reprennent à l'air (comme un animal qui étoit prêt à périr dans le vuide, reprend vigueur dans un air libre), parce qu'elles y trouvent de quoi réparer la prompte déperdition qu'elles ont soufferte dans le vuide ou sur ce pic , parce qu'elles ont , outre cela , des conduits habiles à recevoir , & à distribuer le réparant qui se présente à elles.

Troisième expérience.

Les miroirs ardents de réflexion brûlent mieux en hyver qu'en été. Dans les temps froids les raréfactions centrales dominant. Les parties de tous les corps sont plus resserrées, plus condensées; elle résistent davantage à l'action, à l'abord, à l'influence de l'air éthéré; il se fait une plus grande collection de celui-ci à leurs centres qu'il a atteints, quoiqu'avec plus de difficulté: son éclat doit se déclarer par une explosion plus prompte, plus violente, & par une conséquence ultérieure, la chaleur doit nécessairement paroître plus considérable.

Carollaire.

De ces trois expériences il est naturel de conclure, 1°. que les corps qui ont plus de fumée, s'enflamment plus aisément que d'autres, la fumée n'étant qu'un apanage de la flamme; 2°. que l'eau bout, que les métaux, les pierres s'échauffent, se fondent, se vitrifient sans luitre sensiblement, par la seule raison que l'air éthéré qui ne les pénètre qu'avec peine & à la longue, loin d'y trouver la docilité à son premier abord qu'il trouve dans tous les corps inflammables, n'y rencontre au contraire qu'une résistance invincible à cet épanouissement, qui ne peut-être lumineux qu'autant qu'il cède à une irruption soudaine,

C'est cependant cette même résistance qui fait que l'air éthéré s'étant accumulé à leurs centres par plusieurs efforts , quoiqu'avec quelque travail , force avec violence les liens résistans de tous ces corps , & les fait passer à ces explosions échauffantes , douloureuses , ardentes.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Chirurgie.

LE 6 Avril , l'Académie Royale de Chirurgie , tint sa séance publique. M. Morand , Secrétaire perpétuel , en fit l'ouverture par le discours suivant.

Le sujet du prix proposé par l'Académie pour cette année étoit : *déterminer les cas où les injections sont nécessaires pour la cure des maladies chirurgicales , & établir les règles générales & particulières qu'on doit suivre dans leur usage.* Le prix a été adjugé au mémoire n°. 8 , dont la devise est cette phrase de Celse : *satius est anceps experiri auxilium quàm nullum.*

Il en est des injections pour guérir les maladies chirurgicales , comme de mille choses utiles , qui ne fixent point assez notre attention , parce qu'elles paroissent simples ; cependant leur usage en fait voir

G ij

le prix , & l'on convient que , si elles n'étoient point connues , on auroit grande obligation à ceux qui nous les feroient connoître. Quoi de plus simple , en effet , que de sériquer un médicament dans une plaie , ou une des cavités naturelles du corps ? Il est pourtant vrai qu'on néglige ce moyen curatoire , & que quelquefois on en abuse au détriment du malade. Ces considérations suffiroient seules pour présenter l'objet d'un travail important , & d'une doctrine qui jusqu'à présent ne se trouve établie nulle part.

L'Auteur du mémoire couronné l'a partagé en quatre articles. Il fait voir dans le premier , les inconvéniens des injections ; dans le second , il les compare avec d'autres moyens employés par la chirurgie ; dans le troisieme , il fixe leur usage ; dans le quatrieme , il donne les regles à observer en les employant.

Il y a plusieurs inconvéniens dans les injections : 1°. des liqueurs poussées avec force dans une cavité , supposent des substances d'une certaine pesanteur , & le transport prompt de ces substances dans l'intérieur des parties vivantes , doit les molester en raison de leur pesanteur & de la compression qu'elles font sur les parties.

2°. On n'injecte dans une cavité que

pour mouiller tous les points de la surface interne, & y réformer ce qui est contre nature. Or il n'est pas possible d'avoir une mesure juste, pour ne remplir cette cavité qu'au point où elle l'étoit par la présence du fluide étranger. Les parois peuvent donc par les injections souffrir une distension douloureuse qui donnera lieu ensuite à des écarts, des infiltrations, des fusées, &c.

3°. Il est à craindre qu'en enlevant par le moyen des injections les fluides étrangers, on n'enleve aussi le baume préparé par la nature pour la consolidation des plaies; au moyen de quoi l'on feroit ici précisément le contraire de ce que l'on observe dans le pansement des plaies extérieures.

4°. Les vaisseaux sanguins d'abord molestés par l'impulsion de la liqueur injectée, peuvent souffrir ensuite quelque dérangement dans le ton qu'ils doivent conserver pour leur action physique.

5°. Les injections introduisent avec les médicamens liquides, une certaine quantité d'air, toujours nuisible aux plaies en général, mais bien plus aux plaies intérieures.

6°. Leurs propriétés utiles ne peuvent avoir lieu que pour fort peu de temps, &

150 MERCURE DE FRANCE.

les injections ne doivent adhérer que faiblement aux surfaces qui ont besoin de leur présence.

7°. On ne les a pas plutôt introduites , que dans la crainte de les laisser trop longtemps séjourner , on comprime douloureusement les parois de la sinuosité pour rappeler les injections à l'ouverture extérieure.

Tant d'inconvéniens les ont fait absolument rejeter par un grand nombre de Chirurgiens d'une haute réputation , & quand on nomme *Magatus* parmi les Anciens , M. Belloste , M. de la Motte & M. Sharp parmi les Modernes , au nombre de ceux qui ne leur sont pas favorables , l'on craint d'en prendre la défense.

Mais , dira t'on , avec des précautions à prendre , des modifications à apporter dans l'usage des injections , pour prévenir , ou pour diminuer les inconvéniens dont l'on convient , ne peut-on pas les présenter comme des moyens de guérir ? Cela est vrai , si elles méritent la préférence sur d'autres moyens , tels que l'opération , le bandage expulsif , la contr'ouverture , la meche dont on traverse un sinus , un tamponnement méthodique ; c'est un parallèle que l'Auteur expose dans le second article , avec d'autant plus d'avantage contre les in-

jections, qu'il paroît parfaitement instruit de tous les termes de comparaison, & qu'il évalue avec précision les divers degrés d'efficacité des moyens propres à remplir les différentes indications curatives, dans les cas où l'on employeroit le secours des injections. S'agit-il, en effet, de traiter un sinus fistuleux ; par l'incision, on met le fond du mal à découvert, & à la portée des yeux & de la main : les moindres défauts dans le trajet ouvert sont au grand jour, & l'on peut y remédier plus sûrement. Les injections sont donc alors inférieures à l'opération.

Se propose-t-on de rapprocher les parois d'une grande plaie, de rendre moindre un délabrement dans le tissu cellulaire, de prévenir un éroupissement funeste des matières étrangères ? On sçait en ce cas, les bons effets d'un bandage expulsif méthodiquement appliqué ; l'on en a vu la preuve dans différentes occasions, & quelque simple que paroisse le secours des injections, le bandage plus simple encore, doit avoir une action dont les injections ne sont point capables.

Auroit-on en vue de tarir l'abondance d'une matière vicieuse dans une excavation, dont le fond large forme une espèce de poche quelquefois sensible à la vue ?

en vain l'on enlèvera par les injections la matière formée d'un pansement à l'autre, l'on n'empêchera pas qu'elle ne se forme ; & lorsque la situation de cette poche permettra une contr'ouverture, il n'y a pas à balancer entre les avantages de celle-ci sur les injections.

Sent-on la nécessité de déterger les parois d'un grand sinus, auquel on a fait une contr'ouverture, & d'employer à cet effet, des médicamens propres à seconder les effets de la nature ? Ce sera un secours bien léger, que celui des injections. La meche est un corps doux & mollet que l'on charge aisément des médicamens indiqués, & qui les tiendra appliqués sur les parties qui en ont besoin, bien mieux que les injections. Enfin, le sinus dont l'on entreprend la guérison, est-il placé de manière à ne permettre aucun des moyens proposés jusqu'à présent ? Le secours des injections sera tout au moins infidèle, & le tamponnement méthodique satisfera aux vues du Chirurgien : je dis, méthodique, parce que, malgré les idées désavantageuses que l'on a pu se faire avec raison du tamponnement en général, il aura, dans des mains conduites par le génie & par le sçavoir, des propriétés refusées à tout autre procédé. M. Quesnay en a donné dans ses ou-

vrages un exemple mémorable. Dans tous ces cas , « il n'appartiendra qu'à l'impéri-
 » tie ou à la timidité, dit l'Auteur , de
 » donner aux injections une préférence
 » que sûrement elles ne méritent pas. »
 Mais quels peuvent donc être les avantages des injections ? Car jusqu'ici , elles semblent être prosrites par l'Auteur. Plus de maux que de remedes : cela n'est que trop vrai , & il y a des cas où les injections doivent être admises. Quels sont ces cas , & quels biens peuvent procurer les injections employées à propos ? C'est le sujet d'un examen très-approfondi dans le troisieme article.

Un principe général sert à l'Auteur pour présenter une application favorable à l'usage des injections. « Un moyen est estimé nécessaire , dit-il , lorsque dans un
 » cas donné, il est capable de produire
 » des effets supérieurs à ceux des autres
 » moyens. Or les injections transmettent
 » des secours dans des lieux où il est impossible d'en porter autrement ; & considérées dans ce point de vue , quelquefois
 » elles seront des moyens principaux pour
 » la curation, souvent elles seront au moins
 » des moyens auxiliaires. » L'Auteur entre sur cela dans un détail , où il prouve autant de connoissances pratiques , qu'il

a montré de science dans les articles précédens ; & pour donner à cette matière tout l'ordre dont elle est susceptible , il examine l'usage des injections dans les cavités faites par maladies , ou dans les cavités naturelles ; il emploie à cette discussion quatorze paragraphes , dont ceux qui concernent les trois ventres , sont pleins de remarques judicieuses.

L'Auteur écarte sensément le secours des injections , dans les solutions de continuité récentes , externes & même profondes , de quelque espèce qu'elles puissent être : mais si elles sont dégénérées en sinus , ou fistules , ou bien que ce soient des suites de quelque grand dépôt ; s'il n'est pas possible d'employer les moyens curatoires qu'il a d'abord mis en parallèle avec les injections , celles-ci peuvent être employées heureusement. Elles ne donneront point des succès prompts & éclatans ; mais elles auront assez de mérite , si par une direction sage & éclairée du temps & de la patience , elles conduisent à la guérison. L'Auteur cite en preuve les observations d'Ambroise Paré , & parmi les Modernes , celles de M. Delaiffé associé de l'Académie , & de M. Frioen , Auteur d'une bonne collection de faits de Chirurgie.

Lorsque l'Auteur en est aux maladies des cavités naturelles, il met l'usage des injections fort au dessous de celui que l'on en feroit au gré de quelques-uns, & cela lui fournit la matiere d'une sage critique.

Le principal objet pour lequel il sembleroit qu'on seroit obligé de faire des injections dans ces cavités, est l'épanchement de quelques fluides naturels, comme le sang, ou étrangers, comme le pus ou la sérosité. Par rapport aux épanchemens, l'uniformité dans le mécanisme des opérations de la nature, présente, en quelque partie qu'il s'exécute, une analogie raisonnable. S'il y a épanchement dans la tête, la poitrine, le bas-ventre, n'hésitons point à ouvrir. « La nature, dit l'Auteur, débarrassée de l'amas d'une liqueur qui la tenoit opprimée, accomplira dans le secret pour la réunion, la détersion, la réparation des parties, des merveilles encore plus promptes & plus étonnantes que celles que nous admirons à découvert. » La possibilité & l'efficacité des ouvertures dans ces cas sont reconnues, & la chirurgie moderne a augmenté nos richesses à cet égard.

Nous avons pour la tête, le trépan qui peut être multiplié au point où M. Maréchal l'avoit pratiqué avec succès, en ayant

156 MERCURE DE FRANCE:

appliqué douze à une personne qui jouit encore d'une bonne santé. Cependant , si avec la multiplicité des trépan , & l'ouverture des membranes du cerveau , l'on ne pouvoit atteindre au foyer du désordre causé dans le cerveau même par un amas de pus , les injections peuvent venir à l'appui des moyens employés jusques-là , & j'en ai donné , à la séance publique de l'année dernière , un exemple dont l'Académie a paru faire cas. Dans des maladies semblables , ce sera l'insuffisance des autres moyens qui établira la nécessité des injections. Quant à la poitrine , l'Auteur réfute avec autant de force que de raison , le sentiment de ceux qui ont conseillé des injections astringentes dans le cas d'une hémorragie intérieure , & des injections délayantes , pour détremper le sang coagulé. Les épanchemens purulens sembleroient plus favorables à cette opinion ; cependant il faut , avant que d'employer les injections , avoir épuisé des secours mieux adaptés , & moins susceptibles d'inconvéniens ; c'est-à-dire , qu'après l'opération de l'empyème , il faut , pour faciliter l'issue de la matiere , prescrire au malade de fortes inspirations lors des pansemens , donner de la pente au pus par la situation du malade , empêcher son séjour au moyen

d'une canule, &c. Ici l'Auteur s'appuie du témoignage de M. de la Motte, qui a donné sur cela des observations intéressantes.

Il n'y a point de capacité moins susceptible des injections, que le bas-ventre. Pour ce qui regarde les épanchemens de sang, il faut convenir des obligations que nous avons à feu M. Perit le fils, & M. Garengeot, par les sçavans mémoires publiés sur cette matiere dans le second volume. Ils ont mis dans son plus beau jour une doctrine qui étoit bien nécessaire, pour établir un concours de preuves suffisantes pour l'existence d'un épanchement sanguin. Dans le même volume, une observation de M. Vacher sur un empyème fait avec succès au bas-ventre, étaye par une pratique heureuse une ingénieuse théorie.

L'Auteur établit donc comme une loi, que pour les épanchemens sanguins du bas-ventre, l'ouverture est l'unique moyen auquel il faille avoir recours. Voudroit-on dégrumeler le sang épanché ? Le projet des injections, dit l'Auteur, est une rêverie qui ne mérite pas de réfutation. Est-il question d'un épanchement de pus ? Il assure que les injections sont des moyens infidèles & dangereux. En vain prétendrait-on l'ébranler dans son sentiment par

158 MERCURE DE FRANCE.

des exemples de réussite ; il ne peut se soumettre à l'autorité des maîtres qui les apportent ; il est persuadé qu'ils auroient plus promptement réussi, s'ils n'avoient point employé des injections. L'on doit aisément pressentir que l'Auteur ne ménage pas davantage ceux qui conseillent les injections dans le ventre, après la sortie des eaux par l'opération de la paracentese.

Il lui restoit à examiner les maladies particulieres des viscères de cette même capacité. Pour les abcès du foie, il doit y avoir très-peu de cas où l'on soit obligé d'employer les injections. « Il faut, dit » l'Auteur, avoir grande attention à ne » pas caverner un viscère, dont le tissu lâche & tendre peut aisément se laisser pénétrer & abreuver. »

Il n'y a point de maladies où les injections jouent un plus grand rôle, que celles de la vessie ; la plupart ne peuvent être traitées méthodiquement, que par les injections. Avec elles on remédie à deux excès directement opposés ; le trop grand resserrement, la trop grande dilatation de ce viscère. A cette occasion, l'Auteur cite M. le Dran, qui a guéri un racornissement de vessie, laquelle ne pouvant contenir que deux cuillerées de liqueur, fut étendue peu à peu au point de recouvrer ses

dimensions naturelles. Si la vessie , au contraire , est restée trop distendue par l'effet de quelque paralysie , des liqueurs stimulantes , des eaux minérales injectées dans la vessie , peuvent avec succès inviter la nature à lui rendre le ton qu'elle avoit perdu. Si sa surface interne est ulcérée , elle sera détergée à la faveur des injections. Les Lithotomistes en tireront parti ; avec les injections ils ramèneront au dehors des fragmens de pierre , & même de petites pierres ; & il est arrivé à M. le Dran de déloger par ce moyen des pierres retenues à l'insertion des uréteres.

L'intestin *rectum* , pour des ulcères superficiels , offre encore un exemple de l'utilité des injections ; enfin les parties de la génération de l'un & l'autre sexe en permettent l'application , & les circonstances dans lesquelles il faut les faire , sont connues.

L'Auteur du mémoire n'a plus à considérer , pour l'emploi des injections , que les maladies des oreilles , des voies lacrymales , & des sinus qui y aboutissent. Pour les oreilles , l'amas & l'endurcissement de la matiere cérumineuse , & les ulcères de cette partie sont les seuls cas de l'injection. L'Auteur n'y a pas assez de confiance pour délayer & détacher la cire épaisse ; mais

les exemples de réussite sont contre lui. Il n'admet les injections qu'avec une sorte de répugnance, même dans le cas de l'ulcère. Pour les voies lacrymales, il cite avec éloge M. Anel, qui séringuoit les points lacrymaux, & M. de la Forest qui, par les moyens qu'il a donnés de séringuer le canal nasal, sera toujours regardé comme un législateur en cette partie. Enfin, pour les ulcères du nez, il convient de l'utilité des injections, & surtout pour les maladies des sinus maxillaires; mais il m'a paru trop court sur un sujet qui n'est pas à beaucoup près épuisé.

L'Auteur, pour rendre sa doctrine aussi complète qu'elle peut l'être, emploie un dernier paragraphe à l'explication de quelques cas isolés qui ne pouvoient être compris dans les précédens; & quoiqu'il les ait bien appréciés tous, il se méfie encore de son exactitude; il termine le troisieme article, en disant qu'il ne compte avoir donné qu'une théorie générale; mais que si quelques circonstances étoient capables de faire ployer sa décision, la singularité des cas ne peut faire loi, ni la détruire.

C'est sur cette base de préceptes très-bien exposés, très-bien liés, qu'il fonde son mémoire terminé par un quatrieme article, dans lequel il donne les regles qu'il

faut observer dans l'usage des injections , & qu'il réduit à huit.

Il faut 1°. que la liqueur ait quelques degrés de chaleur au dessus de celle des parties où on la porte. 2°. Que le syphon de la seringue ait le plus grand diametre possible. 3°. Que la quantité de liqueur à injecter , soit proportionnée à la grandeur de l'espace où elle doit être reçue. 4°. Que les pansemens faits avec les injections soient souvent renouvelés. 5°. Que l'on diminue la quantité de la liqueur , à proportion que la cavité diminue de grandeur par le bon effet de l'injection. 6°. Que les injections faites pour pansemens , se fassent le plus promptement qu'il est possible. 7°. Que l'on favorise la sortie de la liqueur , lorsqu'il le faut ainsi , par une pente convenable , une position de la partie avantageuse. 8°. Que l'on ne prolonge point au delà du temps nécessaire , l'emploi d'un moyen qui , utile d'abord , pourroit nuire par les suites.

On croiroit peut-être , que l'Auteur va donner après cela , des notions sur l'instrument des injections & sur les liqueurs à employer ; mais occupé de son sujet en grand , il n'a garde de s'arrêter à des minuties.

Quant aux syphons , il se contente de dire : « Nos arsenaux en sont pleins , &

162 MERCURE DE FRANCE.

» quand il en faudra de particuliers pour
 » des cas non prévus , le génie du Chirurgien
 » lui les suggérera de reste. »

Quant aux liqueurs , une réflexion bien
 sage finit son mémoire. « Nous n'aurions
 » pu , dit-il , donner que des notions gé-
 » nérales & quelques formules. Les pre-
 » mières n'auroient instruit que superfi-
 » ciellement , les secondes auroient été
 » dangereuses. Un inconvénient qui résul-
 » teroit des formules données dans un ou-
 » vrage comme celui-ci , c'est qu'elles fo-
 » mentent la paresse , & perpétuent l'igno-
 » rance. On trouve , eu l'on croit trouver
 » son ouvrage tout fait , & par là on se
 » croit dispensé de chercher des combinai-
 » sons raisonnées , qu'encore une fois le
 » génie doit enfanter. »

L'Académie , en proposant cette ma-
 tière , avoit bien réfléchi à son utilité ; elle
 n'a pas été détournée par l'objection de
 ceux qui la croyoient trop élémentaire.
 Car , 1°. où sont les Auteurs qui ont trai-
 té cette matière à fonds ? A peine nomme-
 t-on les injections dans l'énumération des
 moyens que l'art de guérir emploie. 2°.
 Combien de choses sur cela qui n'étoient
 fçues que des grands maîtres , & combien
 d'erreurs avancées par de grands maîtres
 aussi ?

L'Auteur de la piece couronnée , est M. Grillon , maître en Chirurgie à Rouen. Nous ne croyons pas exagérer en disant que ce Mémoire est original , & nous croyons faire plaisir au Public , en lui apprenant qu'il en jouira bientôt. Cet ouvrage terminera le troisieme volume des prix , qui est actuellement sous presse. Des deux prix d'émulation , l'Académie en a adjugé un à M. Nicoletti , Chirurgien Pensionnaire de la Sérénissime République de Lucques : l'autre est réservé. La dissertation de M. Nicoletti est *sur la cause qui rend la respiration si nécessaire aux nouveaux nés : ce qui sert à déterminer les effets réels de la compression du cordon ombilical dans le fœtus , & la maniere d'y remédier en certains cas.* Les cinq petites médailles ont été décernées à M. Hélie , Académicien libre ; MM. Lessoré , maître en Chirurgie à Auxerre, la Rue , correspondant de l'Académie à Rennes , la Fargue , Lieutenant de M. le premier Chirurgien à Bayonne , & Douffin , maître en Chirurgie à Xaintes. M. Lessoré a déjà eu une de ces médailles l'année dernière.

Après la distribution des prix , M. Morand a prononcé ce qui suit :

« Les matériaux pour l'éloge de M. Bassuet nous ont été remis trop tard : nous

164 MERCURE DE FRANCE.

» nous réservons d'en faire une mention
» honorable dans le quatrième volume des
» mémoires , auquel on travaille. »

» M. Bassuel avoit été pendant plusieurs
» années Commissaire de l'Académie pour
» les correspondances. Il étoit Professeur
» & Démonstrateur Royal du Collège de
» Paris , & Membre de la société des beaux
» arts , protégée par M. le Comte de Cler-
» mont. Indépendamment de ses qualités
» personnelles , il étoit allié à M. Hénin ,
» dont le nom nous est si cher ; & nous
» ne pouvons passer sous silence qu'à l'oc-
» casion de la mort de M. Bassuel , M.
» Hénin a ressenti des marques éclatantes
» de cette bienfaisance qui fait le caractère
» de Madame la Dauphine. Cette auguste
» Princesse a réuni auprès d'elle un frère &
» une sœur , dignes du sort le plus heu-
» reux , & qui ne peuvent plus manquer
» d'en jouir.

Après cela M. Brasdor a lu un mémoire
sur les amputations dans l'article : M.
Pibrac , une observation sur une *métastase*
singulière : M. Sabatier , *Adjoint* , un mé-
moire sur l'opération de la *paracentese* : &
M. Louis , un mémoire sur une question
chirurgicale relative à la jurisprudence.

*Nous rendrons compte de ces mémoires
dans les Mercures suivans.*

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

L'on donnera successivement au Public les Ouvrages de Musique instrumentale de feu M. de Croifilles, Ecuyer, Capitaine au Régiment de Quercy, Infanterie. Il y aura un livre de Duo, un de Trio, trois de Sonates, & un de Concerto. L'on commencera par celui de Duo, qui sera imprimé vers la fin de Juillet 1758. Madame Raincot, à l'Hôtel de Luxembourg, rue des petits Augustins, fauxbourg S. Germain, en distribuera les Exemplaires.

JOURNAL de Musique, pour le mois de Juin de cette année; par M. de la Garde, Maître de Musique en survivance des Enfans de France. Se vend à Paris, au Bureau du Mercure; chez l'Auteur, rue de Richelieu, vis-à-vis la rue Villedot, & chez *Prault & Duchesne*, Libraires.

G R A V U R E .

Le sieur Beauvarlet, Graveur, vient de mettre au jour une Estampe, qui a pour titre le *Retour du Bal*, qui fait pendant à la *Toilette pour le Bal*, que nous avons annoncée l'année dernière avec des éloges qui justifient cette nouvelle Estampe : elle est bien supérieure à l'autre pour tout ; elle est d'une agréable composition & d'un très-bel effet ; la touche & l'esprit du tableau y sont parfaitement saisis ; l'intelligence avec laquelle l'Auteur a su en rendre l'effet, si difficile par lui-même, doit confirmer le Public dans l'idée avantageuse qu'il a conçue des talens de ce jeune Artiste. Ces deux morceaux gravés d'après le célèbre M. de Troyes, se trouvent chez l'Auteur, rue S. Jacques, vis-à-vis de celle des Mathurins.

CARTES nouvelles de la *Normandie* & de la *Bretagne*, d'une feuille chacune, accompagnées de Tables géographiques ; par le sieur Robert-de Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi, de S. M. Polonoise, Duc de Lorraine & de Bar, & de la Société Royale de Nancy. Ces Cartes se vendent

chez l'Auteur, quai de l'Horloge du Palais, près le Pont-Neuf. Le prix est 1 liv. 5 sols la feuille.

L'on trouve chez le même des assortimens des grands Globes célestes & terrestres de 18 pouces de diametre, exécutés en 1751 par ordre du Roi, dont le prix, montés en méridiens de cuivre avec boussole, est de 20 louis. Les boules seules se vendent 100 liv. chaque.

Plus pour la guerre présente, une Carte de l'*Allemagne* en quatre feuilles, où sont distingués par des couleurs les Etats d'*Autriche*, d'*Hanovre*, de *Brandebourg* & de *Saxe*. Le prix est de 5 liv.

Le Cercle de quatre *Electeurs*, & une grande Carte de la *Pologne* en 4 feuilles.

ARTS UTILES.

ARCHITECTURE.

Portail de l'Eglise de Saint Sulpice.

Les desirs du Public ont été satisfaits à la découverte du Péristyle, ou plutôt du premier Ordre du grand Portail de l'Eglise de Saint Sulpice. Ce morceau d'architec-

ture a été vu avec une satisfaction qui a passé les espérances que l'on s'en étoit formées. Car ces colonnes qui avoient toujours paru lourdes & matérielles, sont maintenant réduites dans leurs justes proportions, & ornées de cannelures qui achevent de leur donner autant d'élégance que peut en comporter l'Ordre Dorique.

Cet ouvrage superbe sera un monument élevé à la gloire de M. Servandoni. La grandeur, la magnificence, ce caractère mâle & élégant de l'antique, ces belles proportions, & ce repos majestueux des anciens édifices s'y trouvent réunis avec éclat & intelligence. On ne peut qu'applaudir à l'attention qu'a eue cet habile Architecte de faire exécuter les cannelures antiques propres à cet Ordre. Nous ne les connoissons en France que par les Livres d'architecture, & il n'étoit pas possible de prévoir tout l'effet qu'elles produisent dans l'exécution.

Ces cannelures sont au nombre de vingt sur la circonférence de chaque colonne : elles se touchent en pointes aigues sans être séparées par le listeau que l'on observe aux Ordres Ionique, Corinthien & Composite. On pourroit les appeler *cannelures & arêtes*. Ceux qui ne connoissent de maître que l'usage, & qui ne sont jamais
sortis

sortis de leur patrie, ont blâmé mal-à-propos ce genre de cannelures. Ils n'ont point senti que cette manière de hériffer, pour ainsi dire, les colonnes, remplit le caractère principal de l'Ordre Dorique, sçavoir la solidité, la grandeur & le mâle..

Les colonnes engagées d'un quart, que M. Servandoni a pratiquées dans le mur, & sur les portes & niches de son péristyle, font un très-bel effet. Il seroit à souhaiter qu'il eût observé le même engagement dans le tournant de ses tours. Toutes les plates-bandes auroient été régulières, & l'on ne verroit point des rosettes coupées par le milieu sur les plates-bandes des extrémités de ce péristyle. Si ce défaut ne pouvoit être évité dans la composition du plan, en ce cas il falloit renoncer à orner les plates-bandes. Je crois même que cette simplicité convenoit à l'uni qui est observé avec tant d'exactitude dans l'entablement.

M. Servandoni pouvoit aussi se dispenser de prodiguer la richesse des ornemens dans les parties du soffite. Que réserve-t'il donc pour l'Ordre Ionique qui est au dessus ? pourquoi a-t'il laissé tant de simplicité dans le fronton de son troisième Ordre, qui est achevé de ragréer depuis plusieurs années ? Il n'y a mis ni denticules, ni modillons, & les colonnes & les

pilastres sont sans cannelures. Tels sont les objections que l'on se fait à la vue de cet édifice. Il n'est pas douteux que lorsque M. Servandoni aura fait mettre la dernière main à ce Portail, nous sentirons la solution de ces difficultés apparentes.

Dans ce magnifique péristyle, on voit des bas-reliefs de la main de Michel-Ange Slodtz, qui représentent des Vertus. Les théologiques sont sur les trois portes, & les cardinales sur les niches & les entrées des tours.

La Foi placée sur des nuages, tenant dans sa main un calice devant lequel elle est humblement prosternée, est sur la porte principale. Un Ange est auprès avec la croix & le livre saint. L'Hostie qui est sur le calice répand des rayons sur tout le fonds à ce bas-relief.

Une femme caractérisant *la Charité*, est sur une des secondes portes. Elle allaite un enfant, & en tient un autre sur ses genoux. Un troisième répand des fleurs. Cette femme tient un cœur dans sa main, & regarde un centre de Gloire.

L'Espérance appuyée sur une ancre, les bras ouverts, & regardant le Nom de Dieu, est sur l'autre porte. Un Ange semble lui promettre la palme & la couronne de béatitude.

La Justice tient la balance , & s'appuie sur le livre des Loix. Le glaive est dans la main d'un Ange.

La Force couvre son sein du bouclier de la Foi , & a une épée flamboyante. Un enfant , symbole de la vigilance , semble vouloir éveiller un lion dont il tient les rênes.

La Tempérance verse d'un vase dans un autre. Un enfant tient un mors dans sa main.

Enfin *la Prudence* est caractérisée par une des Vierges sages qui attendoient l'époux. Elle tient une lampe dans une main , dans l'autre un miroir. Tout auprès un enfant qui a un vase d'huile , est épouvanté par un serpent.

Toutes ces figures sont sur des nuées éclairées par des rayons , ce qui les détache de leur fonds , & fait valoir les bas-reliefs sur les nuées qui les entourent.

On y voit aussi les quatre Evangélistes en médaillons , accompagnés de guirlandes de laurier , qui reposent sur la corniche des portes & des niches de ce péristyle.

Le plus grand éloge que nous puissions faire du ciseau de M. Slodtz , est de dire que les bas-reliefs & les médaillons répondent à la beauté de l'architecture. En effet , ces ouvrages sont dignes de la grande ré-

H ij

putation que ce Sculpteur s'est déjà acquise, soit à Rome, soit à Paris, où il a travaillé des figures justement admirées, & qui ont fait connoître son talent décidé pour l'art qu'il cultive avec tant de succès.

Les bas-reliefs dont nous venons de parler, sont distribués avec beaucoup d'intelligence. La Foi est sur la porte principale de l'Eglise. La Justice semble désarmer sa rigueur en fixant ses yeux sur la Charité. La Prudence regarde avec attention l'Espérance, qui semble soutenir son courage. Ces figures sont contrastées, il n'y en a jamais deux de suite penchées du même côté. Elles forment ensemble une espee de zic-zag. Peut-être demanderoient-elles un peu plus de fini. Je dis peut-être, parce que ces figures étant élevées, ne doivent pas être achevées avec délicatesse. Celle de la Justice n'est pas aussi heureusement inventée que les autres. Ces légères négligences n'empêchent pas que le tout ne forme un morceau admirable de sculpture.



ARTICLE V. SPECTACLES.

O P E R A.

L'ACADÉMIE Royale de Musique a donné le 9 Mai, pour la première fois, les *Fêtes de Paphos*, Ballet *héroïque*. Dire que la musique est l'ouvrage de M. Mondonville, c'est annoncer une production faite pour plaire. Celle du dernier acte surtout est une des plus belles choses que nous possédions en ce genre. Elle est forte, mélodieuse, pleine de variété, d'intérêt & de chaleur.

Les Amours de *Vénus* & d'*Adonis* font le sujet du premier acte. Dans le second, Bacchus se rend sensible aux charmes d'*Erigone*. Le troisième présente *Psyché* poursuivie par une Furie, & rendue enfin à l'*Amour*.

Le point de réunion de ces trois actes est dans un Prologue qu'on a supprimé. Ce prologue justifie le titre du Ballet, & le lieu de la scène. Paphos n'étoit pas la patrie

H iij

174 MERCURE DE FRANCE.

d'Erigone ni de Psyché. Mais Vénus ; Bacchus & l'Amour , que l'ennui gagne jusques dans ce séjour délicieux , se proposent d'y célébrer leurs premiers feux ; ce qui forme les trois actes de ce nouveau Ballet. La suppression du Prologue vient de ce que dans l'été le Spectacle doit être court. Celui-ci étoit destiné pour l'hyver.

*LETTRE de M. * * * , à l'Auteur du Mercure , sur un accident arrivé dans le mouvement des machines de l'Opera à la deuxième représentation des Fêtes de Paphos.*

MONSIEUR , la seconde représentation des *Fêtes de Paphos* fut troublée par un accident dans le mouvement des machines, très-peu dangereux en soi , mais effrayant pour le spectateur , en ce qu'il paroissoit exposer la jeune Actrice (1) qui représente le rôle de Psyché , & qui dès son début est devenue l'objet de l'intérêt le plus cher pour le Public ; parce qu'en effet elle est déjà non seulement tout ce que furent les plus célèbres Actrices de l'Opera , mais peut-être même tout ce qu'on auroit désiré qu'elles eussent été pour une plus grande

(1) Mademoiselle Arnoud.

justesse d'expression. Cet accident ne doit nullement être imputé à celui qui dirige les machines ; celle-ci est un vaisseau roulant sur des flots agités , dont le mécanisme, long-temps éprouvé dans toutes les représentations d'Alcyone , & par conséquent antérieur à la direction du sieur Giraud sur cette partie du Spectacle , devroit lui paroître d'autant plus infailible , qu'une si longue épreuve & l'expérience de ses Prédécesseurs lui en garantissoient la sûreté : mais dans cette occasion où Psyché paroît dans les plus violentes agitations de la frayeur causée par la tempête & par les persécutions de la Furie qui l'obsède , le feu de l'action précipita les deux Acteurs en même temps sur le devant du vaisseau : un mouvement forcé le fit sortir des coulisses qui le contenoient ; il se renversa , son poids apparent sembloit accabler l'Actrice : le charme qu'elle inspire fut la mesure des allarmes qu'elle causa ; il n'y avoit aucun risque réel : la même cause qui contribue dans ce Spectacle à l'illusion agréable , contribua dans ce moment à faire craindre un danger qui n'existoit pas. Telle est souvent l'erreur du Public dans les petits dérangemens dont le jeu des machines est susceptible. On doit être informé que les précautions les plus

sages & les plus attentives sont prises, sont même multipliées pour la sûreté de ceux qui représentent; qu'elles sont portées jusqu'à prévenir la maladresse & l'inadvertance trop fréquentes & presque inévitables dans les manouvriers de Théâtre, & que si l'on ne peut éviter quelquefois l'apparence de certains risques, au moins est-on certain qu'il n'en peut jamais résulter d'accidens funestes. On doit encore la justice de convenir qu'il n'étoit jamais arrivé aucun de ces inconvéniens effrayans pour le spectateur, depuis que le sieur Girauld est chargé de ce détail, & qu'ils étoient beaucoup plus fréquens auparavant; jamais personne n'y ayant apporté plus d'intelligence, de génie & de soins. C'est un témoignage que rendent les Directeurs de ce Spectacle, & qu'ils vous pressent de publier, tant pour prévenir les terreurs du Public, que pour réprimer les imputations que quelques Spectateurs pourroient faire à cet Artiste par une malignité convertie du voile de l'intérêt pour l'humanité, ou même par cette légèreté d'esprit qui croit souvent *se donner une existence*, (1) en dégradant celle des gens occupés par état à travailler aux plaisirs du Public. J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) Ces expressions nous paroissent tenir beaucoup du néologisme si fort accrédité de nos jours.

COMEDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François ont remis au théâtre le lundi 5 Juin, la *Mort de Pompée*, Tragédie du grand Corneille. Mlle Dusmenil y a joué le rôle de Cornélie, & Mlle Clairon celui de Cléopâtre. Ces deux célèbres Actrices ont reçu les applaudissemens qui sont si justement dûs à la supériorité de leurs talens. Cependant la Piece n'a été représentée que deux fois. On pourroit présumer de-là qu'elle fait plus d'effet à la lecture qu'au théâtre, où une Tragédie ne se soutient avec succès qu'à proportion de l'intérêt qui y regne.

Le sieur Présac a débuté pour la seconde fois le 12 Juin, par le rôle d'Egypte dans *Mérope*. Il a été fort applaudi, on lui trouve du naturel & de l'expression. Il avoit déjà paru avec distinction sur la scène François, il y a trois ans. Comme ses parens qui s'opposoient à son goût pour la profession du théâtre, le chagrinerent alors à ce sujet, cela fut cause de la discontinuation de son début. Il paroît qu'on ne l'inquiete plus à présent, & que le Public verra sans obstacle le progrès de ses talens.

H v

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont représenté lundi 5 Juin , pour la première fois , l'*Entêté* , Piece en un acte & en vers de M. le Bret , déjà connu par quelques Pieces qu'il a mises au Théâtre. Nous allons en tracer ici le plan.

Derval est amoureux & aimé de Célie , niece d'Araminte , vieille ridicule : malgré les dispositions favorables où se trouvent pour lui , & le cœur de la niece , & le goût de la tante , Lindor , son ami , l'avertit dans la première scène que son entêtement avec tout le monde , & particulièrement avec Araminte , pourroit rompre son mariage , & lui faire préférer Argant , son rival , personnage doux & complaisant. Ce motif émeut Derval qui , voyant entrer Araminte , court lui demander pardon de la dernière querelle que son obstination lui a fait avoir avec elle : il ajoute à cela un compliment qui la flatte ; mais ce raccommodement n'est pas de longue durée. On parle d'un Auteur , Araminte le trouve mauvais , Derval aussitôt soutient qu'il est bon ; Araminte veut repliquer , Derval insiste : on s'échauffe , on se brouille.

le, & Araminte sort indignée, promettant de donner sa niece à Argant. Lindor, après de nouveaux reproches, engage Derval à aller la retrouver pour se réconcilier de nouveau. Celui-ci y consent & réussit. Cette scène est suivie d'une entrevue tendre entre Célie & Derval, son Amant; elle lui fait les mêmes reproches & les mêmes prières que Lindor. Elle l'exhorte à imiter le caractère d'Argant, dont la douceur lui auroit inspiré de l'amour sans ses sentimens pour Derval. Celui-ci la contredit sur l'opinion qu'elle a d'Argant; mais Célie le voyant paroître, se retire. Elle dit, en partant, à Derval, que s'il est vrai, comme il le prétend, qu'Argant se pare d'une douceur feinte, il apprenne de lui cet art qui peut seul l'assurer de son cœur. Argant entre avec un maintien qui annonce son caractère. Cette scène est la plus comique de la pièce. Derval non content de se persuader que cet homme est jaloux, entêté, de mauvaise humeur, veut encore le forcer d'en convenir lui-même. Argant cede à tout sans contestation, répond tranquillement, & soutient parfaitement le caractère sous lequel on l'a représenté. Cette douceur irrite Derval, qui est encore sur le point d'avoir une querelle avec Araminte, qui n'est pas de son avis

Hvj

sur le compte d'Argant. Lindor heureusement raccommode tout, propose la conclusion du mariage qu'Araminte fixe à l'instant même, & à l'occasion de noces songe à se procurer un concert. Elle en parle à Derval, qui applaudit à cette pensée. Araminte ravie de le voir de son sentiment, l'embrasse de joie ; elle lui demande son choix entre Armide, Aris, Roland. Derval se récrie sur l'idée qu'elle a de donner de la musique François, & la fronde. Araminte déchire la musique Italienne, & pour s'en moquer, chante comiquement une Ariette en cette Langue. Derval répond par un récitatif François ; chacun d'eux vante son goût. Araminte dit à Derval qu'il a tort ; Derval soutient qu'elle n'a pas raison. On se brouille encore. Célie & Argant arrivent sur ces entrefaites. Araminte donne à ce dernier sa niece, qui accepte ce parti, rebutée par les procédés de Derval à qui elle les reproche. L'Entêté ne veut point démordre de sa thèse, & sort en s'écriant que tout cela ne l'empêchera pas de dire que la musique François est misérable.

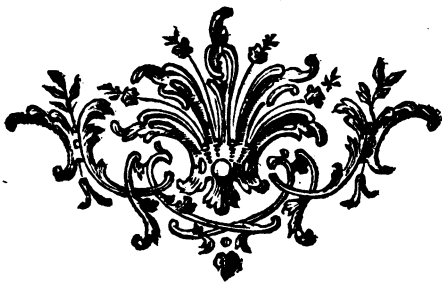
Tout le monde a rendu justice au style de cette Piece, & à l'esprit qui y regne. Plusieurs morceaux dignes d'éloges ont fait desirer de la voir imprimée. Cepen-

dant on a trouvé le caractère de l'Entêté peu intéressant par son application à des matieres sérieuses & rebattues , telles que des points de littérature & de musique. L'intrigue a paru froide & dénuée d'action , par la ressemblance de toutes les scenes les unes avec les autres. Un démêlé avec Araminte commence la piece : un second démêlé avec elle la noue , & le dénouement se fait aussi par un troisieme démêlé avec Araminte , tout à fait pareil à celui qui a déjà paru sur la scene. L'aimable Actrice qui a joué le rôle de la Tante a peut-être aussi un peu nuï au succès de cette Comédie. Malgré tout l'art qu'elle a employé pour paroître ridicule , le Public n'a jamais pu se prêter à l'illusion.



CONCERT SPIRITUEL.

LE 25 Mai, jour de la Fête - Dieu, le Concert a commencé par une symphonie, suivie de *Judica, Domine*, motet à grand chœur de M. Fanton. Ensuite M. le Miere a joué un Concerto de violon. M. l'Abbé de la Croix a chanté un petit Motet. M. Balbastre a joué sur l'orgue l'ouverture des *Fêtes de Paphos*. Mlle Fel a chanté un petit motet. Le Concert a fini par *Nisi, Dominus*, motet à grand chœur de M. Mondonville.



ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE DRESDE, le 18 Mai.

UN corps ennemi de Hussards & de Dragons soutenu de quelque Infanterie , ayant marché par des routes détournées avec de l'artillerie vers Zittau , a tenté de surprendre cette Ville. Mais le Général Maguire , qui commande les postes avancés des Impériaux sur cette frontière , a fait échouer l'entreprise , en faisant avancer des troupes pour couvrir Zittau. Après une escarmouche assez vive , où il y a eu de part & d'autre beaucoup de morts & de blessés , les Prussiens ont été forcés d'abandonner la partie.

De l'Armée Impériale en Moravie , le 24 Mai.

Depuis le 14 de Mai jusqu'à ce jour , les Prussiens ont fait bien des mouvemens , soit pour nous donner le change sur l'objet de leurs opérations , soit pour nous surprendre. Un gros de leurs troupes , composé principalement de Cavalerie , s'étant porté des deux côtés de Prosnitz , pour aller déloger le Marquis de Ville-de-Predlitz , dès que ce Général s'aperçut que les enne-

184 MERCURE DE FRANCE.

mis s'approchoient de lui avec des forces bien supérieures aux siennes ; il se replia en bon ordre. Il fut cependant poursuivi jusqu'au défilé de Drillitz, où après quelques escarmouches assez vives, les Hussards Prussiens atteignirent le Régiment de Wirtemberg Dragons. Le sieur de Saint-Ignon, Major général, qui commandoit ce Régiment, ayant laissé les ennemis s'engager dans le défilé, les chargea avec une telle vigueur qu'il les mit dans le plus grand désordre ; de sorte qu'un grand nombre de fuyards se jetterent dans des marais très-profonds. Le même Régiment tomba ensuite sur un gros de Hussards ennemis qui harceloient les Régimens de Modene & de Birkenfeld, Cuirassiers, & il les dispersa si bien qu'il n'en reparut pas un seul.

Le 20, le Général Laudon ayant été reconnoître ce qui se passoit près d'Olmurz, il observa que toutes les dispositions de l'ennemi rendoient au siège de cette Place, attendu que le Maréchal Keith & le Général de la Mothe Fouquet avoient pris une nouvelle position à Krenau, que le Roi de Prusse avec le Prince d'Anhalt-Dessau occupoit un autre camp à Snabelin, & que les camps de Littau & de Czelechowitz étoient considérablement affoiblis.

Un parti de Hussards ennemis s'étoit avancé près de la petite ville de Namierz dans l'intention de la piller. Le sieur de Palasti, Major du Régiment d'Esterhazi, Hussards, qui se trouvoit à portée, envoya un détachement qui les fit bientôt retirer. Les ennemis, pour revenir à la charge, sortirent en force du village de Slatenitz, avec de la Cavalerie & des Dragons : malgré leur supériorité, le sieur de Palasti marcha contre eux avec deux cens Hussards, & manœuvra si bien, qu'il les obligea de regagner leur poste.

Le même jour, un détachement du corps de Jahnus ayant rencontré près de Neustadt beaucoup de chariots ennemis destinés à charger dans cette Ville des vivres & des fourrages, en prit dix-neuf & quatre-vingts-deux chevaux.

La nuit du 19 au 20, le sieur de Lammus, Lieutenant-Colonel du Régiment de Péterwaradin, troupes légères, fut détaché par le Général Jahnus du côté de Friedland, & il fit de si bonnes dispositions, qu'ayant surpris les ennemis à Pockersdorff & à Annersdorff, il renversa totalement les Chasseurs, les Hussards & les autres troupes qui occupoient ces deux postes. L'alarme fut aussi-tôt répandue dans la petite ville de Bahren, où étoit le Général Prussien Putkomer avec les Régimens de Bornstadt & du Prince Henri, Infanterie; un Bataillon de convalescens, un Escadron du Régiment de Wirtemberg, Dragons, & vingt-une pièces d'artillerie. Ce Général en conséquence sortit précipitamment de Bahren, pour occuper les hauteurs qui l'entourent. Les ennemis dans cette action ont eu cent quarante hommes tués, & on leur a pris trente chevaux avec beaucoup de bagage, sans compter plus de quatre-vingts Déserteurs qui nous sont venus. Cette affaire a mis en mouvement tous les postes des ennemis. Les troupes qui alloient joindre leur armée par le chemin qui conduit à Hoff, rétrograderent avec beaucoup de vitesse, & l'on a su que les ennemis avoient transporté de l'endroit où s'est fait le choc huit chariots remplis de blessés. Un Lieutenant intercepta le même jour entre Bahren & Sternberg, des lettres de l'armée ennemie, qui ont été envoyées au quartier général.

Cinq Escadrons de Hussards Prussiens arrivés le 22 à Landshut, & qui cantonnaient sous le canon

186 MERCURE DE FRANCE.

de cette Place , ont pensé être enlevés par le *fr*eur de Kalnocky , Lieutenant-Général , qui étoit resté à Trautenau avec un fort détachement. Ce Général , après les avoir fait reconnoître par le Colonel Comte de Bethlem , tourna ces cinq Escadrons , leur tua beaucoup de monde , fit treize prisonniers , & s'empara de cent deux chevaux. Cette affaire ne lui a coûté que quatre hommes tués & dix blessés.

De leur côté , les ennemis ont voulu surprendre le Général Laudon. Dix Bataillons , quinze Escadrons de Cavalerie , & deux Régimens de Hussards , sortirent dans ce dessein du camp de Czelechowitz , & marcherent en trois colonnes sur Premistawitz , pour attaquer les postes avancés que nous avions dans ce quartier-là. Ce corps s'étoit mis en marche la nuit à onze heures , & le Roi de Prusse y étoit en personne. A la pointe du jour , les Prussiens firent sur nos postes un très-grand feu d'artillerie qui les obligea de se replier. Mais le Général Laudon s'étant avancé avec deux Régimens de Hussards , l'ennemi sur le champ fit halte , & bientôt regagna son camp. Il fut poursuivi par plusieurs détachemens qui ramenerent quelques prisonniers , & tombèrent ensuite le sabre à la main sur un Bataillon de Grenadiers Prussiens postés dans un village , qu'ils taillèrent en pieces.

C'est le 13 Mai au soir que s'est faite la jonction du corps commandé par le Général Harsch avec notre armée. Nous avons quitté le 23 le camp de Leutomissel , pour nous transporter à Zwittau , & le Général Harsch s'est porté en même temps de Nickel à Mahrtsch-Tribau.

L'Impératrice-Reine a ordonné d'armer tous les habitans de cette Province qui , de leur propre

JUILLET. 1758. 187

mouvement , voudront concourir à la défense de leur pays , ainsi que tous les artisans & les chasseurs qui se trouveront de bonne volonté. Un Receveur de Lundenbourg , nommé Annibal Boglies qui , dans les précédentes guerres , a rendu de fort bons services , ayant offert de les conduire , la Cour a envoyé des ordres de l'employer & de seconder son zele.

DE FRANCFORT, le 21 Mai.

Pour colorer la violence commise contre le droit des gens & les égards dûs aux Souverains , dans l'enlèvement de M. le Marquis de Fraigne , les gazettes de Berlin l'ont représenté faussement comme un simple Voyageur , qui faisoit à Zerbst le métier d'Espion. On est maintenant bien instruit qu'il y résidoit de l'aveu de la Cour de France. Ce Marquis avoit trouvé le moyen de s'échapper de la Citadelle de Magdebourg , où il est détenu prisonnier ; mais il a été repris sur la route de Zerbst , & il est beaucoup plus étroitement resserré.

On écrit de Breslau , qu'il y a eu le 13 de Mai un incendie considérable à Glogau , que le feu a pris au Collège des Jésuites , & qu'une Eglise Catholique , une église des Luthériens , l'hôpital , toutes les maisons voisines , & le village de Brusso , qui est contigu à la Ville , ont été réduits en cendres.

ITALIE.

DE ROME , le 13 Mai.

Aussi-tôt que le Pape fut mort , le Cardinal Colonne , Camerlingue de l'Eglise & Majordôme du

189 MERCURE DE FRANCE.

palais Apostolique , se transporta dans le palais Quirinal à l'appartement du Saint Pere , pour faire la reconnoissance du corps , & on lui remit l'Anneau du Pécheur. Peu de temps après , la grosse cloche du Capitole annonça la mort du Pontife , & ensuite toutes les cloches des Eglises sonnerent. Le lendemain 6 Mai , le corps du Saint Pere fut ouvert , embaumé , & exposé sur un lit de parade en habits pontificaux. Le soir à dix heures , on le transféra du Quirinal au Vatican , & la marche se fit dans cet ordre : une compagnie de Chevaux-Légers ; les trompettes sonnant en sourdine ; quarante Estafiers , & Valets d'écurie tenant des flambeaux ; le Capitaine des Gardes Suisses , & le Maître des Cérémonies à cheval ; le corps du Pape dans une superbe litiere découverte , les Gardes Suisses aux deux côtés , & les Pénitenciers de Saint Pierre portant chacun un flambeau ; sept pieces de canon ; une autre compagnie de Chevaux-Légers & les Cuirassiers , ayant leurs trompettes & timbales drapées. Quand le convoi fut arrivé , le corps fut levé de la litiere & porté dans la Chapelle Sixtine. Là , le Majordôme lui ôta le chapeau Papal , & y substitua la thiarre. Le 7 , le corps fut transporté à Saint Pierre dans la Chapelle du Saint-Sacrement , & le peuple fut admis à lui baiser les pieds. Le 9 au soir , le corps du Pape fut mis dans un cercueil de bois de cedre , avec une bourse de velours cramoisi , où il y avoit 17 médailles d'or , 17 d'argent , & 17 de bronze. Ces médailles , dont le nombre répond à celui des années du Pontificat de Benoît XIV , représentent d'un côté son portrait & de l'autre les principales actions de son regne. Le cercueil de cedre fut emballé dans une autre caisse de bois , & celle ci dans un coffre de plomb avec cette inscription

simple : D. O. M. *Benedictus XIV. Pont. Max. Lambertinus Bononiensis. Vixit Annos LXXXIII. Menses I. Dies III. In summo Pontificatu Ann. XVII. Mens. VIII. Dies XVII. Obiit V. Nonas Maii. Anno M. DCC. LVIII.* Des dix Congrégations qui doivent précéder l'entrée des Cardinaux au Conclave, il s'en est tenu jusqu'à présent quatre. Dans la première qui se tint le jour du décès du Pontife, on lut la Bulle concernant l'élection des Papes ; le Dataire & le Secrétaire des Brefs remirent au Sacré Collège la cassette des Brefs signés & non expédiés ; le sceau des Bulles & l'Anneau du Pêcheur furent rompus. Dans une autre Congrégation, le Gouverneur de cette Ville fut confirmé dans sa charge, & deux Orateurs furent nommés, l'un pour faire l'Oraison funebre du défunt Pontife, l'autre pour prononcer le Discours touchant l'élection d'un Pape. Le Cardinal d'Argenvilliers a obtenu la permission de rester 20 jours dans son appartement au Quirinal, pour rétablir sa santé. Quoique pendant la vacance du Saint Siege, les soldats du Capitole aient seuls le droit de garder les portes de la Ville, on a partagé cette fonction entr'eux & les soldats Corfès, sans avoir égard aux protestations des premiers. Les prisonniers élargis à l'occasion de la mort du Pape, commencent à commettre du désordre ; c'est pourquoi le Gouverneur a ordonné aux habitants d'avoir toutes les nuits de la lumière aux fenêtres de leurs maisons.

Des cinquante-cinq Cardinaux qui composent aujourd'hui le Sacré Collège, il n'y a plus qu'une seule créature du Pape Clément XI, une seule d'Innocent XIII, une seule de Benoît XIII, & neuf de Clément XII. Tous les autres ont été créés par Benoît XIV, & il a laissé quinze chapeaux vacans.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, le 24 Mai.

On a reçu par la voie de Bengale de fâcheuses nouvelles de quelques-uns de nos établissemens dans les Indes Orientales. Elles portent qu'un corps de Troupes Françaises, aux ordres de M. de Saint-Paul, s'est emparé dans le mois de Mai de l'année dernière de Mellipelly & de Bander-Malanca, établissemens Anglois sur la riviere d'Yanaon ou d'Ingeram, à la côte d'Orixa, au Nord de la côte de Coromandel. Après la prise de ces deux Comptoirs, M. de Saint-Paul a marché vers le Nord avec son Détachement, & s'est joint près de Chicacole à un autre corps de troupes Françaises commandé par M. de Buffi. Ces deux corps réunis se sont portés sur Visigapatam, autre établissement Anglois, situé pareillement à la côte d'Orixa, où il y avoit cent quarante Européens de garnison, & environ quatre cens vingt soldats des troupes du pays. La Ville & le Fort ont capitulé le 17 Juin 1757. Les Troupes & les Employés de la Compagnie des Indes ont été faits prisonniers de guerre. Par cette expédition, nous avons perdu tous les établissemens que nous avions au Nord de Madras, & où nous faisons un commerce très-considérable de toile de coton, dont la qualité est supérieure à celle des toiles qui se tirent de la côte de Coromandel.

La Compagnie des Indes a reçu en même temps avis que ceux de ses Vaisseaux qui ont été l'année dernière à la Chine, ont manqué leur passage en Europe.

Par des lettres de Barbade, datées du 2 Avril

JUILLET. 1758. 191

dernier, nous apprenons qu'un incendie a consumé plus de cent maisons dans la ville de Bridgetown, capitale de l'Île.

F R A N C E.

LA Flotte Angloise ayant paru le 4 du mois de Juin à la côte devant Saint-Malo, elle fit le lendemain son débarquement à Cancale. Le Commandant qui étoit dans le Fort fit une vigoureuse résistance; mais il fut obligé de céder au feu de deux Frégates qui avoient ruiné toutes les défenses du Fort, & il se retira avec sa troupe. Les ennemis s'étendirent ensuite jusques dans le Fauxbourg de Saint-Servant; mais les deux mille hommes qui y avoient pris poste, s'en sont retirés le 9 avant le jour, & sont rentrés dans le camp établi sur les hauteurs de Paramé. Le Capitaine qui commandoit dans la redoute du Nés, s'en étant aperçu, a détaché son Lieutenant & trente hommes qui ont pris poste à la tête du Fauxbourg. Sur les neuf heures, on a reconnu que la batterie de mortiers, à laquelle l'ennemi travailloit depuis plusieurs jours, étoit abandonnée, & qu'il y avoit un grand mouvement dans le camp. Vers midi, il a été totalement détendu; toutes les Troupes se sont mises en batailles; & à cinq heures elle ont commencé à défilér vers Cancale. M. le Duc d'Anguillon a fait sortir de la Ville, à l'entrée de la nuit, un Détachement de la Garnison sous les ordres de M. le Comte de la Tour d'Auvergne, composé de soixante Gentilshommes Volontaires, d'environ cent cinquante Malouins & de quatre cents cinquante hommes d'Infanterie, pour éclairer

ser la marche des ennemis & entamer leur arriere-garde. Ils ont été joints sur les hauteurs de Paramé par huit cents Gardes-Côtes & deux cents cinquante Dragons. Le Comte d'Aubigny, Maréchal de Camp, qui a conduit ce dernier Détachement, a pris le commandement du tout. Les Anglois ont laissé dans leur camp une grande partie de leurs subsistances, & plusieurs canons encloués.

La retraite précipitée des ennemis ne peut être attribuée qu'à la nouvelle qu'ils ont reçue de la prochaine arrivée des Troupes qui viennent de Brest & de l'Orient au secours de Saint-Malo. On a fait une diligence incroyable, au moyen des précautions qu'on a prises d'établir des charniers sur la route, pour porter les Soldats fatigués, & du vin qu'on leur distribuoit de distance en distance.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

L Le Roi a accordé à M. le Marquis de Brunoy, la charge de premier Maître d'Hôtel de Sa Majesté, vacante par la mort de M. le Marquis de Livry.

Le 21 Mai, M. le Comte de Fouquet, nommé Lieutenant-Général du Pays Messin, prêta serment entre les mains du Roi.

Sa Majesté a nommé M. le Marquis d'Escares, Menin de Monseigneur le Dauphin.

Il y a trois nouvelles Ordonnances du Roi concernant les Troupes.

La première, du premier Mai, accorde une augmentation de quatre onces par chaque ration de pain de munition, dont la fourniture sera faite, tant en campagne que dans les garnisons, à com-
men ces

commencer du premier Juillet prochain , aux Troupes de Sa Majesté , Françaises & Etrangères ; à l'exception des Officiers auxquels le pain continuera d'être fourni en campagne sur le pied de vingt-quatre onces par ration.

Par la seconde , du même jour , il est réglé que dans les cas où par la difficulté des fourrages la ration de Cavalerie ne pourra être composée de dix-huit livres de foin , ou de quinze livres de foin & de cinq livres de paille , elle le sera de douze livres de foin & de dix livres de paille , ou de neuf liv. de foin , & de quinze liv. de paille. Que la ration d'Infanterie sera , dans le même cas , réduite de seize livres de foin , ou de douze livres de foin & de huit livres de paille , à dix livres de foin & dix livres de paille , ou à sept livres de foin & quinze livres de paille. Que dans tous les cas où l'avoine existant dans les magasins , ne pourroit suffire pour la consommation de la Cavalerie & de l'Infanterie , on en fera la distribution de préférence à la Cavalerie , & qu'il y sera suppléé par rapport à l'Infanterie , avec du seigle , de l'orge ou de l'espaute en paille , & par préférence avec cette dernier espece.

La troisieme , du 5 Mai , porte que les Ingénieurs qui avoient été réunis par l'Ordonnance du 8 Décembre 1755 , au Corps de l'Artillerie , sous la dénomination de *Corps Royal de l'Artillerie & du Génie* , en seront désunis pour former un Corps séparé sous la dénomination du *Corps des Ingénieurs*. En conséquence les Ingénieurs qui ont été incorporés dans les Bataillons du Corps Royal , en vertu de l'Ordonnance du premier Décembre 1756 , quitteront les charges & emplois qu'ils remplissent dans les Bataillons , & se rendront dans les résidences qui leur seront assignées.

L. Vol.

I.

Ils ne feront dans les places & dans les armées ; que le service d'Ingénieurs , & ne s'occuperont plus à l'avenir des détails de l'Artillerie. Leur uniforme sera de drap couleur bleu de Roi , paremens de velours noirs , doublure de serge rouge , veste & culotte rouges ; l'habit sera garni jusqu'à la taille de boutons de cuivre doré , cinq sur chaque poche , & autant sur les manches.

Dans la séance de l'Académie Française , tenue le 22 Mai, M. de la Curne de Sainte-Palaye, de l'Académie des Inscriptions, a été élu pour remplir la place vacante par la mort de M. de Boissy.

Le Roi fit le 30 de Mai , dans la cour du Château , la revue des deux Compagnies des Mousquetaires de sa Garde. Sa Majesté passa dans les rangs , & après que les deux Compagnies eurent fait l'exercice à pied , Elle les vit défiler à cheval. Monseigneur le Dauphin accompagnoit le Roi. La Reine , Madame la Dauphine , Madame & Mesdames Victoire , Sophie & Louise , virent la revue d'un des appartemens du Château.

Sa Majesté tint le même jour le sceau , pour la trentième fois.

M. de Moras ayant donné sa démission de la charge de Secrétaire d'Etat au Département de la Marine , le Roi a confié ce Département à M. de Massiac , Lieutenant-Général de ses Armées Navales , qui prêta serment entre les mains de Sa Majesté le premier de ce mois. Le Roi a conservé à M. de Moras sa place dans les Conseils.

Le Roi a donné le Régiment de Cavalerie de Lenoncourt à M. le Marquis de Toussaint de Vi-ray , Capitaine de Cavalerie dans le Régiment Royal-Pologne.

Le Roi a donné le Régiment de Champagne , vacant par la nomination de M. le Comte de Gisors , à l'emploi de Mestre de Camp-Lieute-

JUILLET. 1758. 195

nant du Régiment des Carabiniers, à M. le Marquis de Juigné, Colonel dans les Grenadiers de France.

Celui de Nice, vacant par la mort de M. le Comte de la Queuille, à M. le Vicomte de Cambis, Colonel d'un Régiment d'Infanterie.

Celui de Cambis, à M. le Vicomte de la Tour-nelle, Capitaine de Grenadiers dans le même Régiment.

Celui de Cambresis, vacant par la démission de M. le Marquis de la Châtre, à M. de la Galliflonniere, Capitaine Aide-Major dans le Régiment du Roi, Infanterie.

Celui de Foix, vacant par la promotion de M. le Chevalier de Grollier au grade de Maréchal de Camp, à M. le Comte de Rougé, Capitaine dans le Régiment de Vermandois ;

Et celui de Berwick, Irlandois, vacant par la mort de M. le Comte de Filts-James, au second fils de M. le Duc de Filtz-James, à condition qu'il n'en prendra le commandement, que lorsqu'il aura rempli le temps de service exigé par le Règlement que le Roi a donné le 29 Avril dernier.

Le Roi a donné à M. le Baron de Wurmser, l'Inspection des Troupes Allemandes dans ses Armées.

Sa Majesté a fait choix de M. le Normant de Mezy, Intendant des Armées Navales, pour aider M. de Massiac, Secrétaire d'Etat au Département de la Marine, dans les fonctions & dans les détails de ce Département, & sous ses ordres, avec le titre d'Intendant Général de la Marine & des Colonies.

Le 5 de Juin, la Maison de Sorbonne fit dans son Eglise un Service solennel pour Benoît XIV,

I ij

MM. le Cardinal de Tavaanes , le Nonce , & l'Archevêque d'Embrun y assisterent avec toute la Maison en corps. La Maison de Sorbonne n'est point dans l'usage de faire des Services à la mort des Papes ; mais elle a reçu tant de bienfaits de Benoît XIV , qu'elle a cru devoir en cette occasion donner des marques particulières de sa reconnaissance pour lui , & de son attachement au Saint Siege. Le feu Pape a fait présent à la Maison de Sorbonne de son Portrait , & de tous ses Ouvrages.

Le Roi a nommé M. le Comte de Murinais , premier Cornette des Chevaux - Légers d'Aquitaine , à la Soulieutenance des Gendarmes Anglois , vacante par la promotion de M. le Comte de Bouville , au grade de Maréchal de Camp.

M. le Comte de Cossé , Guidon des Gendarmes d'Aquitaine , à la première Cornette des Chevaux-Légers d'Aquitaine ;

Et M. le Marquis de Montauban , Lieutenant en second dans le Régiment d'Infanterie du Roi , au Guidon des Gendarmes d'Aquitaine.

On vient d'apprendre par une Goëlette expédiée de Québec , qui a apporté des lettres du Canada en date du 3 Mai dernier , les nouvelles suivantes.

Quoique les expéditions de cet hiver n'aient pas été considérables , cependant les François ont eu la supériorité dans toutes les rencontres qu'ils ont eues avec les Anglois , soit par les établissemens qu'ils leur ont détruites , soit par les chevelures que leurs Sauvages ont enlevées. Parmi une infinité de petites entreprises , on n'en rapportera que deux , qui suffisent pour faire juger de la bravoure des Canadiens & des Sauvages nos Alliés.

M. le Marquis de Vandreuil s'étant déterminé à faire attaquer le Village Anglois des Emigrans, situé sur la riviere de Corlak, servant d'entrepôt aux ennemis, & rempli de toutes sortes d'effets & munitions, y envoya M. de Beletre, Lieutenant des Troupes de la Colonie, avec un Détachement de trois cens Canadiens & Sauvages. Malgré la rigueur de la saison, M. de Beletre arriva près de Corlak après des peines incroyables; il ramassa sur sa route plusieurs Sauvages des cinq Nations Iroquoises & des Onneyoutes qui se joignirent à lui, & ayant passé la riviere, moitié à la nage & moitié dans l'eau jusqu'au col, il fit tout de suite son plan d'attaque. Le Village étoit couvert de cinq petits Forts que les Anglois avoient été contraints d'abandonner depuis la démolition de Choueguen, mais dont ils s'étoient remis en possession. M. de Beletre entreprit de les emporter d'assaut l'un après l'autre, & il y réussit par l'épouvante qu'il jeta parmi les Anglois. Le Chef du Village, qui commandoit dans le premier, s'étant rendu à discrétion, M. de Beletre se rendit bientôt maître des autres, & il y fit mettre le feu. Pendant cette opération, une partie de la Troupe s'attacha à piller & à brûler le Village composé d'environ soixante maisons. Le pillage fut très-considérable: outre une grande quantité de farines, & de toutes sortes de grains, de munitions & d'effets de toute espece, on prit quatre mille bêtes à cornes, trois mille moutons, autant de cochons, & cinq cents chevaux; ce qui ne doit pas surprendre, attendu que les Anglois avoient formé dans ce Village un magasin, pour la traite des cinq Nations Iroquoises.

ses & de celles d'enhaut. On assure que le Chef seul a fait une perte de quatre cents mille livres. Une partie de la Garnison du Fort Kouary s'étant mise en marche , pour venir au secours des Anglois , fut contrainte de repasser la rivière à la nage , après avoir essuyé plusieurs décharges de mousqueterie. Cette petite expédition s'est faite le 13 Novembre dernier , & elle a été d'autant plus avantageuse , qu'elle a produit un bon effet sur l'esprit des Sauvages. Les Anglois y ont perdu cinquante hommes , & on leur a fait cent soixante-dix prisonniers , dont plusieurs Officiers. La perte des François a été fort peu considérable.

La deuxième expédition s'est passée du côté du Fort Carillon. M. le Marquis de Vaudreuil ayant été informé que les Anglois méditoient une entreprise sur ce Fort , en fit sortir un détachement d'environ deux cens Canadiens & Sauvages , sous le commandement de M. du Rentay , Cadet dans les troupes de la Colonie. A peine M. du Rentay fut en campagne , qu'il apperçut un détachement Anglois , dont le nombre étoit presque égal au sien , qui étoit posté sur la montagne Pelée : c'étoit un détachement de Troupes d'élite & de coureurs de bois , commandés par le Major Robert Roger , fameux Partisan. Malgré la position avantageuse de l'ennemi , M. du Rentay l'attaqua , & par une fuite simulée , engagea le Major Robert à descendre sur lui ; celui-ci donna dans le piège , & descendit de la montagne avec précipitation , croyant poursuivre des fuyards ; mais il fut bientôt enveloppé. Le combat fut très-vif , & dura pendant quatre heures ; les Sauvages leverent la chevelure au Major Robert Roger , à huit Officiers & à cent quarante Anglois. On croit que le reste du deta-

chement a péri misérablement , deux Officiers Anglois ayant été obligés de venir se réfugier dans le Fort Carillon. Cette action est d'autant plus belle , qu'elle a été conduite par un Cadet , & que ses camarades , ainsi que les Canadiens & les Sauvages , ont combattu sous ses ordres avec toute la valeur & la subordination possibles. Il y a eu treize Iroquois & un Népissingue tués , & deux Cadets , quinze Iroquois , un Abenakise & un Canadien blessés dangereusement.

M. le Duc de Modene pour reconnoître les bons services que M. le Comte de Mazon , son Plénipotentiaire au Congrès d'Aix-la Chapelle , & son Ministre à la Cour de France , vient d'accorder à Madame la Comtesse de Mazon , sa veuve , 5000 liv. de rente.

Le Vaisseau du Roi *le Triton* & la Frégate *la Minerve* , ont pris & conduit à Toulon un Corsaire Anglois armé de 18 canons , & de 107 hommes d'équipage.

Deux autres Corsaires Anglois appelés , l'un *la Minerve* , de Jerzey , de 10 canons & de 70 hommes d'équipage ; l'autre *le Mercure* , du même port , armé de 4 canons & de 31 hommes d'équipage , ont été pris par la Frégate du Roi *la Félicité* , & la Corvette *la Tourterelle*. Il y avoit sur le premier de ces Corsaires cinq ôtages provenans d'un pareil nombre de bâtiment François qu'il avoit rançonnés.

Le Navire Anglois *l'Heureux Retour* , de 115 tonneaux , chargé de charbon de terre , a été pris par le Corsaire *le Duc d'Ayen* , de Boulogne , qui l'a fait conduire au Havre.

Les Corsaires *le Conquérant* & *l'Agrippe* , de Cherbourg , ont pris & conduit en ce port , l'un un Brigantin Anglois chargé de lin , l'autre un

200 MERCURE DE FRANCE.

Navire de 90 tonneaux chargé de tuiles.

Il est de plus arrivé à Cherbourg un Navire Anglois de 90 tonneaux , qui a été pris par le Corsaire *le Prinseps* , de Dunkerque , & qui est chargé de bled.

Les Corsaires *le Comte de la Rivière* & *le Mesny* , de Granville , ont fait deux rançons , l'une de 200 livres sterlings , l'autre de 700 guinées.

Le Corsaire *la Menette* , de l'Orient , a pris & conduit à Morlaix trois Bateaux Anglois , dont un est chargé de poisson frais , & les deux autres de grains.

Le Navire Anglois *le Menavé* , de 80 tonneaux , chargé de bœuf , de lard & de beurre d'Irlande , a été pris par le Corsaire *la Comtesse de Bentheim* , qui l'a fait conduire au Port-Louis.

Le Capitaine Anglade , commandant le Corsaire *la Françoise* , de Bayonne , a rançonné pour 2,500 livres sterlings un Navire Anglois , dont il s'étoit rendu maître.

La Gentille , autre Corsaire de Bayonne , s'est emparé d'un Navire Anglois chargé de harengs , qui a été conduit par relâche dans un port d'Espagne.

La Frégate du Roi *la Danaé* , & la Corvette *l'Harmonie* , se sont emparé d'un petit Corsaire de Jerzey , armé de 4 canons , qui a été conduit au Havre.

Le Senaw Anglois *le Mairg* , de 140 tonneaux , chargé de charbon de terre , a été pris par le Corsaire *l'Aventurier* , de Dunkerque , où il est arrivé.

Le Corsaire *le Don de Dieu* y a aussi fait conduire un Bateau Anglois qui étoit sur son lest , & il a rançonné pour quatre-vingts-quinze guinées un autre Bâtiment dont il s'étoit emparé.

Le Corsaire *le Duc d'Ayen* a pris & conduit au Havre le Navire Anglois *le Prince Frédéric*, de 120 tonneaux, chargé de raisins & de tartre.

On mande de Granville, que le Corsaire *la Machault*, de ce port, a rançonné pour cinq mille livres sterlings le Navire Anglois *la Marie* dont il s'est emparé.

Le Capitaine Avice, commandant le Corsaire *la Comtesse de Bentheim*, s'est rendu maître du Corsaire Anglois *la Tartare*, de Bristol, armé de 24 canons & de 100 hommes d'équipage, & il l'a fait conduire à Cherbourg.

Le même Corsaire a pris & conduit à Saint-Malo le Navire Anglois *la Conformation*, de 275 tonneaux, chargé de 997 barrils de riz & de bois d'acajou.

Il est arrivé à Morlaix un Senaw Anglois appelé *la Bery*, de 180 tonneaux, chargé de tabac, de merrain & de fer. Ce Bâtiment a été pris par le Capitaine de Lille, commandant le Corsaire *la Fulvie*, de Dunkerque.

BÉNÉFICES DONNÉS.

In Dame d'Auberterre, que le Roi avoit nommée à l'Abbaye de Saint Jean de Bonneval-lez-Thouars, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Poitiers, ayant supplié Sa Majesté de lui permettre de ne pas l'accepter, cette Abbaye a été donnée à la Dame de la Guiche, Religieuse Bénédictine de l'Abbaye de Saint Julien, à Dijon; l'Abbaye de Saint Germain d'Auxerre, Ordre de Saint Benoît, à M. l'Abbé Dutroussier d'Héricourt, Conseiller-Clerc du Parlement de Paris, lequel a remis celle de Saint Crespin-le-Grand, Diocèse & ville de

202 MERCURE DE FRANCE.

Soiffons , & l'Abbaye de Saint Cheron , Ordre de Saint Augustin , Diocèse de Chartres , à M. l'Abbé Riviere , Chanoine de Saint Merry , & Clerc de la Chapelle de la Reine.

MARIAGES ET MORTS.

MESSIRE Louis-Marie-Bretagne-Dominique de Rohan-Chabot , Duc de Rohan , Pair de France , Prince de Léon , a été marié le 23 Mai par M. l'Archevêque d'Alby , dans la Chapelle particulière de l'hôtel d'Uzès , avec Damoiselle Emilie de Crussol d'Uzès , fille de Charles-Emmanuel de Crussol , Duc d'Uzès , Pair de France , & de feu Emilie de la Rochefoucauld. M. le Duc de Rohan avoit épousé en premières noces Charlotte-Rosalie de Châtillon.

Le même jour , Messire Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly , Vidame d'Amiens , Cornette de la compagnie des Chevaux-Légers de la Garde du Roi , fils de Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly , Duc de Chaulnes , Pair de France , Vidame d'Amiens , Chevalier des Ordres du Roi , Capitaine-Lieutenant des Chevaux - Légers de sa Garde , Lieutenant général de ses Armées , Gouverneur & Lieutenant général des Provinces de Picardie & d'Artois , & d'Anne-Marie-Josephine Bonnier , a épousé Damoiselle Marie-Paule Angélique d'Albert , fille de Marie-Charles Louis d'Albert , Duc de Chevreuse , Lieutenant général des Armées du Roi , Colonel général des Dragons , Gouverneur & Lieutenant général pour le Roi de la Ville , Prévôté & Vicomté de Paris , & de Henriette-Nicole d'Egmont-Pignatelly , Dame d'honneur.

de la Reine. La Bénédiction leur a été donnée dans l'Eglise de la Paroisse de Dampierre, par M. l'Evêque de Chartres, premier Aumônier de la Reine. Leur contrat de mariage avoit été signé le 21 par Leurs Majestés & la Famille Royale.

Dame Louise-Françoise Gonet, femme de M. Pierre Dufour, Ecuyer, Maître d'Hôtel du Roi, Nourrice de Monseigneur le Dauphin, & première Femme de Chambre de Madame la Dauphine, est morte à Versailles le 20 Mai.

Messire Etienne-Marie, Marquis d'Escorailles; Lieutenant général des Armées du Roi, ancien premier Soulieutenant des Chevaux-Légers de la Garde, est mort en cette Ville le 31 âgé de cinquante-huit ans.

Damoiselle Marguerite de Luffan, Auteur de plusieurs Ouvrages qui lui assurent une place distinguée parmi les personnes de son sexe, connues honorablement dans les Lettres par leurs talens, est morte à Paris le 31 Mai, âgée d'environ 72 ans. La Cour, pour récompenser son mérite, lui avoit accordé depuis 1755, 2000 livres de gratification annuelle sur le Mercure, en vertu des pensions que le Roi accorde sur le produit de cet Ouvrage périodique.

SUPPLÉMENT A L'ARTICLE CHIRURGIE.

Hôpital de M. le Maréchal-Duc de Biron.

Onzieme traitement depuis son établissement.

LE nommé Daniel, Compagnie de Tourville; entré le premier Décembre, est sorti le 10 Janvier parfaitement guéri.

I vj

204 MERCURE DE FRANCE.

Le nommé Lavertu, Compagnie de la Ferrière, entré le premier Décembre, est sorti le 10 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Mille, Compagnie de Champignelles, entré le 22 Décembre, est sorti le 31 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Joly, Compagnie de Coettrieux, entré le 23 Décembre, est sorti le 31 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Popin, Compagnie de Gauville, entré le 5 Janvier, est sorti le 14 Février parfaitement guéri.

Le nommé Pagnon, Compagnie de Poudenx, entré le 5 Janvier, est sorti le 14 Février parfaitement guéri.

Le nommé Légal, Compagnie de la Tour, entré le 5 Janvier, est sorti le 14 Février parfaitement guéri.

Il faut observer que le nombre des malades diminue par celui des soldats guéris, & par le départ du Régiment des Gardes.

Nouvelles épreuves faites à Toulouse, à Rennes en Bretagne, à Lyon, à Besançon & à l'Armée, sous les yeux des Magistrats, des Médecins & des Chirurgiens.

TOULOUSE.

Lettre de M. Laborio, Maître en Chirurgie à Toulouse, à M. Keyser, en date du 2 Mars 1758.

Vous recevrez, Monsieur, avec la présente, les certificats de MM. les Médecins & Chirurgiens, de MM. les Capitouls, & de M. le Président de Nupces, qui a bien voulu me donner son attestation particulière, & que son amour pour le bien public & le soulagement de l'humanité a engagé

à permettre que je traitasse chez lui & sous ses yeux avec vos dragées, les deux derniers de mes malades. Je me flatte, Monsieur, que l'on ne doutera pas de l'authenticité de ces attestations, & je ne puis m'empêcher de rendre ici justice à la vérité, & au zèle impartial de mes Confreres, & en particulier de M. Camoire, notre Lieutenant, lesquels, bien loin de témoigner aucune sorte de répugnance à voir les effets de votre remède, ont été enchantés de ses succès prompts & certains, & m'ont donné leurs certificats avec autant de plaisir que de satisfaction.

Certificat de Messieurs Siret & Lapuyade, Maitres en Chirurgie, à Toulouse.

Nous, Maîtres en Chirurgie de la ville de Toulouse, certifions à qui il appartiendra, que le sieur Laborie, notre Confrere, a traité sous nos yeux par l'usage des dragées de M. Keyser, deux malades de cette Ville, mari & femme, qui, après avoir subi quatre traitemens inutiles par les frictions, avoient encore plusieurs symptômes de v... des douleurs nocturnes dans tous les membres, des excroissances vénériennes & un ulcere au gosier qui avoit constamment résisté à tous les remèdes. Nous attestons ici avec plaisir que tous ces symptômes ont cédé en très-peu de temps à l'usage des dragées, pendant la durée duquel ces malades n'ont éprouvé aucune incommodité remarquable, qu'ils ont toujours vaqué à leurs affaires, & que l'un & l'autre nous ont paru bien & parfaitement guéris. A Toulouse, le 2 Mars 1758. Signé, Siret & Lapuyade.

Certificat de Messieurs les Capitouls.

Nous, Capitouls, Gouverneurs de la ville de Toulouse, Chefs des Nobles, Juges des causes

206 MERCURE DE FRANCE.

civiles & criminelles , & de la police de ladite Ville & gardiage d'icelle , à tous ceux qui ces présentes Lettres verront , Salut. Sçavoir faisons , & attestons que les signatures de MM. Siret & Lapuyade , Chirurgiens-Jurés de cette Ville , ci-apposées , sont véritables , & que foi doit y être ajoutée en jugement & dehors. En témoins de quoi nous avons signé ces Présentes , fait contresigner par notre Secrétaire Greffier , & à icelles fait apposer le sceau des Armes de la Ville. A Toulouse , ce 22 Mars 1758. Signé, *Pagés-de Suttès: Tour-nico*, Capitoul, Chef du Consistoire. Par Messieurs. *Savanier*.

Certificat de Messieurs les Médecins , & de M. le Lieutenant de M. le Premier Chirurgien.

Nous , Docteurs en Médecine , le Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi , & les Maîtres en Chirurgie soussignés , certifions avoir vu & vérifié l'état actuel d'un homme & d'une femme mariés auxquels nous avons trouvés , 1°. au mari des pustules sulfureuses au front , à la tête , à la bouche & au menton , des tuméfactions & plusieurs ulceres chancreux , & quantité d'autres symptômes très-graves. L'on supprime ici les mots désagréables. A la femme un anneau de crêtes , moles , indolentes & autres symptômes très-considérables. Qu'ensuite des traitemens faits par M. Laboric , notre Confrere , avec les dragées de M. Keyser , nous avons revus & examinés les malades ci-dessus ; & qu'en conséquence , nous certifions qu'après des examens & visites réitérées , nous avons trouvé tous les accidens & symptômes dont il est fait mention , radicalement détruits , de façon qu'il n'en reste point vestige , que l'homme & la femme jouissent d'une santé parfaite , &

que pendant l'usage des remèdes de M. Keyser , ils n'ont éprouvé aucune espèce d'incommodité. En foi de quoi , &c. A Toulouse , ce 25 Mars 1758. Signé , *Meynard , Ponderous* , Docteurs en Médecine ; *Camoire , Fronton* , pere , *Fronton* , fils , *Crouzet , Cazabon* , &c.

Certificat de M. le Marquis de Nupces , Président à Mortier au Parlement.

Je, soussigné, déclare que la nommée Segonzat & son mari , de ma terre de Florentin , attaqués d'une maladie si considérable , qu'ils avoient été obligés de se faire transporter sur une charette , ont été traités dans mon hôtel par M. Laboric , & qu'ils sont partis en très-bonne santé , ce qui annonce une guérison parfaite. En foi de quoi j'ai signé. A Toulouse , le 28 Mars 1758. *De Nupces* , Président au Parlement.

Certificat de Messieurs les Capitouls.

Nous , Capitouls , Gouverneurs , &c. sçavoir faisons que les seings apposés au bas du Présent , sçavoir de MM. Ponderons & Meynard , Médecins de cette Ville ; Camoire , Fronton pere & fils , Crouzet & Cazabon , Chirurgiens , sont les seings véritables , & que foi doit y être ajoutée. En témoin de quoi , &c. nous avons signés. *Tournico , Pagés , Desuttes*. Par Messieurs , *Savaniér*.

R E N N E S.

Lettre de M. Dupont , Maître en Chirurgie , Démonstrateur Royal , à M. Keyser , en date du 26 Mars.

C'est avec le plus grand plaisir , Monsieur , que je me trouve dans le cas de pouvoir attester l'efficacité de vos dragées pour la cure des maladies

208 MERCURE DE FRANCE.

vénériennes. Lorsque vous eûtes la bonté de me proposer votre correspondance, j'eus l'honneur de vous répondre que je ne pouvois l'accepter sans m'être convaincu par mes expériences de la supériorité de votre méthode : vous convîntes de ce préalable. Les trois sujets de la maladie desquels je vous ai précédemment fait le détail se présenterent, je les ai guéris. Je suis convaincu, & en conséquence j'accepte avec autant de plaisir que de reconnoissance l'offre que vous m'avez faite. Je joins ici le certificat de M. Sevoy, Docteur en Médecine, qui a vu & suivi ces malades.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Dupont*, Démonstrateur Royal en Chirurgie à Rennes.

Certificat de M. Sevoy, Docteur en Médecine à Rennes, en Bretagne.

Je soussigné Docteur en Médecine, Aggrégé au Collège des Médecins de Rennes, certifie avoir vu & visité Pierre Coliant, âgé de 40 ans, Jeanne Rocher, sa femme, âgée de 35, & son enfant d'environ 3 ans, tous trois atteints de maladie vénérienne très-grave, l'on supprime ici les détails, lesquels, ayant été tous trois traités par les dragées de M. Keyser, administrés par M. Dupont, Maître Chirurgien à Rennes, & ayant commencé à en prendre le 2 Janvier 1758, j'ai vu & visité les mêmes personnes deux mois après, & les ai trouvées sans aucun de ces symptômes, & paroissant jouir d'une bonne santé, malgré l'inclémence de la saison. A Rennes, ce 23 Mars 1758. *Sevoy*, Médecin.

BESANÇON.

Lettre de M. Jussy, Maître en Chirurgie, à M. Keyser, en date du 24 Mars 1758.

Je serois bien malheureux, Monsieur, si votre

remède ayant partout les plus heureux succès , je n'avois la satisfaction de vous apprendre qu'il m'a parfaitement réussi sur un Employé attaqué de la maladie vénérienne la plus confirmée , & sur le nommé Luguët , Aubergiste , qui avoit la vouïre & le voile du palais ulcéré , & qui avoit été déjà inutilement traité par les frictions. L'on supprime ici les détails de ces maladies dont les vilains mots ne paroissent pas nécessaires , mais qui étoient des plus graves , & lesquels sont parfaitement guéris. Ce qui me prouve autentiquement la vérité que vous m'aviez annoncée , & m'engage à donner à votre méthode la préférence qu'elle mérite à tous égards , ces malades ayant vaqué à leurs affaires , & n'ayant ressenti aucune espee d'incommodités. J'ai l'honneur d'être , &c. *Jussy* , Maître en Chirurgie à Besançon.

L Y O N.

Lettre de M. Rey , Maître en Chirurgie , à M. Keyser , en date du 2 Avril 1758.

Celle - ci est , Monsieur , pour vous prévenir que les épreuves qu'il a plu à M. le Prévôt des Marchands & à MM. les Recteurs de l'Hôtel-Dieu , de me faire faire de deux malades atteints des maladies vénériennes les plus graves , étant achevées , & ces deux malades venant de sortir parfaitement guéris , un de Messieurs les Recteurs vient d'envoyer à M. le Prévôt des Marchands , actuellement à Paris , les Certificats qui m'ont été donnés par mes Confreres chargés de suivre ces expériences , & lesquels Certificats doivent être présentés à M. le Duc de Villeroy & à M. le Maréchal de Biron. Tous les malades dont je vous ai parlé dans mes dernières sont entièrement guéris ,

210 MERCURE DE FRANCE.

n'ont éprouvé aucuns accidens , & jouissent de la meilleure santé. J'en ai plusieurs nouveaux , de l'état desquels je vous entretiendrai par le Courier prochain. J'ai l'honneur d'être , &c. Rey, Maître en Chirurgie à Lyon.

Nouveau Certificat de M. Garengot , à l'occasion de l'usage qu'il vient de faire par lui-même des dragées à l'Armée du Roi.

E'on n'a encore vu dans les repliques de M. Keyser à ses adversaires , que deux de mës Certificats sous l'autorité de deux Seigneurs qui exigeoient que je suivisse ce Praticien dans le traitement d'un nombre déterminé de ses malades , & que je leur en rendisse compte suivant la probité qu'ils me connoissoient. Or j'atteste de plus aujourd'hui que ce Chirurgien m'ayant reconnu versé dans le genre de maladie qui l'occupe , m'a confié de son remede. Mé trouvant ensuite dans une position où je ne pouvois traiter trois Officiers par la méthode ordinaire ; je me suis servi avec succès dudit remede , quoique ces Militaires fussent assujettis à passer toute une campagne dans des plaines , à n'avoir d'autre domicile que leur tente , aux exercices de leur état qui consistent à monter de temps à autre des gardes , à coucher souvent au bivouac , à des marches très-fréquentes , & à un régime peu convenable. Je donne moins ces trois exemples pour modele , que pour faire connoître aux personnes en état d'observer un certain régime , d'être à portée d'une administration judicieuse & journaliere du remede , & des accessoires qui sont quelquefois d'une nécessité absolue , qu'elles se trouveront guéries sans s'être absentes de leurs exercices que l'on suppose modérés , & sans qu'on se soit ap-

JUILLET. 1758. 211

perçu de leur incommodité ; avantage très-grand pour plusieurs. Fait à Paris , le 17 Mars 1758.

Croissant-de Garengot.

M. Keyser ose se flatter que le Public reconnoîtra de plus en plus la vérité , & qu'il verra que les attestations aussi authentiques & aussi multipliées , qu'il a l'honneur de lui présenter tous les mois , & venant de toutes parts , mériteront bien plus de foi que les mauvais & faux Libelles que la noirceur de ses ennemis a osé enfanter dans la seule vue de lui nuire , & auxquels il ne répondra plus par la fuite.

AVIS.

Il vient de s'établir , rue des Boulangers Saint Victor , une Manufacture de Miroirs de réflexion , en glaces courbées. Ces Miroirs sont vulgairement nommés Miroirs à grossir : on pourra les commander de toutes les grandeurs que pourront porter les glaces de la Manufacture Royale.

On trouvera aussi dans cette Manufacture des crystaux de pendule de toutes dimensions & courbures , aussi réguliers & aussi bien polis que ceux d'Angleterre , & comme il y en aura toujours un fonds de plus de trois cens tout-faits , Messieurs les Horlogers pourront les choisir & se les procurer sur le champ , ce qu'ils n'ont jamais été à portée de faire jusqu'à présent.

On pourra enfin y faire courber des glaces en toutes sortes de figures & de formes , pour garnir les portes courbées des bibliothèques , des coins , contenant des effets qu'on veut laisser voir , quoiqu'enfermés , & pour les croisées des salons ronds ou ovales.

212 MERCURE DE FRANCE.

On pourra aussi avoir ces glaces étamées par ce côté concave ou par ce côté convexe, soit pour orner des encoignures arrondies d'appartemens, soit pour en composer des vases de parterre ou de salon, soit pour en faire des surtouts de table, & leur faire répéter en petit & en totalité les objets qui les environnent; ce qui produit un spectacle des plus agréables & des plus surprenans.

On y fabrique aussi des loupes à l'eau d'une nouvelle invention, par la réunion de deux de ces glaces courbées en portion de sphere, tellement travaillées, qu'elles tiennent l'eau entr'elles sans monture ni mastic, & peuvent être aussi nettoyées d'un moment à l'autre, & successivement remplies des diverses liqueurs dont on voudra comparer la réfraction. La possibilité de faire ces loupes de toutes grandeurs, jointe à leur parfaite transparence, leur donne sur celle de verre solide des avantages qu'il seroit superflu de détailler.

C'est aux Artistes & aux Curieux d'inventer; ils sont invités à faire part de leurs idées sur les différentes applications que l'on peut faire de cette maniere de courber & d'étamer ces glaces: ils trouveront dans ce nouvel établissement toute la docilité & toutes les facilités possibles.

A U T R E.

BÉCHIQUE souverain, ou Syrop pectoral, approuvé par brevet du 24 Août 1750, pour les maladies de poitrine, comme rhume, toux invétérées, oppression, foiblesse de poitrine, & asthme humide. Ce Béchique ayant la propriété de fondre & d'atténuer les humeurs engorgées dans le poulmon, d'adoucir l'acrimonie de la lympe, en

tant que balsamique, & de rétablir les forces abattues, en rappelant peu à peu l'appétit & le sommeil, comme parfait restaurant, produit des effets si rapides dans les maladies ci-énoncées, que la Bouteille taxée à six livres, scellée & étiquetée à l'ordinaire, est suffisante pour en éprouver toute l'efficacité avec succès. Il ne se débite que chez la Dame veuve Mouton, Marchande Apothicaire de Paris, rue S. Denis, à côté de la rue Thévenot, vis-à-vis le Roi François.

A U T R E.

LE sieur Chinon enseigne l'ordre des Ecritures du Commerce maritime, la formation des Comptes d'armemens & des désarmemens, Cargaisons pour l'Amérique & la Guinée, Décomptes d'Equipages, Traite des Noirs, la disposition du Tableau de leurs Ventes, l'ordre que l'on tient par rapport à l'argent des Isles, celui des retours des Navires qui ont fait la Traite, Affrètemens de Navires, ou Chartepartie, Assurance, Prime, Grosses Aventures, Cambie de Grosse, Eret, Pacotilles, Avaries ordinaires & extraordinaires, la Tenue des Livres, les Changes, enfin toutes les Regles & les Instructions qui en dépendent, & qui sont absolument nécessaires aux personnes qui ont dessein de passer à l'Amérique, pour s'y établir, ou de travailler chez les Habitans, Négocians, Armateurs & Marchands, même pour ceux qui navigent, & qui desireroient entrer au service de la Compagnie des Indes. Sa demeure est rue des Vieux Augustins, du côté de celle Montmartre, au coin de la rue, chez le sieur Château, vis-à-vis la Croix d'Or. On le trouvera dans sa Classe, depuis huit heures du matin, jusqu'à midi.

Fautes à corriger dans le Mercure de Juin.

PAGE 106, *lign. 12*, Offimandias, lisez Ofimandias.

Page 111, ligne 8, pour les établir, lisez pour l'établir.

Ibid. ligne 13, de la navigation qu'ils avoient entrepris, lisez qu'ils avoient entreprise.

Page 112, ligne 10, fixa l'exposition, lisez la position.

Page 146, ligne 12, si M. Nicole n'a pu épaissir, lisez éclaircir.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier volume du Mercure du mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Juin 1758.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

L A Fauvette & la Tourterelle, Fable,	<i>page 5</i>
Les Rivaux réunies, Conte,	8
Stances à Mlle Coraline, &c.	33
Vers à une Dame qui disoit que les Conversations amoureuses l'ennuyoient, & qu'elles chasseroit tous les Amans,	34

	215
Réflexions sur la force d'esprit , par M. D. G. à Béthune ,	35
Eloge sur la Médiocrité , ou Réponse aux Vers qu'on lit dans le premier Mercure d'Avril 1758;	44
Vers sur le Mariage de M. le Vidame d'Amiens, avec Mademoiselle de Chevreuse ,	45
Des Questions & des Questionneurs ,	46
Imitation de la quatrième Ode du premier Livre d'Horace ,	53
Lettre de Mademoiselle de Tui... à Madame la Marquise de ... sur la lecture des Romans ,	55
Musette ,	58
Les Bienfaisances sont des loix pour le Sage , Dis- cours ,	60
Vers à mademoiselle de J... qui avoit demandé des Vers à l'Auteur ,	79
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure du mois de Juin ,	80
Enigme ,	81
Logogryphe ,	82
Chanson , Couplet Anacréontique ,	84

A R T. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Extraits , Précis ou Indications de livres nouveaux ;	85
Lettre de M. Bomare-de Valmont , à M. de Féli- gonde , &c.	97

A R T. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

<i>Physique.</i> Lettre de M. Olivier-de Villeneuve , Docteur-Médecin de la Faculté de Montpellier, sur le Triomphe de l'Ether , à l'Auteur du Mer- cure ,	127
Séance publique de l'Académie Royale de Chirur- gie ,	147

ART. IV. BEAUX-ARTS.

<i>Musique,</i>	165
<i>Gravure,</i>	166
<i>Architecture,</i>	167

ART. V. SPECTACLES.

<i>Opera,</i>	173
<i>Lettre de M. *** , à l'Auteur du Mercure , sur un accident arrivé dans le mouvement des Ma- chines de l'Opéra , à la deuxième représenta- tion des Fêtes de Paphos ,</i>	174
<i>Comédie Française ,</i>	177
<i>Comédie Italienne ,</i>	178
<i>Concert Spirituel ,</i>	182

ARTICLE VI.

<i>Nouvelles étrangères ,</i>	183
<i>Nouvelles de la Cour , de Paris , &c ,</i>	191
<i>Bénéfices donnés ,</i>	201
<i>Mariages & Morts ,</i>	202
<i>Supplément à l'Article Chirurgie ,</i>	203
<i>Avis divers ,</i>	211

La Chanson notée doit regarder la page 24.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

